

Bécassine en aéroplane /
texte de Caumery ;
illustrations de J.-P. Pinchon

Caumery (1867-1941). Auteur du texte. Bécassine en aéroplane /
texte de Caumery ; illustrations de J.-P. Pinchon. 1930.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

BÉCASSINE en Aéroplane

N.C.



Éditions *Gautier-Languereau* 18, Rue Jacob. PARIS (VII^e)



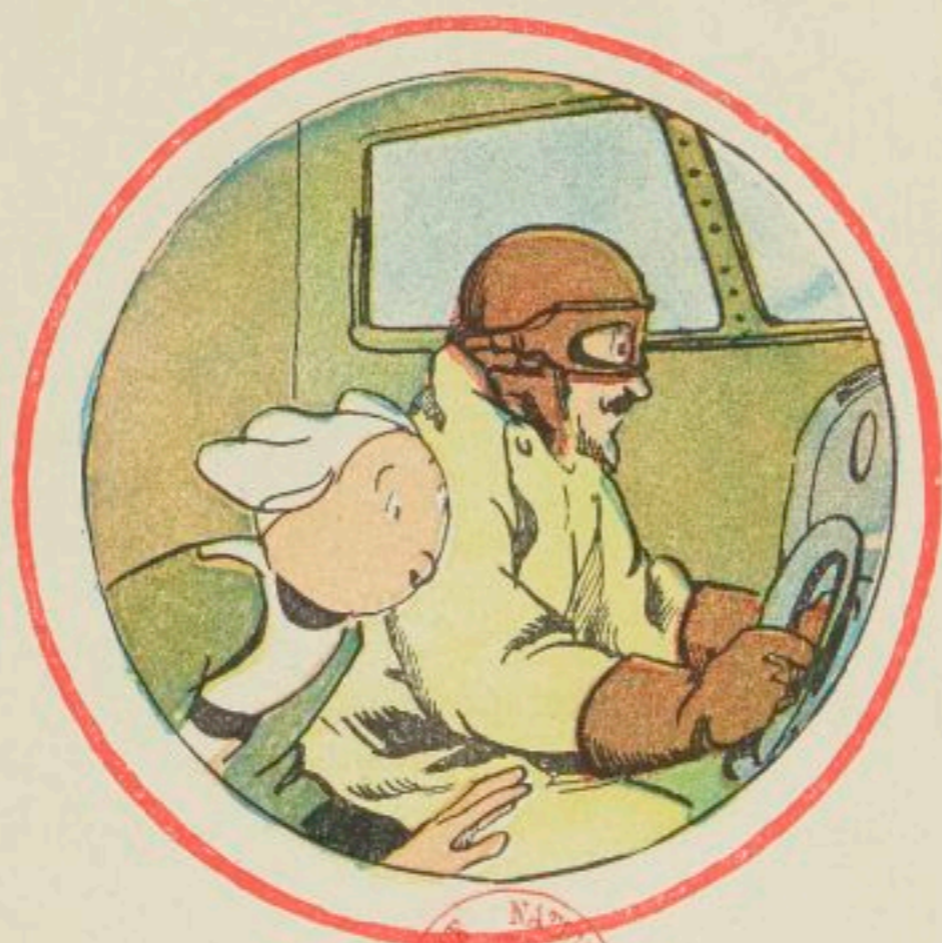


BÉCASSINE EN AÉROPLANE



Texte de CAUMERY

Illustrations de J.-P. PINCHON



PARIS

ÉDITIONS GAUTIER-LANGUEREAU

18, RUE JACOB, 18

1930

(Imprimé en France.)



Handwritten: 495

Handwritten: 4° Ka. 135 (16)

EN VENTE

LES ALBUMS DE BÉCASSINE

par CAUMERY

Illustrations en couleurs de J.-P. PINCHON

L'ENFANCE DE BÉCASSINE.	1 Album.
BÉCASSINE EN APPRENTISSAGE.	—
BÉCASSINE PENDANT LA GUERRE.	—
BÉCASSINE CHEZ LES ALLIÉS.	—
BÉCASSINE MOBILISÉE.	—
BÉCASSINE CHEZ LES TURCS.	—
LES CENT MÉTIERS DE BÉCASSINE.	—
BÉCASSINE VOYAGE.	—
BÉCASSINE NOUKKICE.	—
BÉCASSINE ALPINISTE.	—
LES BONNES IDÉES DE BÉCASSINE.	—
BÉCASSINE AU PAYS BASQUE.	—
BÉCASSINE, SON ONCLE ET LEURS AMIS.	—
L'AUTOMOBILE DE BÉCASSINE	—
BÉCASSINE AU PENSIONNAT	—

Format grand in-4° (23 × 32⁵/₁₆), 64 pages.

L'ALPHABET DE BÉCASSINE, même format, 16 pages.	1 Album.
LES CHANSONS DE BÉCASSINE, texte de CH. MAGUÉ, musique de F. DARCIÉUX, même format, 32 pages.	—
BÉCASSINE MAÎTRESSE D'ÉCOLE, même format, 32 pages.	—

LES ALBUMS DE NANE

par A. LICHTENBERGER

Illustrations en couleurs de Henry MORIN

LES VACANCES DE NANE	1 Album.
NANE ET SES BÊTES.	—
LE RÈGNE DE NANE.	—
NANE AU MAROC.	—
NANE POLICIÈRE	—
NANE CHEZ LES SALTIMBANQUES	—

Format grand in-4°, 32 pages.

L'ÉLÉPHANT HOUNDJI-POUNDJI, par A. LICHTENBERGER, illustrations en couleurs de HENRY MORIN	1 Album.
---	----------

Format grand in-4°, 32 pages.

MILOULA LA NÉGRILLONNE, par HÉLÈLE, illustrations en couleurs de R. DE LA NÉZIÈRE.	1 Album.
---	----------

BÉCASSINE EN AÉROPLANE



Au moment où commence l'histoire que moi, Bécassine, j'ai à vous conter, je lisais le journal, et Loulotte marchait à travers la chambre.

Ca n'est pas tout à fait exact de dire que Loulotte marchait. Mais si je disais qu'elle dansait, ça ne serait pas plus exact non plus. La vérité c'est que les mouvements que ses jambes tenaient à la fois de la marche et de la danse.



Ces mouvements-là, Lou-

lotte les apprend à un cours où je la conduis deux fois la semaine et qui a un drôle de nom : on l'appelle cours de gymnastique rythmique.

Je l'aime bien, ce cours. On y voit une douzaine de fillettes qui, au son de la musique jouée par la maîtresse, bien pareillement, toutes ensemble, marchent en dansant, ou, si vous préférez, dansent en marchant. C'est amusant et c'est joli.



En même temps que ses jambes, Loulotte remuait ses bras ; elle les remuait en cadence, suivant la mesure de l'air qu'elle chantait. Car elle chantait aussi, et de toute sa force.

Vous comprenez que faire tant de choses à la fois, ça occupe, ça empêche de remarquer ce qui se passe auprès de vous. Alors il est arrivé que, dans sa marche dansante, Loulotte a cogné ma chaise...

... et cela si rudement qu'elle a failli me jeter par terre. « Fais donc attention ! » lui ai-je dit, un peu fâchée.



Au lieu de s'excuser, la petite fille m'a répondu : « Fais attention toi-même à ne pas te mettre sur mon chemin ! » Et de quel ton elle a dit cela !

Si, à l'âge qu'a Loulotte, j'avais répondu sur ce ton-là aux époux Labornez, mes vénérés parents, pour sûr, j'aurais reçu d'eux une de ces corrections...

... qui, pendant une semaine au moins, vous obligent à faire la grimace chaque fois que vous vous asseyez. Ces corrections-là, ça ne se donne plus, et c'est tant mieux. Tout de même, on est peut-être trop indulgent maintenant, et les enfants...



... on abusent. Loulotte, quand elle avait heurté ma chaise, s'était fait mal à la jambe. Elle se l'est frottée en marmottant des grogneries contre « ces gens qui prennent toute la place d'une chambre et puis qui se plaignent des autres ».

J'ai fait semblant de ne pas l'entendre. Alors, sa mauvaise humeur augmentant, elle a pris dans ses bras Fratellino, un gros poupon que je trouve affreux mais qui est sa poupée préférée. Elle lui a raconté...

... que j'étais méchante, qu'elle était bien malheureuse. Finalement, elle s'est jetée sur le divan, et elle s'est caché la figure dans un coussin, comme une pauvre désespérée qui ne veut plus rien connaître de l'existence.



Pendant qu'elle se tient tranquille, il faut que je vous la présente et que je me présente moi-même. Ça n'est probablement pas très utile, vu que nous sommes connues, l'une et l'autre, on peut dire dans tous les pays civilisés. Ma présentation, c'est donc pour...

... les nouvelles lectrices, s'il y en a, qui arriveraient de pays peu civilisés, tels que Pôle nord ou sud, forêts de l'Equateur, îles du fin fond de l'Océan tous endroits où le service de la poste est trop mal fait pour que mes albums puissent y parvenir en bon état.



Qu'elles sachent, ces nouvelles lectrices, que ma maîtresse, M^{me} la marquise de Grand Air, a pris chez elle, par charité, une petite fille...

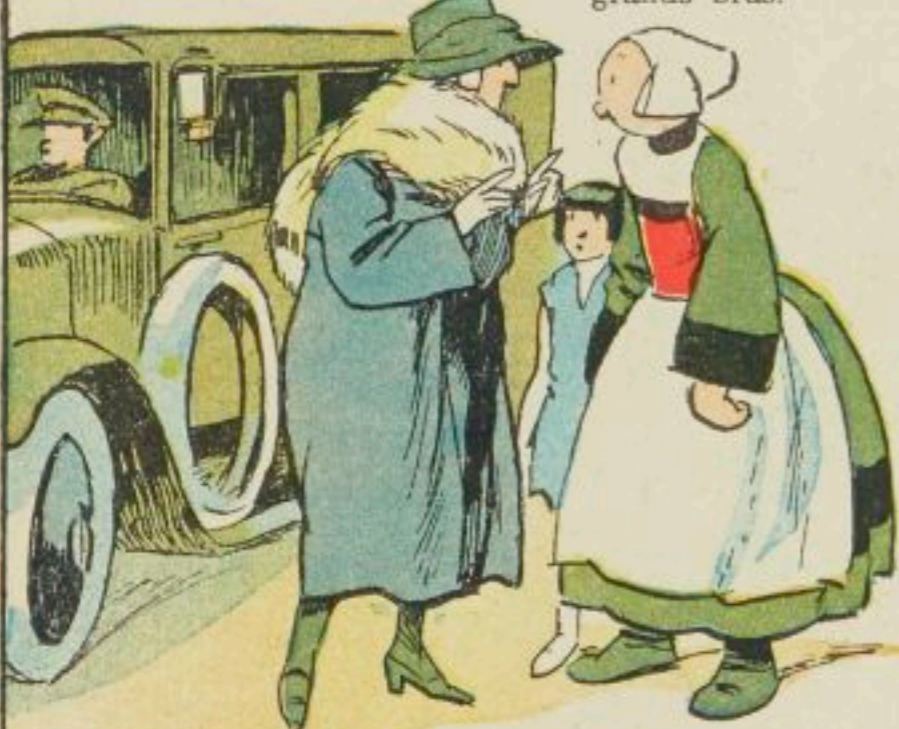
... devenue orpheline presque à sa naissance, nommée Louise-Charlotte, et qu'on a surnommée Loulotte, pour abrégé. J'ai été chargée d'élever l'enfant. Je lui ai donné d'abord de bons biberons et de bons soins. Et, quand elle a grandi, je lui ai donné de bons conseils

Ils lui ont moins bien réussi que les biberons. Elle n'est pas méchante. Pour l'intelligence elle a plus que sa part. Et de la mémoire donc! Sa maîtresse de classe me le disait encore ces jours-ci: il lui suffit de lire deux fois ses leçons pour les réciter sans manquer un mot.

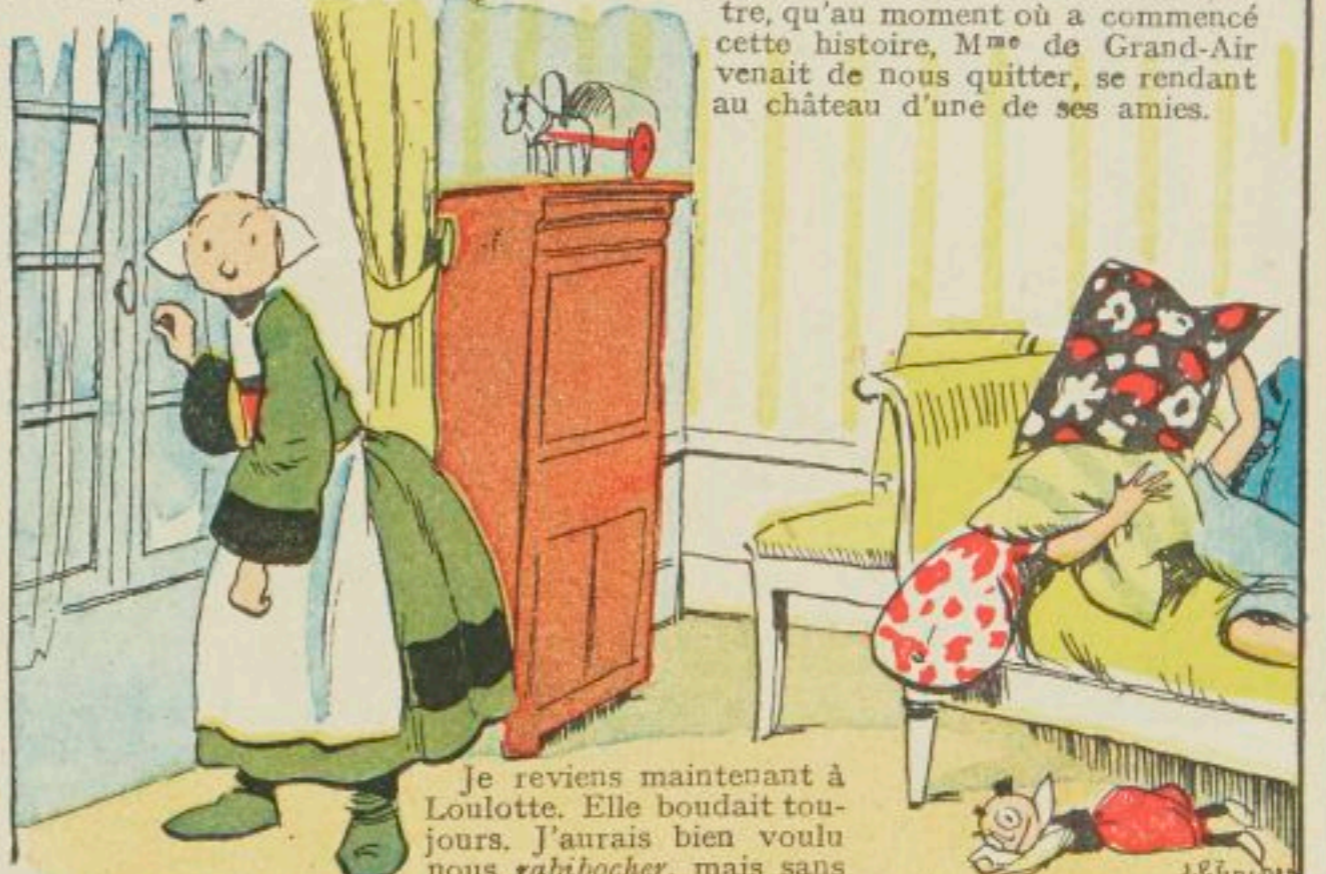


Elle a bon cœur: à la dernière Noël, je l'ai surprise qui guettait par la fenêtre s'il passait des enfants pauvres et, quand elle en voyait un, elle lui jetait des jouets, au risque de les lui faire tomber sur la tête. Bon cœur...

... mais mauvaise tête. De l'entêtement. Pas du tout le goût de l'obéissance. Taquine avec cela, de sorte qu'elle me met souvent en colère. Mais, comme je l'aime à la passion, on ne peut jamais savoir si, cinq minutes après, on nous trouvera prêtes à nous battre, ou bien nous embrassant à grands bras.



Tandis que nous lui faisons nos adieux, elle nous avait confié qu'elle serait absente au moins cinq à six jours et peut-être davantage.



J'achève mes explications — et cette fois je parle pour toutes les lectrices — en vous faisant connaître, qu'au moment où a commencé cette histoire, M^{me} de Grand-Air venait de nous quitter, se rendant au château d'une de ses amies.
Je reviens maintenant à Loulotte. Elle boudait toujours. J'aurais bien voulu nous rabibocher, mais sans faire les avances. Alors j'ai tapoté les vitres, chantonnant. En général, dans ces cas-là, elle me dit que j'ai la voix fausse; après quoi on cause et on oublie la dispute. Cette fois, elle a seulement mis un oreiller sur sa tête comme pour ne pas m'entendre. C'était marqué il fallait chercher autre chose.



J'ai essayé d'un autre moyen pour décider Loulotte à parler. J'ai repris le journal et j'ai dit : « C'est joliment intéressant, ce que je lis ! » Je ne mentais pas. Je lisais les nouvelles mondaines : réceptions, fiançailles, mariages.

J'aime ça ; ça me fait voir en imagination des gens élégants, bien élevés, qui se sourient, se saluent. C'est agréable. Et puis je trouve dans ces nouvelles le nom de personnes qui viennent chez nous, des amis de ma maîtresse. Elle connaît...

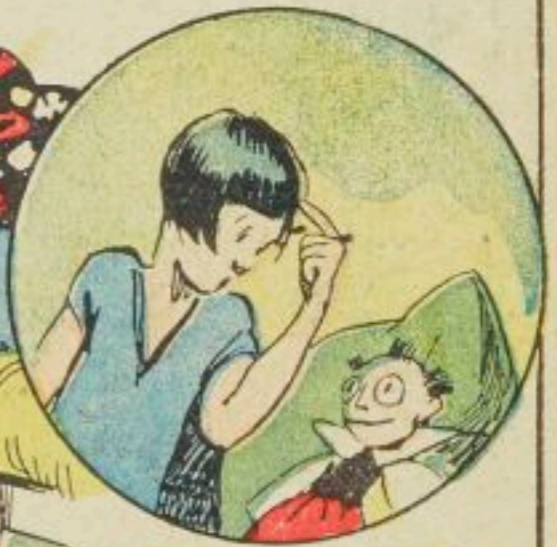
... on peut dire, tout le monde *chic* de Paris. Ayant parlé comme je vous l'ai rapporté, j'ai regardé Loulotte, sans précisément la regarder : je veux dire que je l'ai regardée dans la glace. Elle faisait celle qui n'a pas entendu...



... ou à qui ça est égal. Mais ça n'était que du semblant. Sa tête était un peu sortie de sous le coussin, et ses yeux, qu'elle a vifs et brillants, ne perdaient pas un seul de mes mouvements. J'ai pensé que ça allait mieux...



... et je me suis replongée dans les nouvelles mondaines. Tout à coup, et cette fois je le faisais involontairement, j'ai poussé une exclamation de surprise telle que Loulotte n'a pu s'empêcher de se dresser...

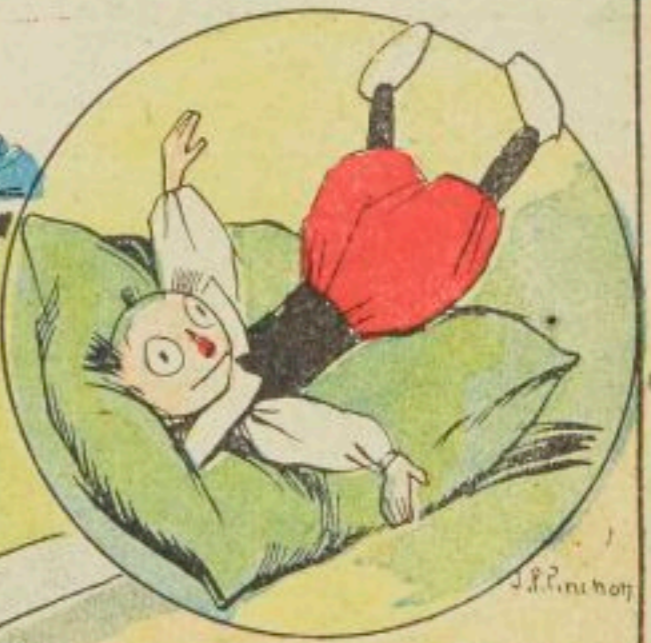


... et de me demander ce que j'avais. « J'ai, lui ai-je répondu, que je suis invitée à un mariage. — Chez qui ? — Chez des gens que je ne connais pas. — Elle est folle ! » a-t-elle dit en se tournant vers le poupon Fratellino et en faisant comme si elle lui parlait.

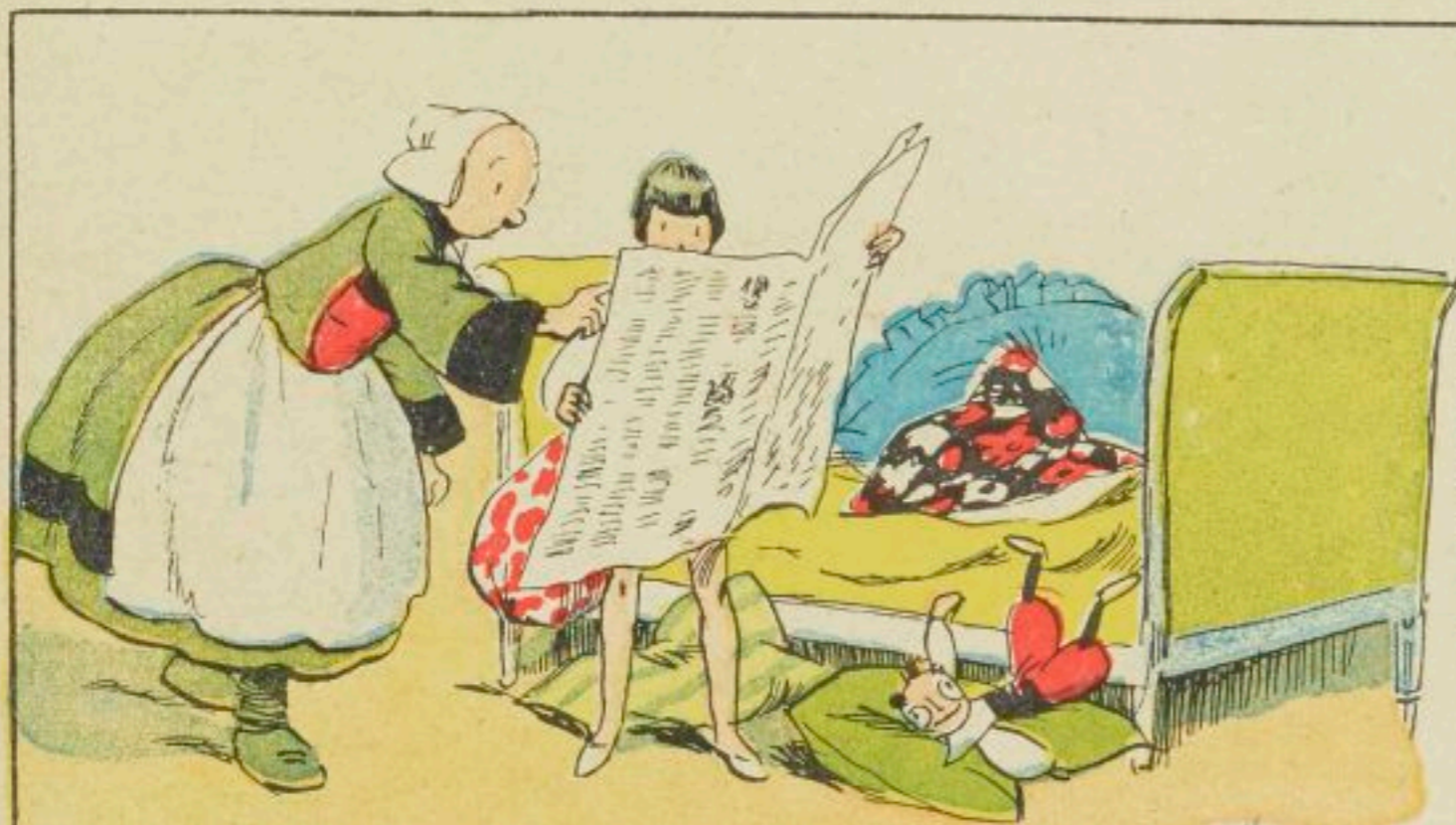


Elle a dit ces mots avec un tel accent de mépris que ça m'a fâchée, et que, lui tendant le journal, je lui ai crié : « Tiens, lis ce qui est imprimé là. Tu verras si j'ai mon bon sens et si j'ai dit autre chose que la vérité ! »

Déjà, étant curieuse comme une souris, elle avait sauté du divan si brusquement qu'elle avait entraîné à sa suite les coussins et même son cher Fratellino.



Le poupon tant choyé quelques instants auparavant, était maintenant à demi couché sur un des coussins, tête en bas, jambes en l'air, tout à fait lamentable.



pouvant Le mariage de M^{lle} Renée Dussol avec M. Gaston Delair sera célébré jeudi prochain en l'église de Saint-Jean-sur-Yvette. Les personnes qui n'auraient pas reçu de faire-part sont priées de considérer cet avis comme une invitation.

En petite brutale qu'elle est, quand une idée la tient, Loulotte m'a presque arraché le journal des mains. « Où est ton invitation ? » m'a-t-elle demandé. Je lui ai montré la place. Alors elle a lu ce qui est reproduit à droite :



« ...Toi aussi, tu l'es maintenant que tu as lu. — Et on ira ? — Bien sûr aussi. Il faut être poli avec ces gens si aimables qui nous invitent sans nous connaître. — Ma pauvre Bécassine!... » Elle avait levé les yeux au ciel avec l'air de me plaindre. (Je ne savais du reste pas de quoi.)



Puis elle m'a embrassée. J'étais contente de la voir enfin gentille.

Elle m'a regardée. Elle a tourné et retourné le journal, comme si elle cherchait un complément à ce qu'elle venait de lire. Puis elle a demandé : « C'est ça ton invitation ? — Bien sûr, ai-je répondu. Je n'ai pas reçu de faire-part et j'ai lu l'avis... Donc je suis invitée... »



En plus, j'avais la satisfaction d'être invitée à un mariage à la campagne. Pour ne pas oublier la date, j'ai découpé l'avis, je l'ai collé bien soigneusement sur un morceau de carton...



... que j'ai glissé ensuite dans la rainure de la glace. Loulotte me regardait. « C'est tout à fait grand genre ! » a-t-elle dit.



Je lui ai demandé si par hasard elle se moquait de moi. « Pas précisément, ma pauvre Bécassine ! » m'a-t-elle répondu. Et son rire a redoublé.

J. P. Pincho



Pendant les jours qui ont suivi, je n'ai pas osé reparler du mariage. Chaque fois que j'étais sur le point de le faire, Loulotte me devinait (probablement à ce que je regardais la carte de la

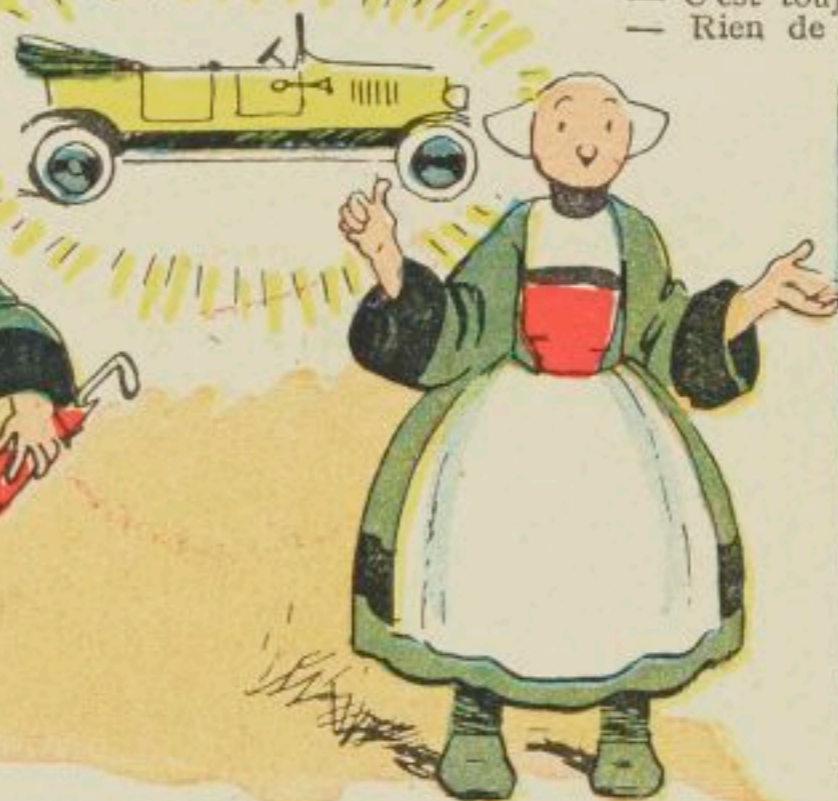
glace). Alors sa figure avait une expression de malice,...

... je sentais qu'elle allait reprendre son rire, cela me gênait et me fermait la bouche. C'est elle qui a abordé le sujet. Nous passions devant Saint-Thomas-d'Aquin, qui est notre paroisse. La place était encombrée de voitures. « C'est un grand mariage »...

... a dit Loulotte. A ce moment, la porte de l'église a été ouverte, le cortège est sorti. Tandis que nous le regardions, ma petite m'a demandé : « A propos, M^{lle} Dussol et M. Delair, c'est bien pour demain leur mariage ? — Mais oui. — C'est toujours convenu que nous y allons ? — Rien de changé. »



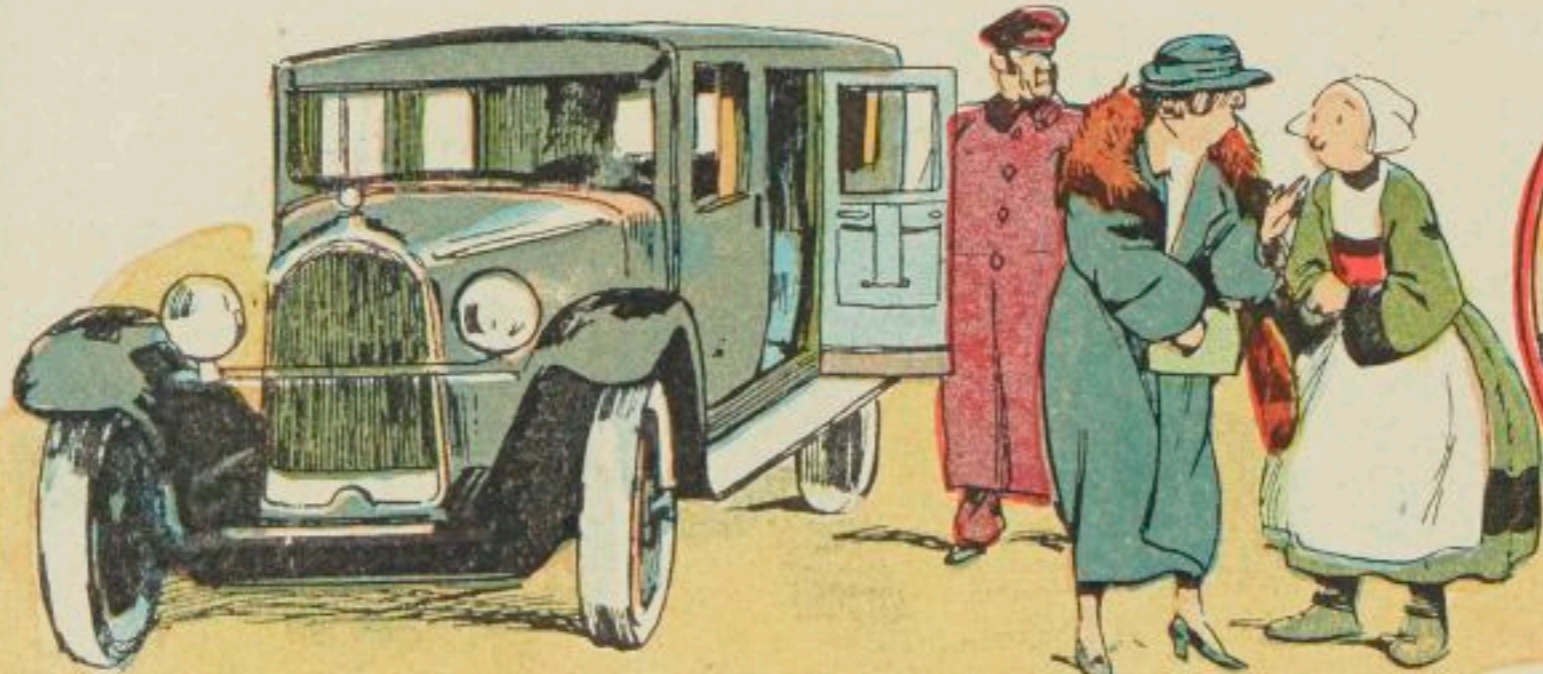
Nous avons été interrompues un moment par les photographes qui bousculaient tout le monde pour tirer plus à l'aise le portrait des mariés. Après quoi, Loulotte a repris : « Ça serait amusant d'y aller en auto. » Et moi j'ai dit : « Nous irons en auto, puisque...



« ... Madame m'a permis de prendre Fringante... » Ici, je dois donner encore une explication. Toujours pour les nouvelles lectrices, j'exposerai que, l'autre année, j'ai gagné dans un concours une auto, si jolie, si fine, qu'elle me faisait l'effet d'une bête de pur sang,



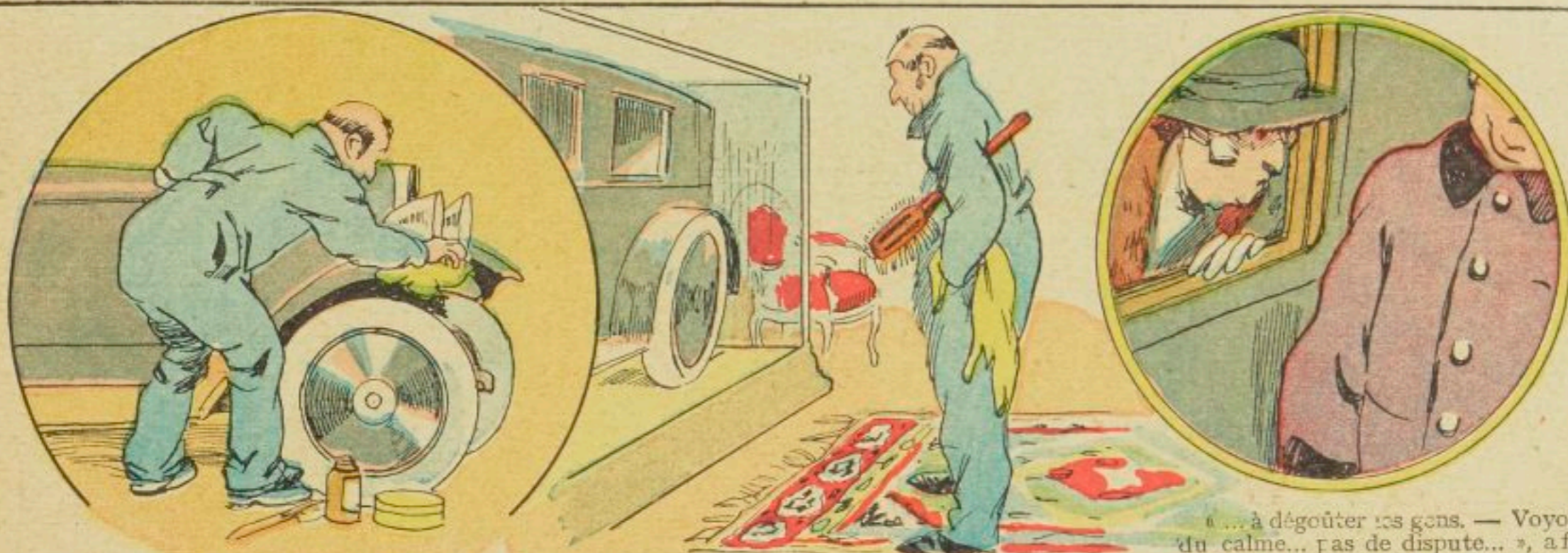
Pour ce motif, je l'ai tout de suite nommée Fringante. Cette auto, j'ai appris à la conduire ; puis ma maîtresse me l'a achetée. Tout cela est raconté dans mon album : *L'automobile de Bécassine*, plus complètement et mieux que je ne peux le faire ici.



M^{me} de Grand-Air a une autre voiture, plus forte, avec carrosserie fermée. C'est celle-là qu'elle a prise pour son voyage. En partant, elle m'a dit que je pourrais me servir de Fringante, de temps en temps, pour promener Loulotte.



Même, je me rappelle qu'en entendant cela, Cyprien, qui est le chauffeur de Madame, et qui, pour lors, tenait la portière, a fait des yeux tout ronds, et a poussé une espèce de grognement.



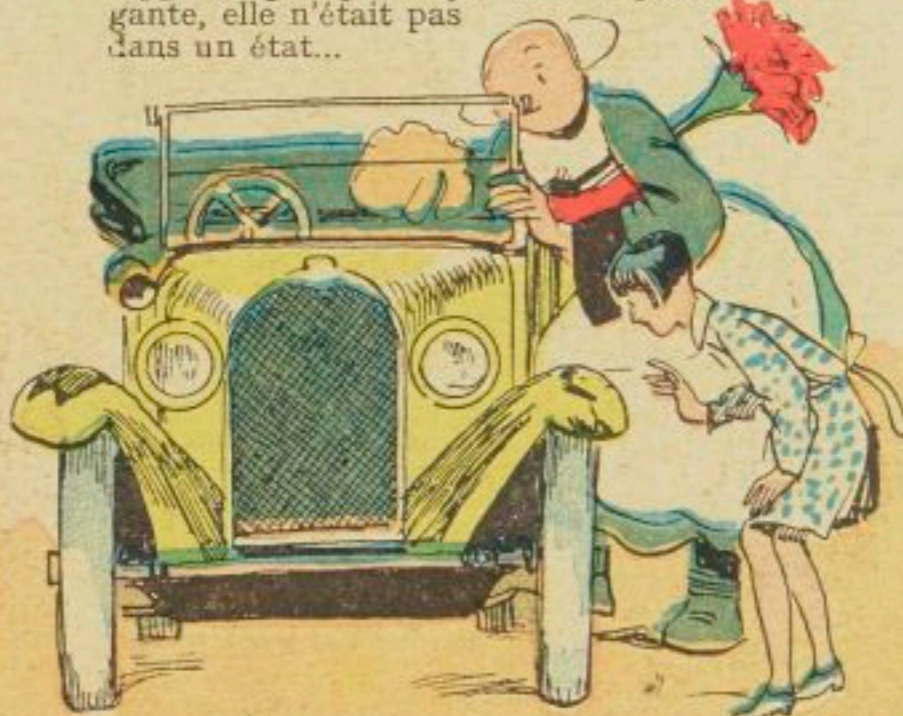
Et j'ai bien compris pourquoi. C'est que Cyprien aime ses voitures et les soigne autant dire comme si elles étaient ses enfants. Dès qu'il a une minute libre, il les frotte, les astique. Je crois que si on le laissait faire.

... il ne les sortirait jamais, il demanderait à les mettre dans le salon, peut-être même sous des vitrines. De voir qu'il me soupçonnait d'être une sans-soin, cela m'a piquée. J'ai dit vivement : « Je crois me rappeler que quand je vous ai passé Fringante, elle n'était pas dans un état... »

« ... à dégouter les gens. — Voyons, du calme... pas de dispute... », a fait Madame en sortant la tête de la voiture. Mais déjà Cyprien, qui est bon garçon malgré ses airs féroces, répliquait qu'il n'avait pas voulu m'offenser, mais qu'il aurait peine...



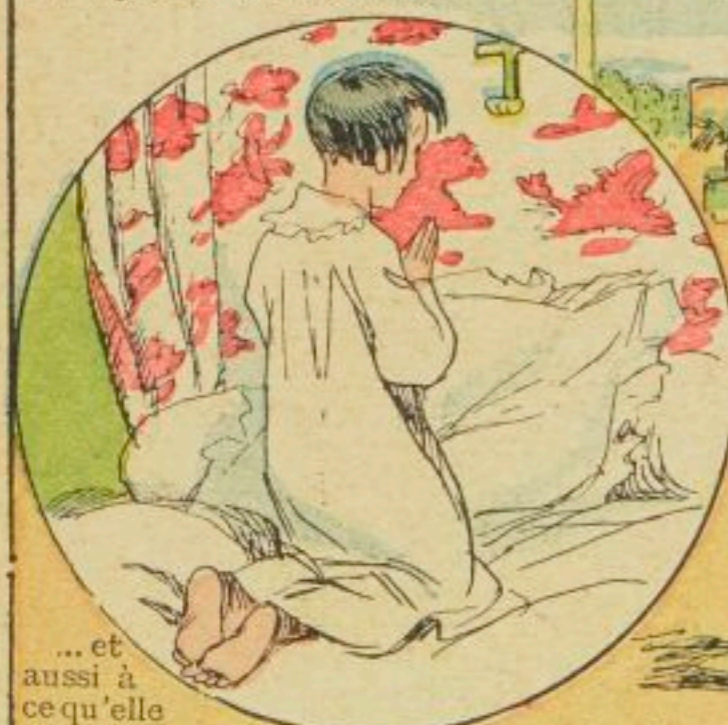
... si Fringante attrapait seulement une éraflure, donc, il me demandait de la bien soigner. J'ai promis, et alors, Cyprien et moi, nous nous sommes donné la main en signe de bonne amitié.



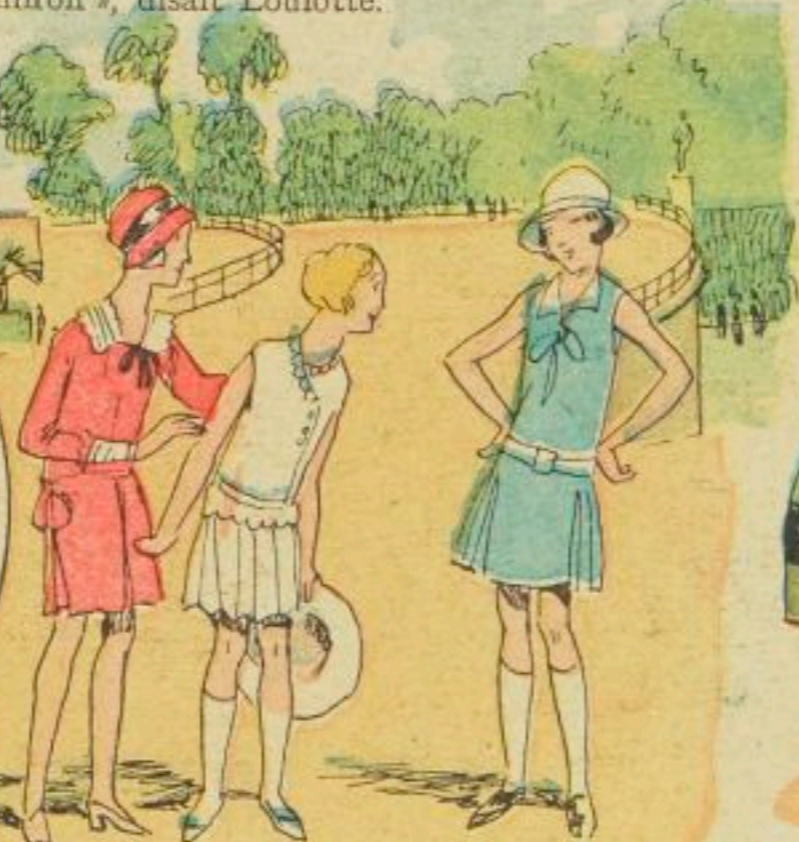
Celles de vous qui me connaissent savent que je tiens toujours mes promesses. En raison de celle faite à Cyprien, chaque matin, depuis son départ, je passais un bon moment à la remise pour faire la toilette de Fringante. « Elle brille comme un miroir », disait Loulotte.



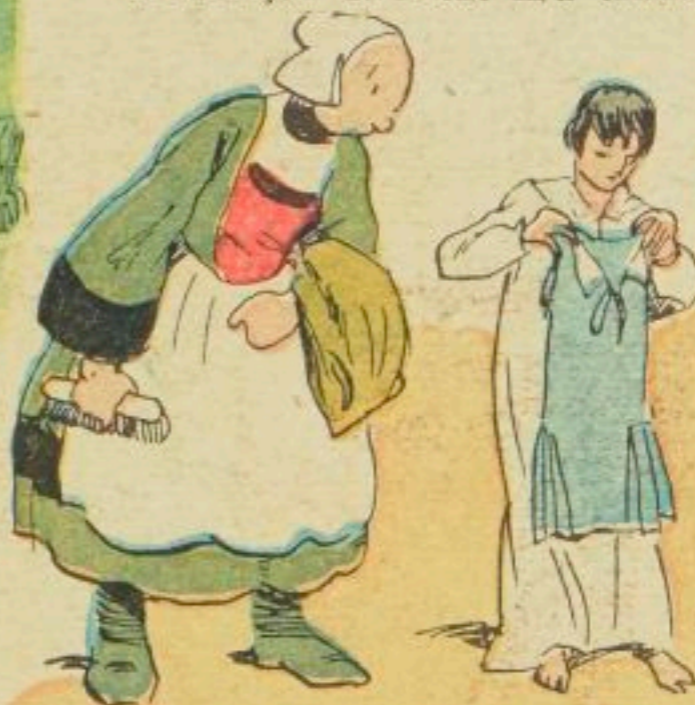
... qui s'amusait souvent à s'y regarder. La toilette a été particulièrement soignée, et très matinale, le jeudi, jour du mariage. Quand je suis remontée de la remise, Loulotte s'éveillait. Elle était d'excellente humeur. Ça s'est marqué à la façon dont elle m'a embrassée...



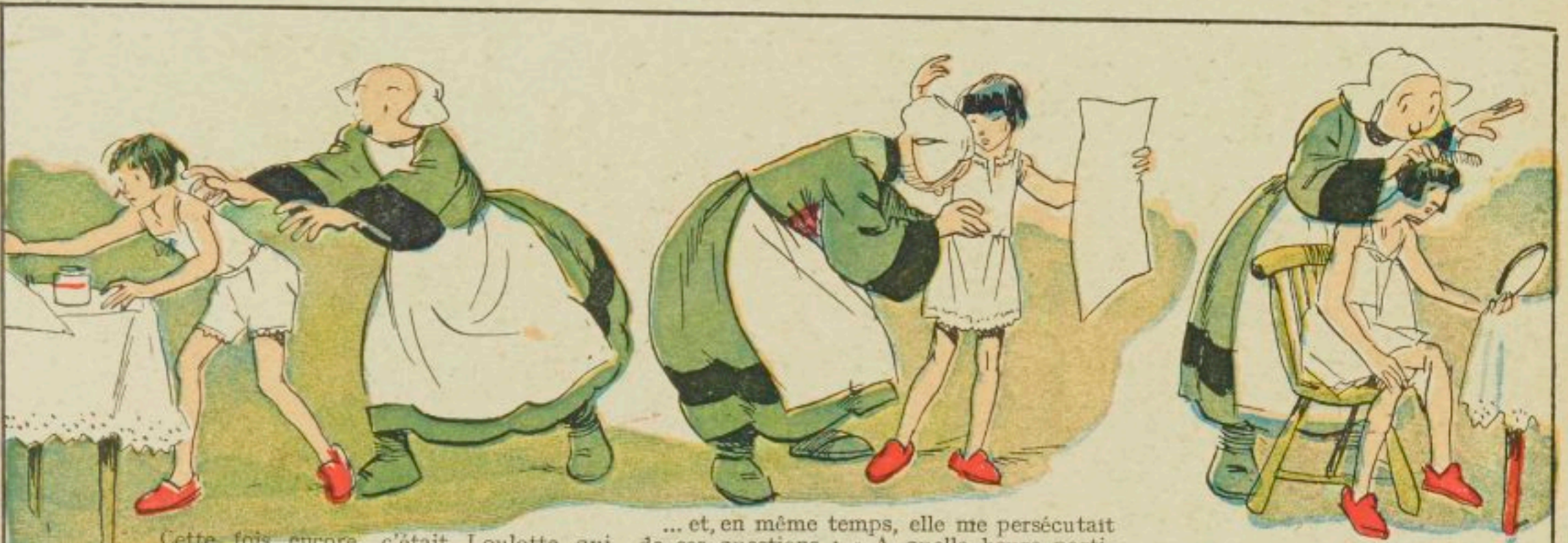
... et aussi à ce qu'elle a ajouté à sa prière : « Et puis, Seigneur, mon Dieu, que le temps soit beau, pour que je puisse mettre ma robe bleue... » Elle me regardait avec son air de malice que j'aime tant. J'ai fait semblant...



... de ne pas comprendre : « Pourquoi ta robe bleue ? ai je demandé. — Eh bien ! pour être belle au mariage. C'est la robe qui me va le mieux... Dimanche dernier, aux Tuileries, mes amies me le disaient... »



Sautant du lit, elle avait pris la robe bleue dans l'armoire. Elle l'éloignait d'elle, la rapprochait, la regardait en clignant des yeux, en penchant la tête, en faisant des mines... Ces petites, c'est déjà coquet comme de vraies demoiselles !



Cette fois encore, c'était Loulotte qui parlait la première du mariage, et, je vous le garantis, sans aucunement s'en moquer. La joie d'y aller l'agitait, l'empêchait de tenir en place ; pour l'habiller, il me fallait courir à travers la chambre...

... et, en même temps, elle me persécutait de ses questions : « A quelle heure partirons-nous ?... Connais-tu bien la route ?... Pourquoi dis-tu que tu irais les yeux fermés ? Est-ce qu'on conduit une voiture les yeux fermés ?... (Me tendant la carte.) Veux-tu me montrer... »

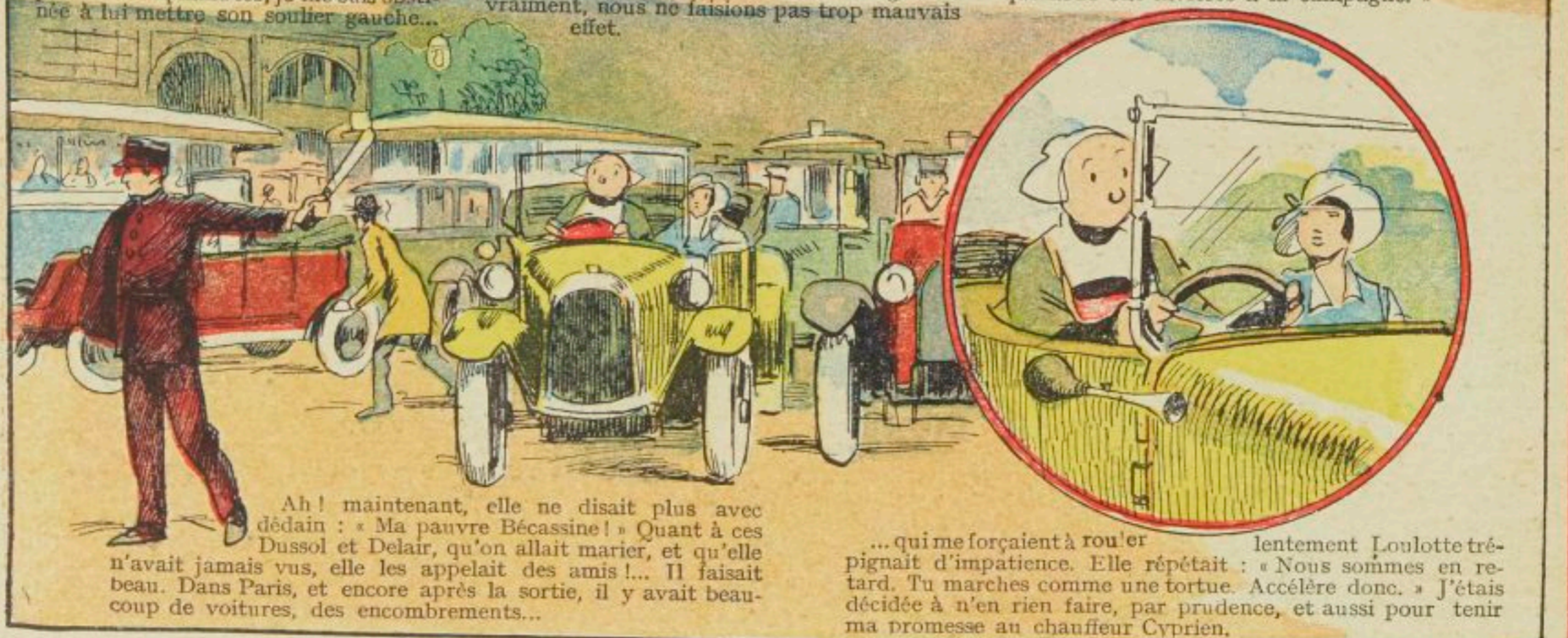
« ... où est Saint-Jean-sur-Yvette ? » Il y a eu un peu d'accalmie pendant que je la coiffais, et puis le moulin à paroles a recommencé à débiter : « Sûrement il y aura un lunch... Est-ce que tu crois qu'on nous invitera ?... Je voudrais bien, parce que des gens... »



« ... dont le journal annonce le mariage, ça doit être des gens chics... Alors ils mettront de bons gâteaux au lunch... » Elle parlait, elle parlait... J'en perdais si bien la tête que, pendant cinq minutes, je me suis obstinée à lui mettre son soulier gauche...

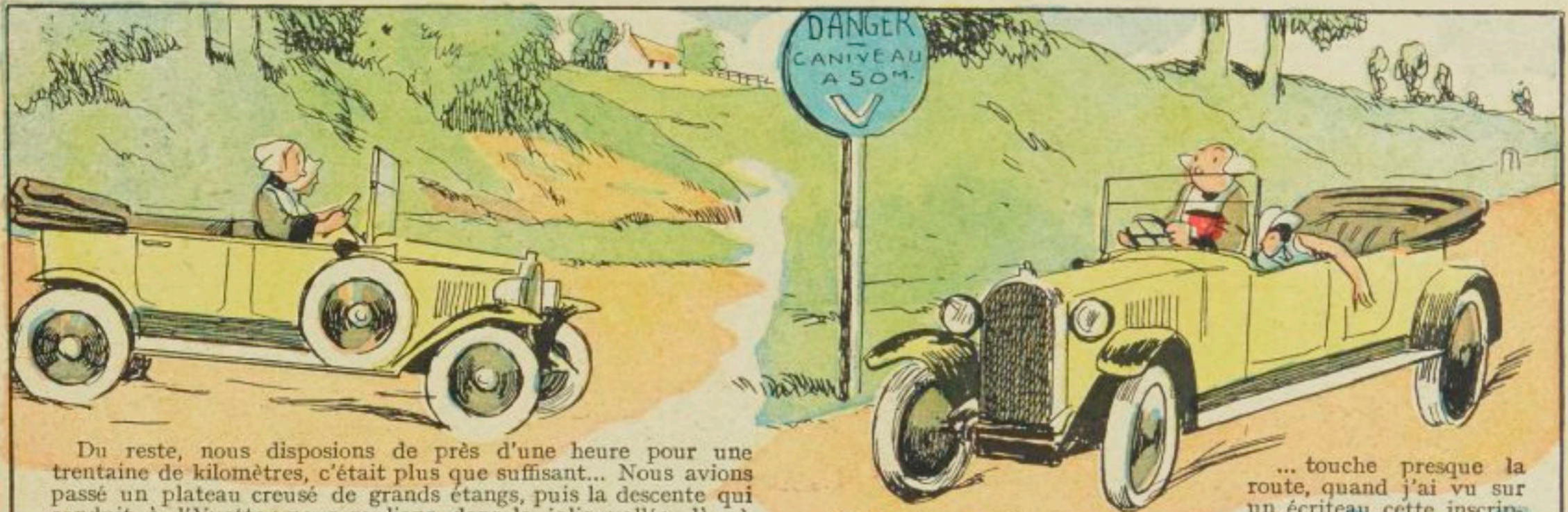
... au pied droit, et j'étais étonnée parce que le pied n'entrait pas !... Enfin, vers onze heures, nous avons été prêtes toutes deux. Un petit coup d'œil dans la glace : vraiment, nous ne faisons pas trop mauvais effet.

C'a été l'avis de la concierge, quand elle nous a vues dans le vestibule. « Comme vous voilà belles toutes deux, disait-elle. Vous êtes donc de noce, mam'zelle Loulotte ? » Et celle-ci répondait : « Mais oui... Des amis qui nous ont invitées à la campagne. »



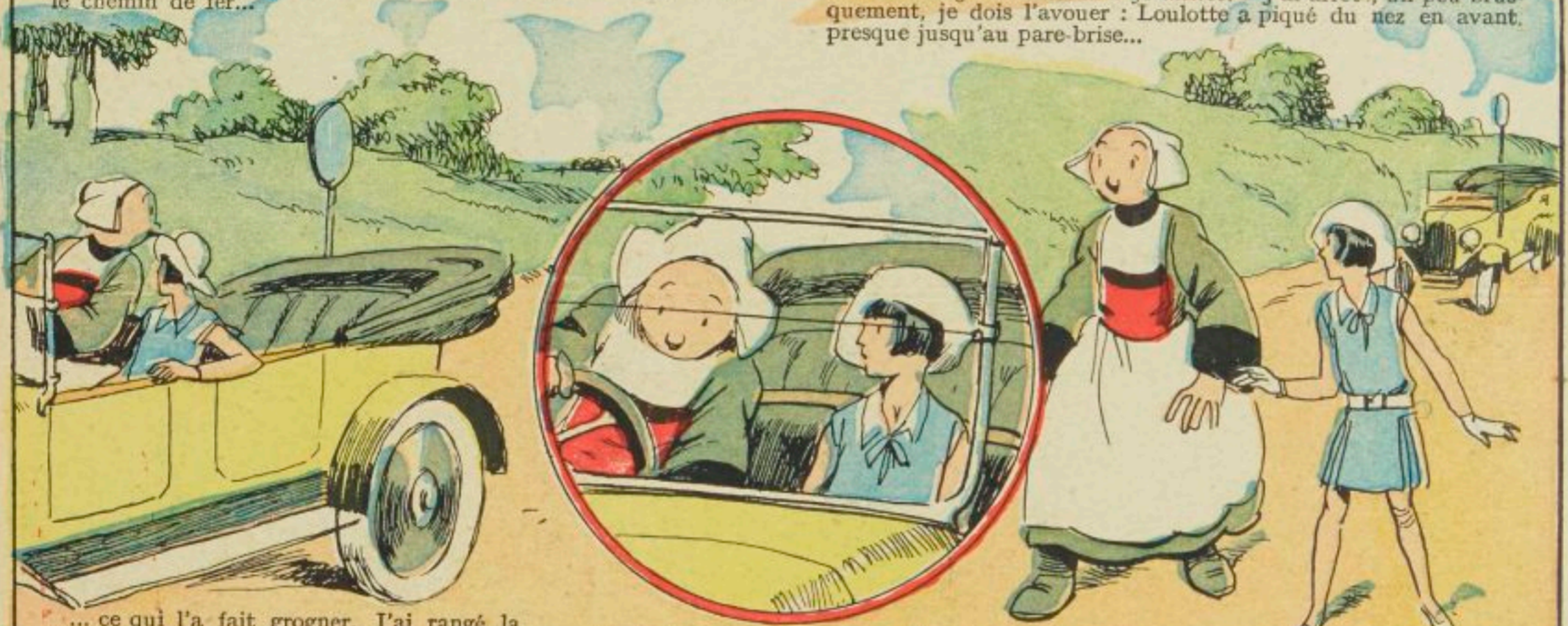
Ah ! maintenant, elle ne disait plus avec dédain : « Ma pauvre Bécassine ! » Quant à ces Dussol et Delair, qu'on allait marier, et qu'elle n'avait jamais vus, elle les appelait des amis !... Il faisait beau. Dans Paris, et encore après la sortie, il y avait beaucoup de voitures, des encombrements...

... qui me forçaient à rouler lentement Loulotte tré-pignait d'impatience. Elle répétait : « Nous sommes en retard. Tu marches comme une tortue. Accélère donc. » J'étais décidée à n'en rien faire, par prudence, et aussi pour tenir ma promesse au chauffeur Cyprien.



Du reste, nous disposions de près d'une heure pour une trentaine de kilomètres, c'était plus que suffisant... Nous avons passé un plateau creusé de grands étangs, puis la descente qui conduit à l'Yvette; nous roulions dans la jolie vallée, là où le chemin de fer...

... touche presque la route, quand j'ai vu sur un écriteau cette inscription : « Danger ! Caniveau à 50 mètres. » J'ai arrêté, un peu brusquement, je dois l'avouer : Loulotte a piqué du nez en avant, presque jusqu'au pare-brise...



... ce qui l'a fait grogner. J'ai rangé la voiture bien à droite de la route : « De cette façon, ai-je dit, si un de ces chauffards comme il y en a trop accrochait et abimait Fringante, je pourrais donner à Cyprien ma parole qu'il n'y a pas eu de ma faute. »

Pendant ma manœuvre, Loulotte m'avait regardée avec des yeux étonnés. Elle me demanda pourquoi j'arrêtais. « C'est, lui dis-je, pour voir ce dangereux caniveau. Allons à pied jusqu'à lui. » En un clin d'œil elle sauta...

... au bas de la voiture. Elle murmurait : « Y aller à pied ! Pour quoi faire ? Une drôle d'idée ! Une idée à la Bécassine !... Enfin ça nous dégourdira les jambes. » Bien que marchant tout près d'elle, pour éviter une dispute, je faisais semblant de ne pas entendre.



Il ne nous fallut pas longtemps pour arriver à l'endroit où le caniveau était creusé : « Le voilà, dis-je. — Parfaitement, fit Loulotte, le voilà... Et après ? — Y a pas d'après : le voilà, c'est tout... — Si c'est tout...

« ... dis-moi à quoi ça nous sert d'avoir fait le chemin à pied. » Je me grattais la tête, ou plutôt la coiffe, embarrassée, cherchant une réponse. Enfin je dis : « Ça nous sert à savoir où est le danger, où est le caniveau. — On l'aurait bien vu ; il crève les yeux. »

Je dus avouer qu'elle avait raison et que j'avais fait une bêtise de plus. Loulotte riait, mais, heureusement, sans trop se moquer de moi. Elle restait de bonne humeur. « Puisque nous sommes venues le voir, ce fameux caniveau, me dit-elle au moins regardons-le bien. »



Par manière d'amusement, nous nous sommes plantées au bord de la cavité. Tête baissée, nous regardions avec autant d'attention que si nous avions eu devant nous la plus grande merveille du monde. Je n'ai pas tardé à avoir assez de ce jeu...

... et j'allais y mettre fin, quand Loulotte m'a pris la main et a murmuré : « — On est trois, maintenant. » En effet, un nouvel arrivant était signalé par son ombre qui, près des nôtres, apparaissait sur la route.

Je me retournai et je vis un garçon que j'ai vu, par la suite, être âgé d'une douzaine d'années. Il avait une figure de mioche, mais sa taille était presque celle d'un adolescent, de sorte que, suivant ce qu'on regardait de lui, on pouvait lui donner plus ou moins que son âge.



Il nous fit un profond salut de danseur, puis dit : « — Permettez-moi de me présenter : Carlo, plus fréquemment nommé Lolo... Et vous ? » Alors, sans laisser paraître notre étonnement, à notre tour nous avons salué, nous nous sommes nommées. Puis Carlo, dit Lolo, ayant fait mine...

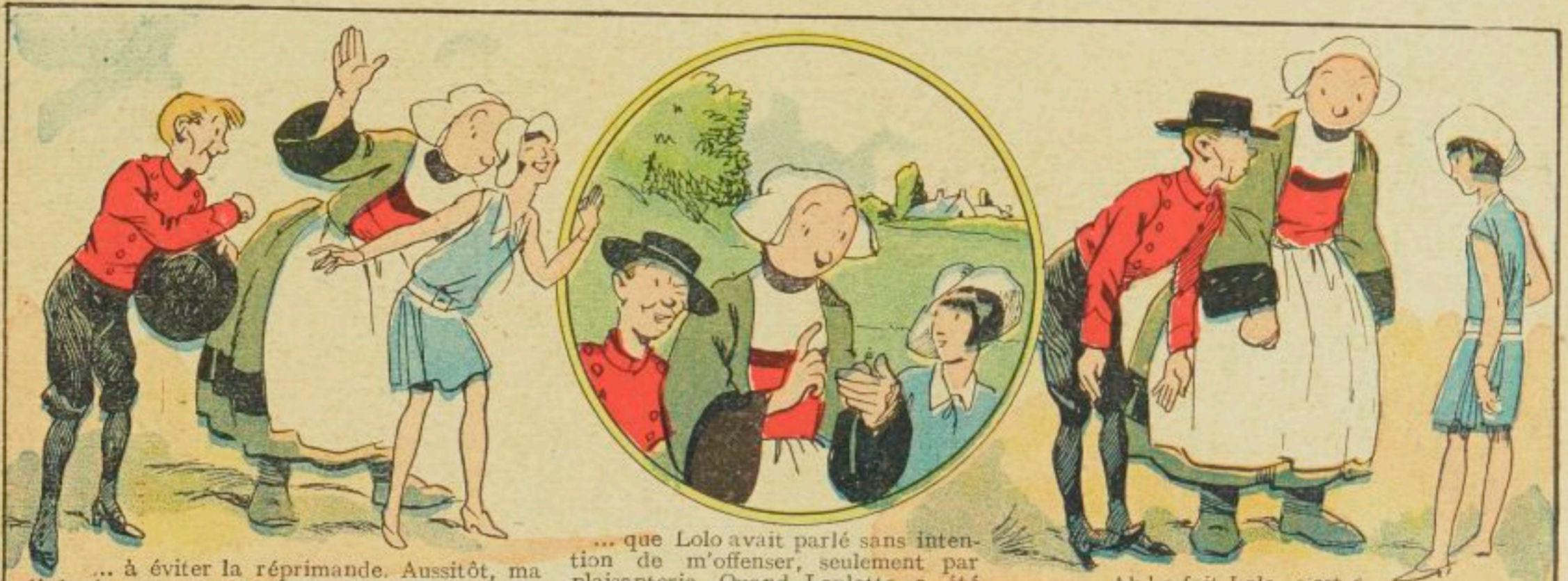
...de regarder attentivement dans le caniveau, a repris : « — Sauf erreur, vous avez perdu quelque chose, vous cherchez quelque chose. A supposer que ce soit un million, et que je le retrouve, je me contenterais très bien de la moitié comme récompense. »



Moi, en entendant ces mots, je suis restée ébahie, et ça a dû se marquer sur ma figure, car le jeune Lolo a fait un clin d'œil à Loulotte, et, me montrant du doigt, lui a dit : « — Ce qu'elle est belle quand elle prend cette tête-là ! On la paierait cher à mon cirque pour s'engager comme phénomène. »



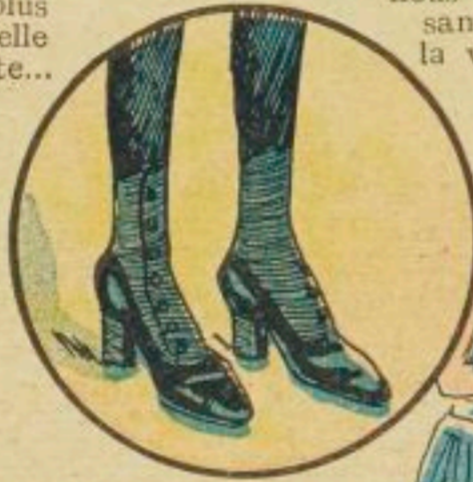
Ce fut dit sur un ton moqueur et mal élevé qui faillit me fâcher. Sans doute il s'en aperçut, car il vint vivement à moi et me demanda pardon. Ce grand garçon poussé trop vite avait maintenant l'air câlin d'un enfant pris en faute et qui cherche...



... à éviter la réprimande. Aussitôt, ma fâcherie est tombée. Quant à Loulotte, elle riait à s'en étrangler, de sorte que j'ai dû lui taper dans le dos pour lui faire reprendre souffle. Ayant l'esprit plus ouvert que le mien, elle avait compris tout de suite...

... que Lolo avait parlé sans intention de m'offenser, seulement par plaisanterie. Quand Loulotte a été calmée, j'ai tiré ma montre et j'ai fait la remarque qu'il était temps de nous remettre en route. En disant ces mots, je me dirigeais vers la voiture.

« — Ah! a fait Lolo, c'est à vous c't'auto-là? Vous en avez de la veine. Et y a des gens qu'ont pas de veine. C'est les gens qui sont obligés de marcher avec des souliers comme ça. » Il montrait les bottines dont il était chaussé.



... des bottines vernies, neuves, brillantes, mais visiblement trop étroites pour lui. Il les épousseta soigneusement à l'aide d'une branchette feuillue, puis il reprit: « C'est joli, ça fait riche, mais ça serre les pieds et ça les met en compte. Dire qu'il va falloir...

... trotter comme ça pendant des kilomètres! Ça ne sera pas un voyage d'agrément. » Cependant, Loulotte, me prenant par le bras, m'avait tirée à l'écart. Elle me disait que ce Lolo lui plaisait beaucoup, que ce serait cruel de le laisser faire sa route à pied...

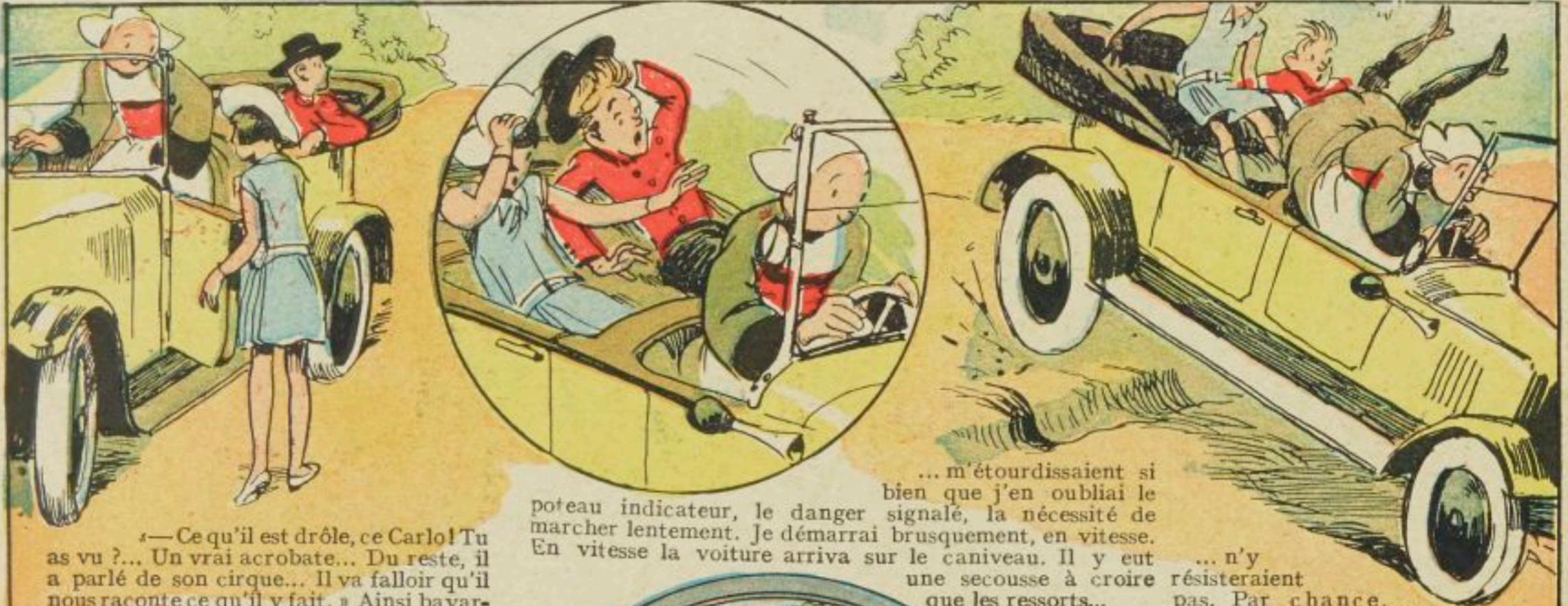
« ... trotter comme ça pendant des kilomètres! Ça ne sera pas un voyage d'agrément. » Cependant, Loulotte, me prenant par le bras, m'avait tirée à l'écart. Elle me disait que ce Lolo lui plaisait beaucoup, que ce serait cruel de le laisser faire sa route à pied...

... conséquemment, qu'il fallait le prendre dans notre voiture, et le conduire où il allait. J'ai répondu que je voulais bien, à condition de ne pas nous détourner de notre chemin, car le plus important était de ne pas manquer le mariage et d'y arriver dès le début. Sans cela...



... on serait des impolies. Ayant ainsi parlé, j'ai demandé à Lolo où il allait. « A Saint-Jean-sur-Yvette, a-t-il répondu. — Nous aussi, nous aussi! a crié Loulotte. On l'emène. » Enchantée, elle marquait sa joie en dansant au milieu de la route.

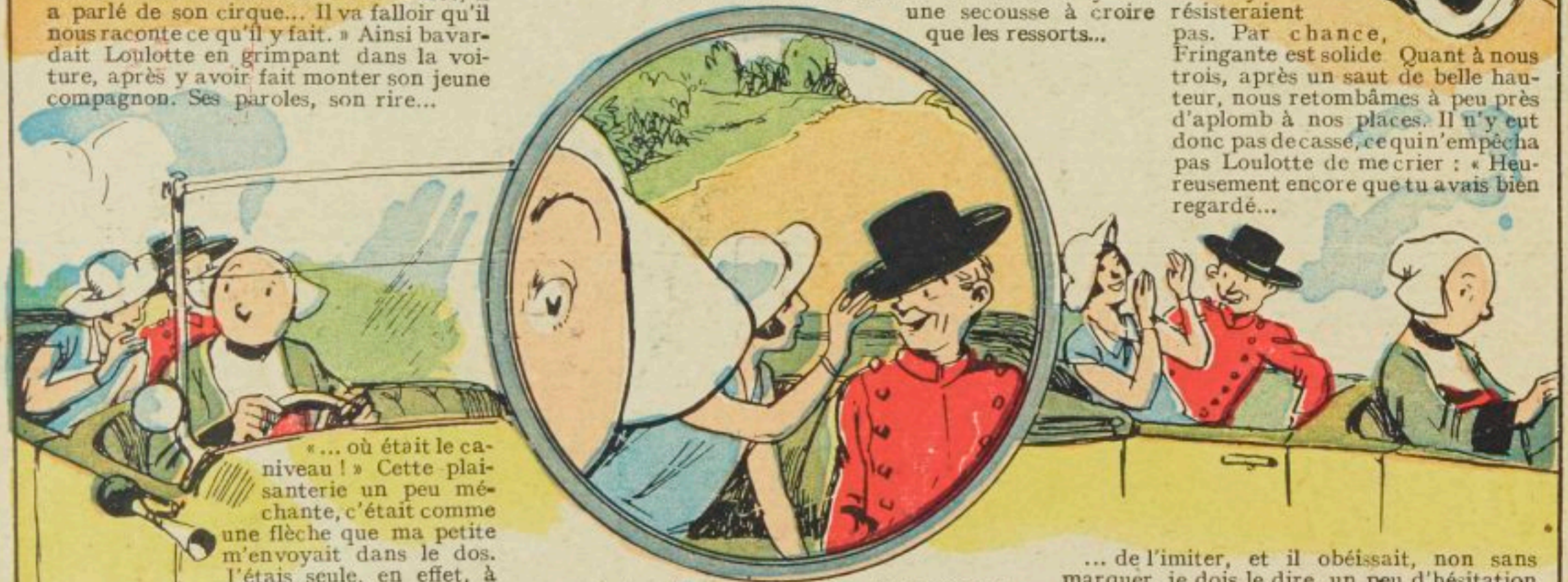
Et lui, plus content encore, après avoir dansé pareillement, c'est ensuite sur les mains qu'il alla jusqu'à Fringante. Oui, sur les mains, tête en bas, jambes en l'air, en *poirier fourchu*, ainsi que disaient, au temps de mon enfance, les gamins de Clocher-les-Bécasses, mon pays natal, qui avaient un goût marqué pour ce genre d'exercice.



« — Ce qu'il est drôle, ce Carlo! Tu as vu?... Un vrai acrobate... Du reste, il a parlé de son cirque... Il va falloir qu'il nous raconte ce qu'il y fait. » Ainsi bavardait Loulotte en grimpant dans la voiture, après y avoir fait monter son jeune compagnon. Ses paroles, son rire...

... m'étourdissaient si bien que j'en oubliai le poteau indicateur, le danger signalé, la nécessité de marcher lentement. Je démarrai brusquement, en vitesse. En vitesse la voiture arriva sur le caniveau. Il y eut une secousse à croire que les ressorts...

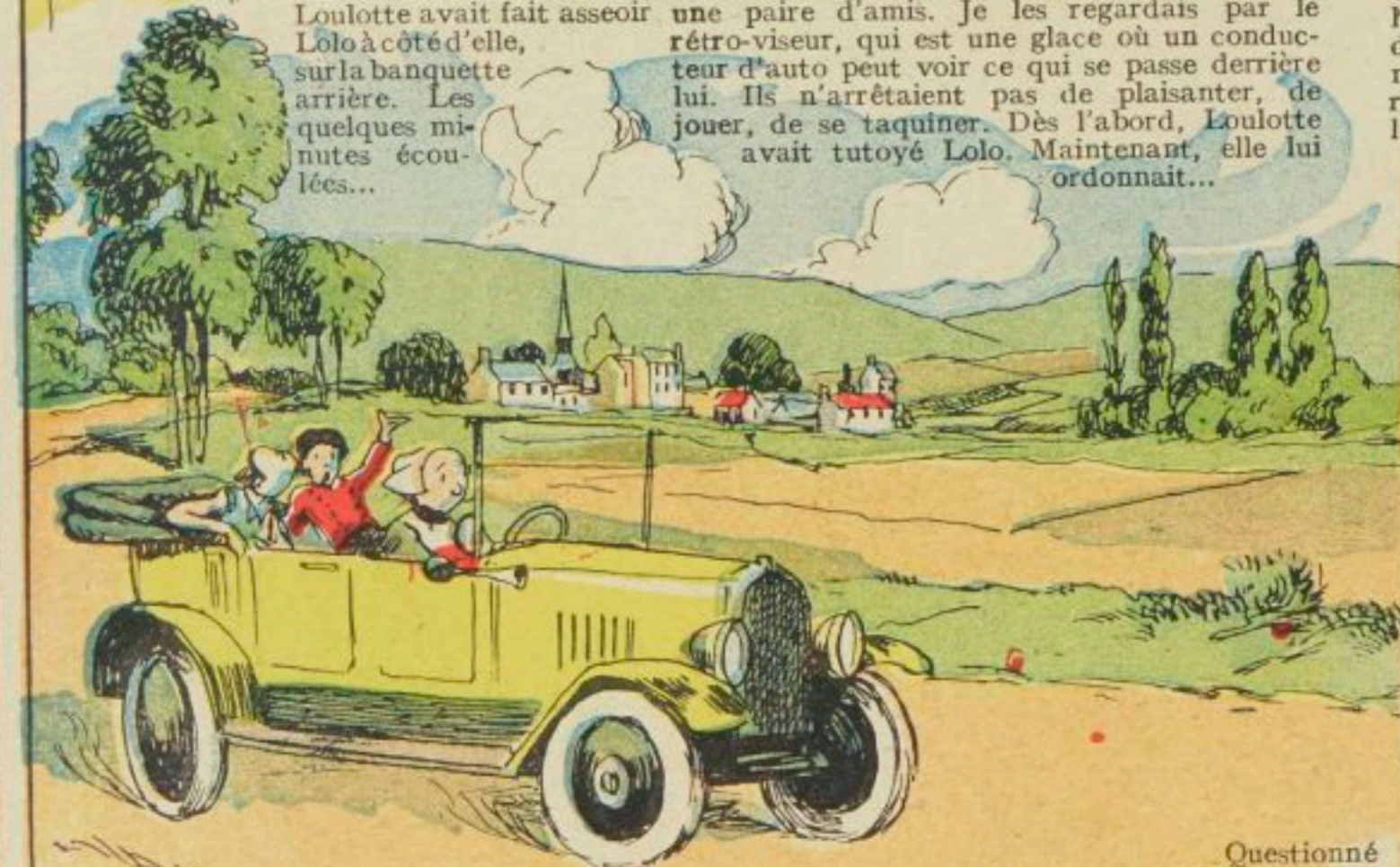
... n'y résisteraient pas. Par chance, Fringante est solide. Quant à nous trois, après un saut de belle hauteur, nous retombâmes à peu près d'aplomb à nos places. Il n'y eut donc pas de casse, ce qui n'empêcha pas Loulotte de me crier : « Heureusement encore que tu avais bien regardé... »



« ... où était le caniveau ! » Cette plaisanterie un peu méchante, c'était comme une flèche que ma petite m'envoyait dans le dos. J'étais seule, en effet, à l'avant de la voiture; Loulotte avait fait asseoir Lolo à côté d'elle, sur la banquette arrière. Les quelques minutes écoulées...

... avaient suffi pour faire des deux enfants une paire d'amis. Je les regardais par le rétro-viseur, qui est une glace où un conducteur d'auto peut voir ce qui se passe derrière lui. Ils n'arrêtaient pas de plaisanter, de jouer, de se taquiner. Dès l'abord, Loulotte avait tutoyé Lolo. Maintenant, elle lui ordonnait...

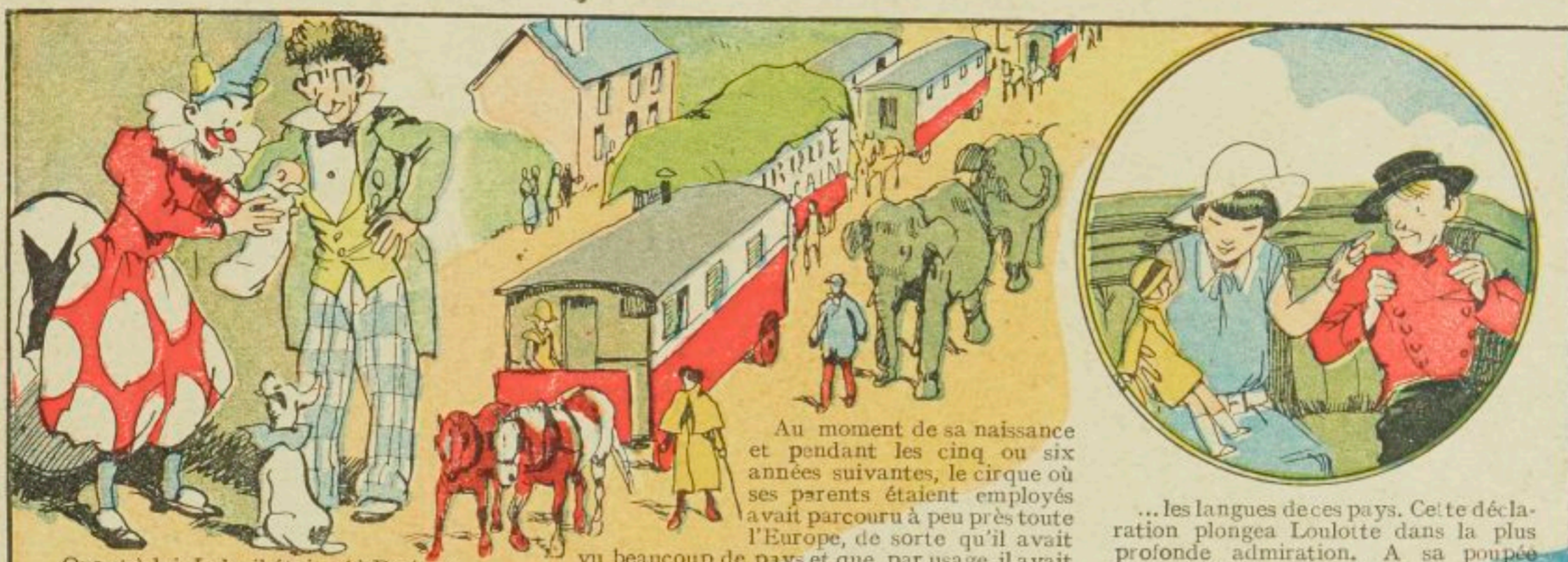
... de l'imiter, et il obéissait, non sans marquer, je dois le dire, un peu d'hésitation et de gêne. Vous pensez sans doute qu'au lieu d'observer tout cela, j'aurais mieux fait d'avoir l'œil à ma direction, l'oreille à mon moteur, et qu'il aurait été sage de ne pas risquer, par inattention, une culbute dans le fossé.



Je vous répondrai que j'avais pris une route de traverse jolie, peu fréquentée, de bon sol, et que je connais si bien que je ferais le pari d'y conduire une voiture les yeux fermés. Ainsi je pouvais, sans imprudence, écouter la conversation de mes deux mioches. Loulotte faisait raconter à Carlo dit Lolo, son existence.

Questionné sur ses parents, il avait extrait d'une de ses poches une photo les représentant. Sans en être certain, il croyait, disait-il, que son père était Espagnol et sa mère Italienne : « — Ils en ont bien l'air ! » déclara Loulotte, qui, du reste, donnait cette opinion tout à fait au hasard.

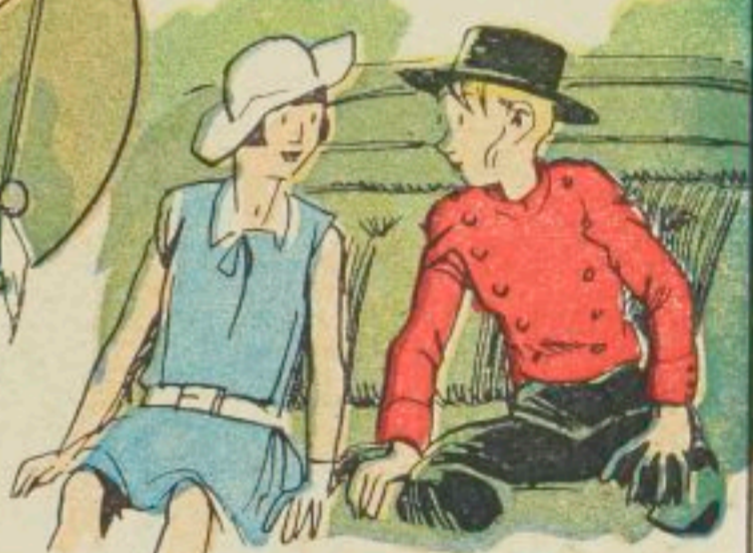




Quant à lui, Lolo, il était né à Paris, et bien que baptisé d'un nom étranger, il était Français. « Tant mieux, disait Loulotte: sans cela, je t'aurais moins aimé... Mais parle-moi du temps où tu étais tout petit. » Il dit qu'il avait toujours vécu dans les cirques ambulants.

Au moment de sa naissance et pendant les cinq ou six années suivantes, le cirque où ses parents étaient employés avait parcouru à peu près toute l'Europe, de sorte qu'il avait vu beaucoup de pays et que, par usage, il avait appris à comprendre et un peu à parler...

... les langues de ces pays. Cette déclaration plongea Loulotte dans la plus profonde admiration. A sa poupée Bleuette, qu'elle venait de retrouver dans la capote de la voiture, elle murmura : « Regarde-le bien, il sait parler des tas de langues ; c'est pas comme nous. »



Le fait est, qu'à son cours, où elle est censée apprendre l'anglais, c'est à peine si, en dix mois, la maîtresse a pu lui enseigner à dire : *yes, no et if you please...* Ayant bien fait regarder par sa poupée ce garçon si savant, Loulotte demanda à celui-ci si ses parents étaient sévères.

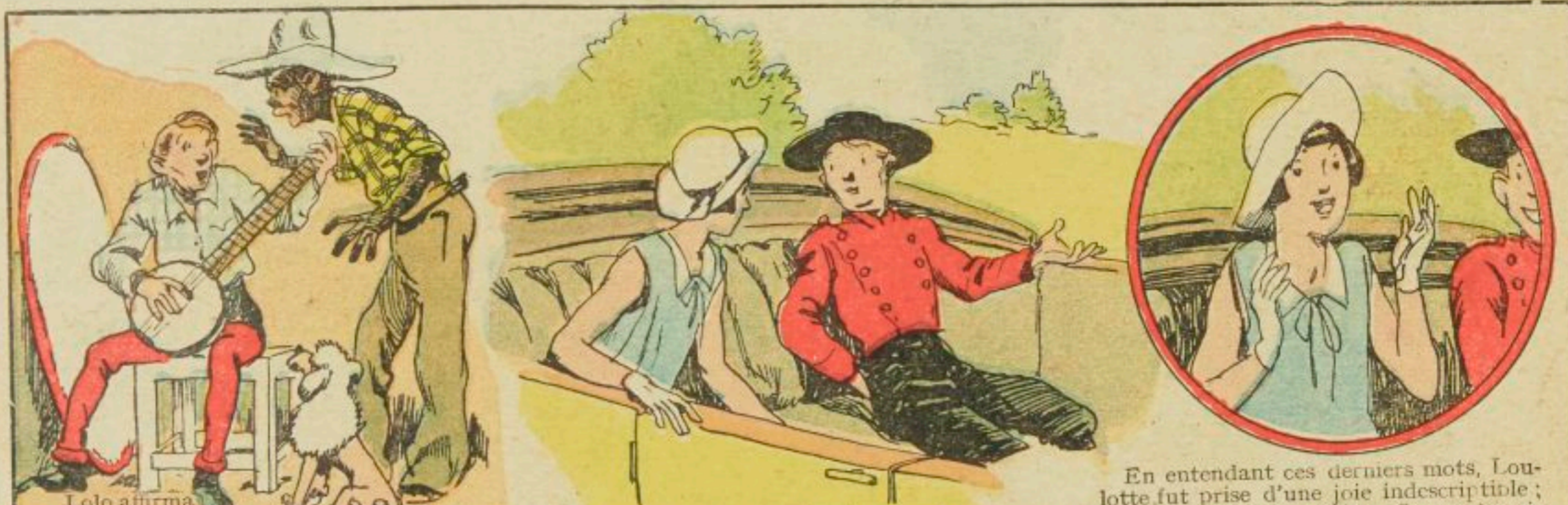
LOLO. — Je ne peux pas savoir ; on se voit peu, parce que c'est rare qu'on soit engagés dans les mêmes cirques. Pour le moment papa et maman, font lui le clown, elle la gymnasiarque quelque part en Espagne, et mon cirque donne des représentations à la fête de Neuilly.

LOULOTTE. — Oh ! que c'est drôle ! Un papa clown ; une maman gymnasiarque ! Tu dois joliment t'amuser quand tu es avec tes parents. Mais toi, qu'est-ce que tu fais à ton cirque ? — LOLO. J'ai pas d'emploi fixe ; je fais le bouche-trou. — LOULOTTE. Explique.



LOLO. — Je remplace les manquants, ceux qui sont malades, ou en congé, tantôt l'équilibriste, tantôt l'écurier, ou même l'écurière, en me déguisant. — LOULOTTE, avec admiration. Tu sais faire tout cela ! C'est magnifique. En ce moment, qui remplaces-tu ? — LOLO. Personne, il n'y a pas de manquants, alors on m'a mis dans l'orchestre.

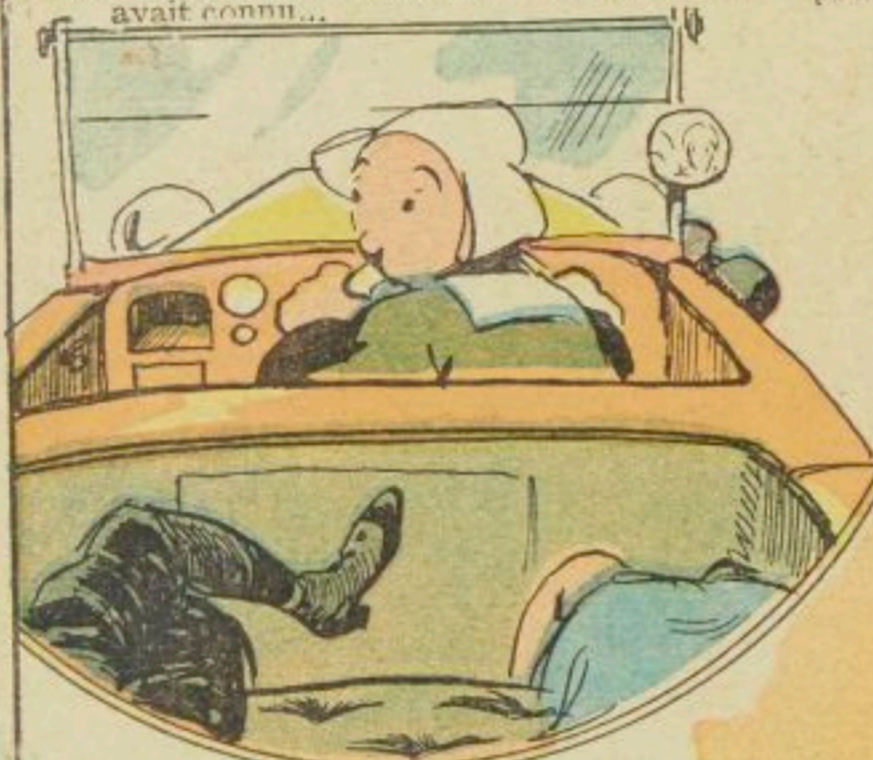
LOULOTTE. — Dans l'orchestre où il y a des musiciens ? — LOLO. Naturellement. — LOULOTTE. Qu'est-ce que tu y fais ? — LOLO. J'y fais de la musique. — LOULOTTE. Quels instruments ? — LOLO. Ça dépend des jours. Un peu tout. — LOULOTTE, *incrédule*. Tu te moques de moi.



Lolo affirma qu'il ne se moquait pas ; il était capable, dit-il, de jouer piano, violon, cornet à piston et bon nombre d'autres instruments à cordes ou à vent, mais à tout cela il préférait le banjo, dont le maniement lui avait été enseigné par un nègre qu'il avait connu...

... dans l'orchestre du cirque. — LOULOTTE, enfin convaincue. Décidément, tu sais tout ! C'est magnifique ! Maintenant, dis-moi ce que tu vas faire à Saint-Jean-sur-Yvette. — LOLO. Je vais y jouer du piano pour faire danser les gens d'une nocé. »

En entendant ces derniers mots, Loulotte fut prise d'une joie indescriptible ; elle trébuchait, elle criait : « Ce que je suis contente ! Quelle chance ! Tu vas comme nous au mariage ! Et tu feras danser ! J'aime tant danser ! »



Quand elle fut un peu calmée, je me tournai à demi et je demandai à Lolo comment il se faisait qu'on avait engagé un gamin comme lui pour faire le pianiste dans un mariage chic. Sans se formaliser de ce que je l'appelais gamin...



... il expliqua : « Ce n'est pas moi qui ai été engagé, c'est un pianiste du nom de Façol, chez qui je loge pour le moment. Il a été pris ce matin d'une crise de rhumatismes qui ne lui permet pas de mettre le pied par terre. Ne voulant pas laisser cette nocé... »



« ... sans musicien, il m'a proposé de le remplacer. Bien entendu j'ai accepté, mais j'avais des vêtements que, vraiment, je ne pouvais pas produire dans le monde. Alors j'ai pris conseil de Bob : c'est un groom de mon cirque avec qui je suis bon ami,



« ... il m'a prêté sa tenue n° 2. Je l'ai complétée avec un vieux chapeau de mon père. J'ai trouvé que ça faisait plus artiste que le calot du groom. Et puis, j'ai couru prendre le train, mais, bêtement...



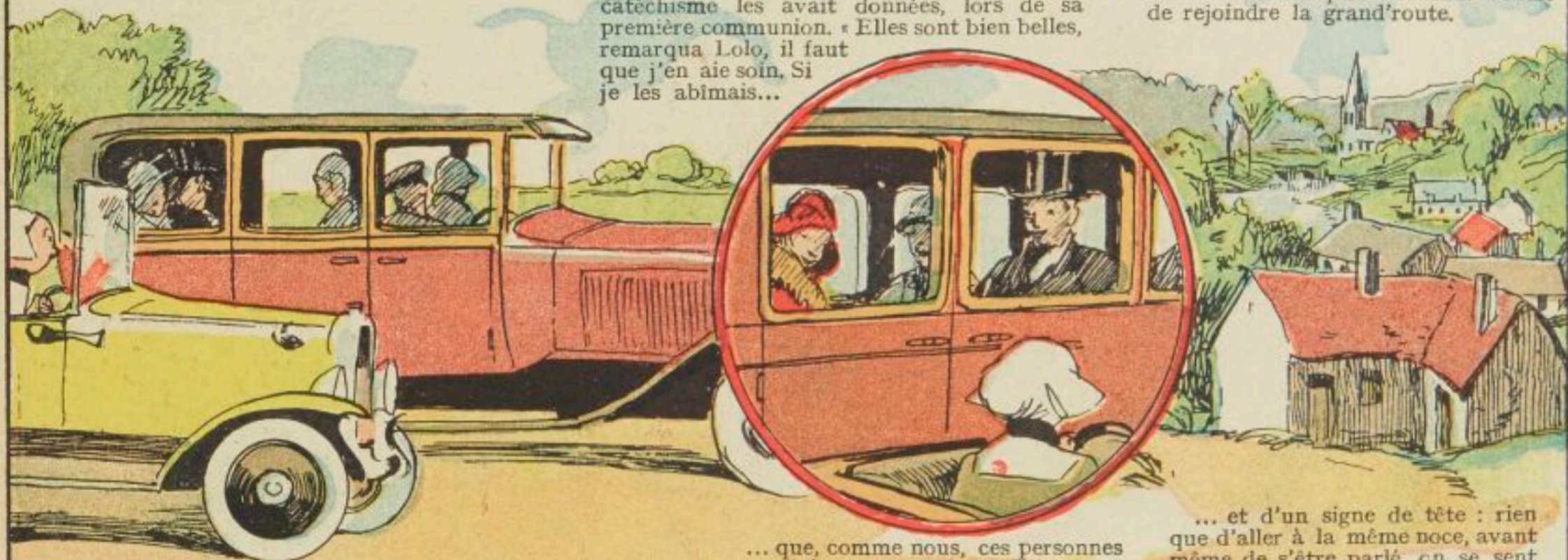
« ... par distraction, je suis descendu une station trop tôt. Alors je me suis mis en route à pied, et je vous ai rencontrées. Voilà toute l'histoire. » Il nous demanda ce que nous pensions de son habillement. Loulotte répondit avec élan qu'il lui plaisait beaucoup.



Moi, pour ne pas le peiner, je dis que c'était original, genre tzigane par le costume et genre orchestre espagnol par le chapeau, mais que Bob devait être moins grand que lui. Il en convint. « Et les beaux souliers vernis, demandai-je, sont-ils aussi à Bob ? » Non, Bob ne pouvait pas...

... prêter des souliers, il n'en avait qu'une paire. Lolo, lui, n'avait que des espadrilles. Ces bottines vernies appartenaient à Marie, la petite fille de Façol, à qui une dame du catéchisme les avait données, lors de sa première communion. « Elles sont bien belles, remarqua Lolo, il faut que j'en aie soin. Si je les abîmais...

« ... cela chagrinerait Marie, qui a été si gentille de me les prêter. Dommage qu'elles soient trop petites et qu'elles me fassent si mal ! » Les explications de notre jeune compagnon étaient terminées, j'en étais bien aise, car notre tranquille chemin venait de rejoindre la grand'route.



Ce n'était plus le moment d'écouter des histoires et de se laisser distraire. Comme je continuais à rouler lentement et bien à droite, fréquemment, des voitures nous dépassaient. Aux toilettes de cérémonie des occupants, il était facile de deviner...

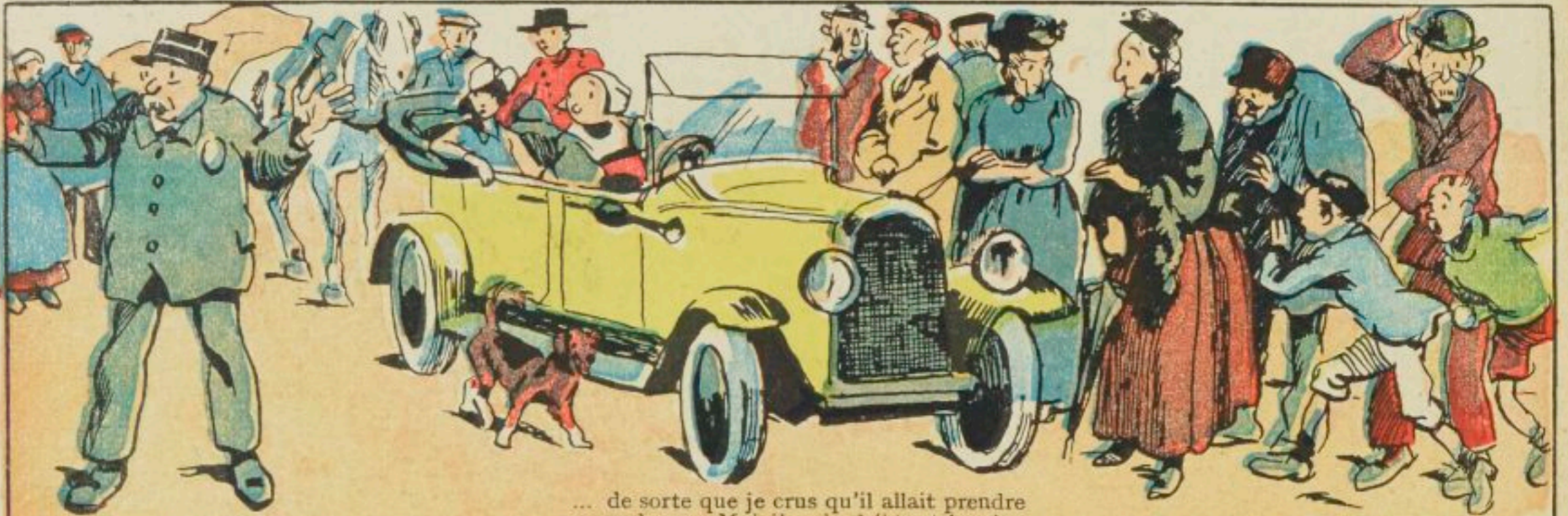
... que, comme nous, ces personnes se rendaient au mariage. Elles nous regardaient avec curiosité dans le court moment où leur auto et la nôtre roulaient bord à bord. Certaines, sans nous connaître, nous saluaient d'un sourire...

... et d'un signe de tête : rien que d'aller à la même noce, avant même de s'être parlé, on se sent un peu amis. Encore quelques tours de roue, puis la route fit un crochet, et Saint-Jean nous apparut. Le village se serre dans la vallée autour de son église...



... tandis que de jolies villas, aux jardins ombrés et fleuris, escadent les coteaux. Maintenant la route, devenue rue, était encombrée non seulement par les autos, les voitures à chevaux, les charrettes à âne, mais aussi par les piétons.

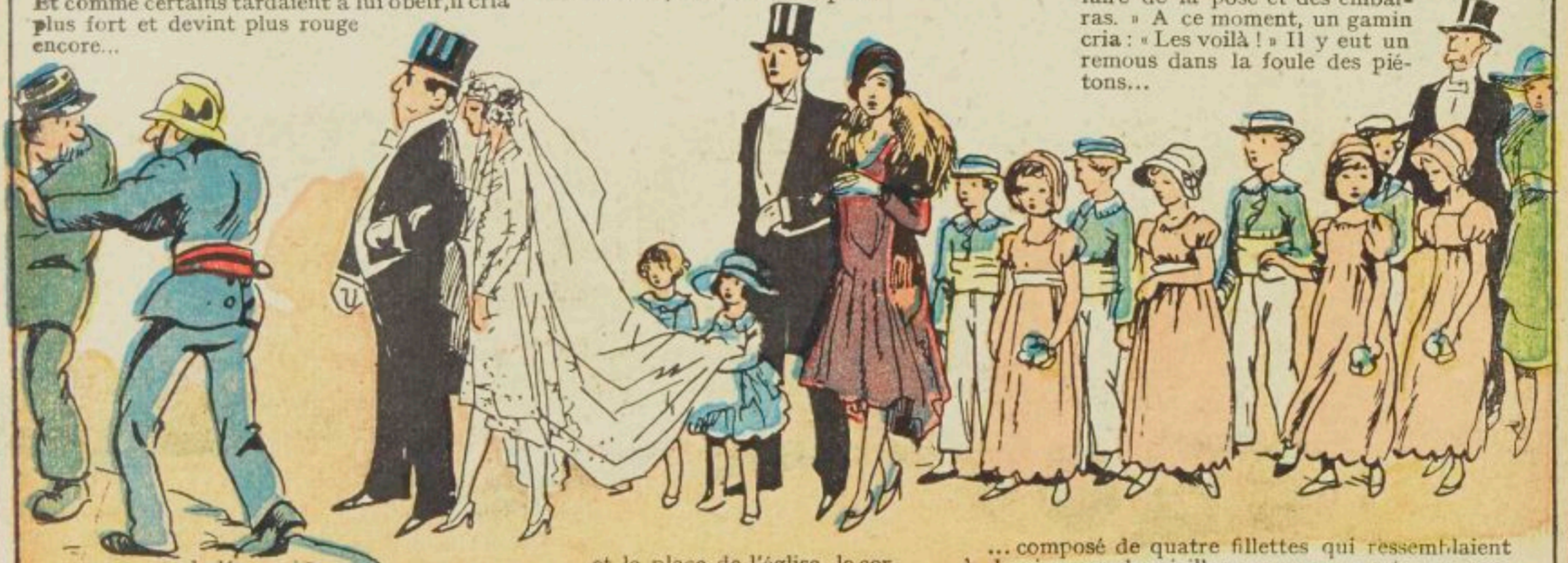
Un garde champêtre, rouge, apoplectique, essayait de mettre de l'ordre dans la circulation. Il était assisté par de braves paysans qui avaient revêtu leur costume de pompier et tous s'agitaient beaucoup, mais, à ce qu'il me parut, sans grand résultat.



Les cloches de l'église commencèrent leur carillon. Alors le gros garde champêtre se précipita, cria que le cortège allait venir, qu'il fallait dégager le milieu de la chaussée. Et comme certains tardaient à lui obéir, il cria plus fort et devint plus rouge encore...

... de sorte que je crus qu'il allait prendre un coup de sang. Moi, j'avais obéi tout de suite, j'avais rangé ma voiture tout contre le trottoir. Près de là, deux villageoises étaient arrêtées; elles causaient. « Vous savez, disait l'une, ils viennent à pied.

« — C'est pourtant pas faute, ripostait l'autre, qu'ils aient de bonnes voitures pour eux et leurs invités. — Ah! reprenait la première, c'est pas des gens à faire de la pose et des embarras. » A ce moment, un gamin cria: « Les voilà! » Il y eut un remous dans la foule des piétons...



... au grand désespoir du garde champêtre et des pompiers qui voyaient détruit en une seconde le bel alignement qu'ils avaient eu tant de peine à obtenir. Tout en haut de la rue, qui descend en pente rapide vers le pont de l'Yvette...

... et la place de l'église, le cortège apparaissait. Bientôt il arriva à l'endroit où nous nous trouvions. Après les futurs époux qui donnaient le bras, elle à son père et lui à sa mère, venait le service d'honneur...

... composé de quatre fillettes qui ressemblaient à des images de vieilles gravures; quatre garçons aussi en costumes de genre ancien leur donnaient la main. Je ne pus m'empêcher de crier: « Oh! ces amours! ces jolis choux roses! ces jolis pages! »

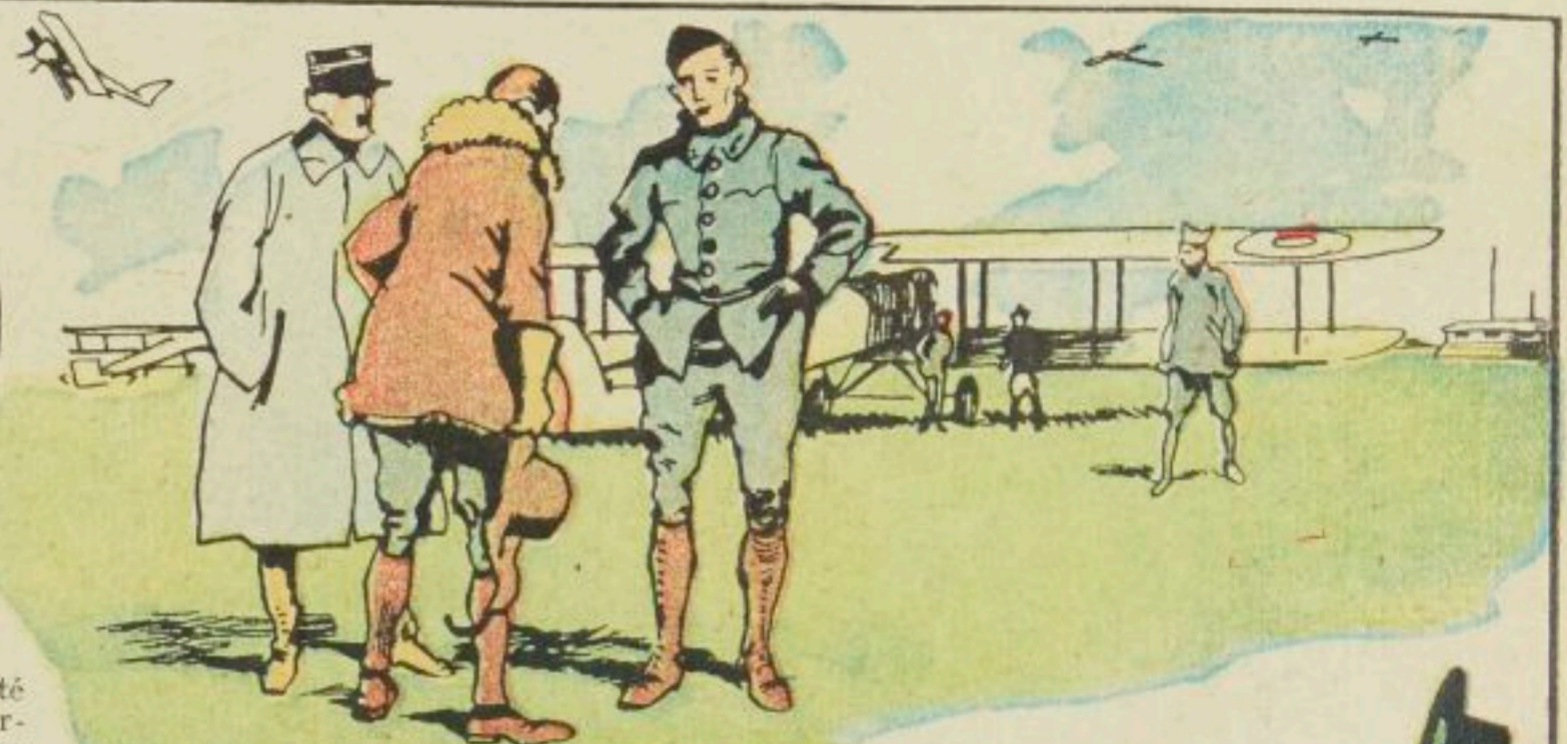


Autour de nous, on m'entendit; cela amusa, on souriait, on répétait: « Les choux roses! les jolis pages! » Cependant, le cortège défilait. A son passage, les têtes se découvraient et l'on voyait bien que c'était par sympathie autant au moins...

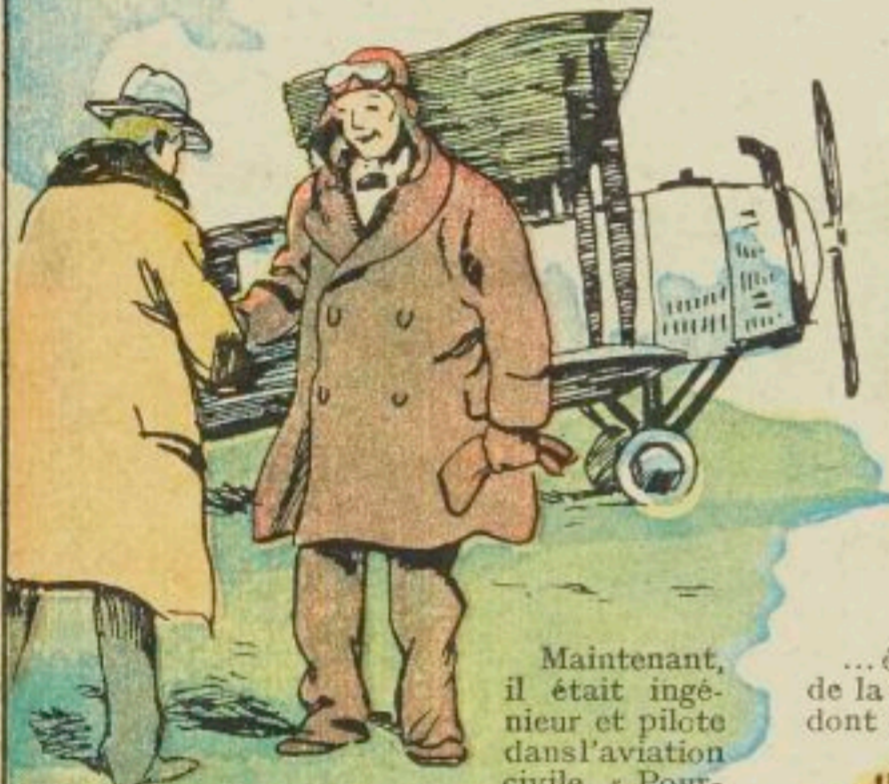
... que par politesse. Des voix à l'accent paysan disaient: « Ben l'bonjour, m'sieur Gaston. Mes bons souhaits, mame Renée. Salut à vous, m'sieur, mame Dussol; m'sieur, mame Delair... » Jeunes gens et parents rendaient le salut d'un geste...



... d'un sourire, avec une cordialité qui me plaisait beaucoup. Quand le cortège eut passé, la foule des invités se précipita. J'y remarquai beaucoup de jeunes officiers ayant des ailes brodées au col de leur tunique. De ceci, j'eus l'explication encore par mes deux paysannes...



Leur conversation m'apprit que M. Gaston Delair, passionné pour les avions, avait fait son temps de service dans l'aviation militaire et y avait gagné les galons de lieutenant de réserve.



Maintenant, il était ingénieur et pilote dans l'aviation civile. « Pourvu qu'il ne se casse pas le cou ! disait l'une de mes bavardes. C'est un jeune homme si plaisant ! — Tout à fait ce qu'il fallait pour M^{lle} Renée ! » Et elle conclut que, Delair ou Dussol, ces deux familles...



... étaient du bon monde, estimé et aimé tout au long de la vallée. Je fus ravie d'entendre parler ainsi de ceux dont je continuais à me croire l'invitée. Quant à mes deux mioches, debout sur le coussin de la voiture, ils criaient, applaudissaient, trépignaient avec tant d'ardeur que je dus les rappeler à l'ordre par crainte de dégâts au coussin, que le chauffeur Cyprien m'aurait reprochés jusqu'à la fin de ses jours ou des miens.

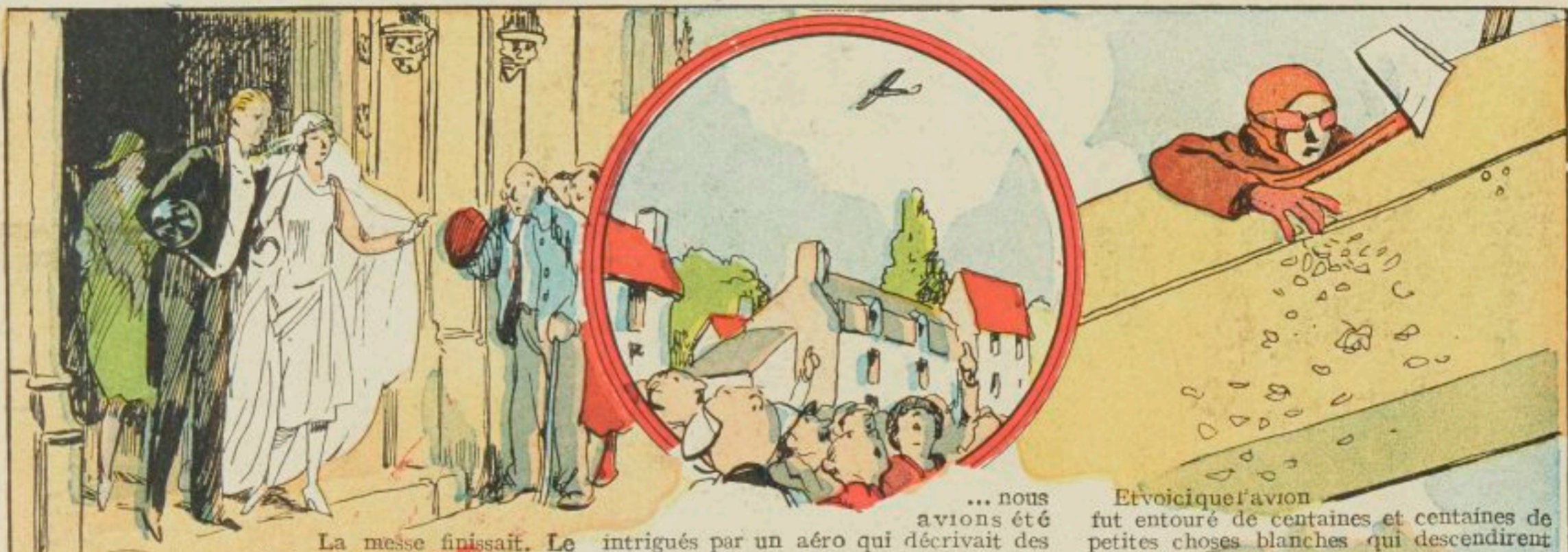


Je parvins à garer, sur la place, Fringante, que je recommandai au gros garde champêtre. Il n'y avait pas à essayer de pénétrer dans l'église...

Elle était déjà pleine. Nous sommes donc restés, avec beaucoup d'autres, devant le porche. Dans ces conditions-là, ça n'est pas commode de se recueillir. Tout de même, quand je me suis rendu compte que c'était le moment de la bénédiction nuptiale...



... j'ai fait une bonne prière pour ces nouveaux époux, si gentils, et j'ai eu le plaisir de voir que, sans que j'aie besoin de les y inviter, Loulotte faisait comme moi, et aussi Lolo.



La messe finissait. Le cortège sortit de l'église, les époux marchant maintenant en tête. Alors il se produisit un incident si joli que je ne résiste pas au désir de vous le raconter. Pendant toute la cérémonie...

... nous avions été intrigués par un aéro qui décrivait des cercles au-dessus de la place. Nous nous demandions ce qu'il guettait ou surveillait. Au sortir des mariés, il baissa plus encore.

Et voici que l'avion fut entouré de centaines et centaines de petites choses blanches qui descendirent doucement, lentement, comme des papillons qui veulent se poser. Alors on reconnut que c'étaient des pétales de roses et ils formèrent un chemin fleur...



...devant les époux. Les jeunes officiers et beaucoup d'autres personnes nommaient l'aviateur : un ami intime de M. Gaston Delair, disait-on, son camarade dans l'usine d'aéroplanes où il travaille. « — Qu'il est gentil ! s'écria celui-ci. Quelle charmante idée ! Quelle jolie surprise ! »

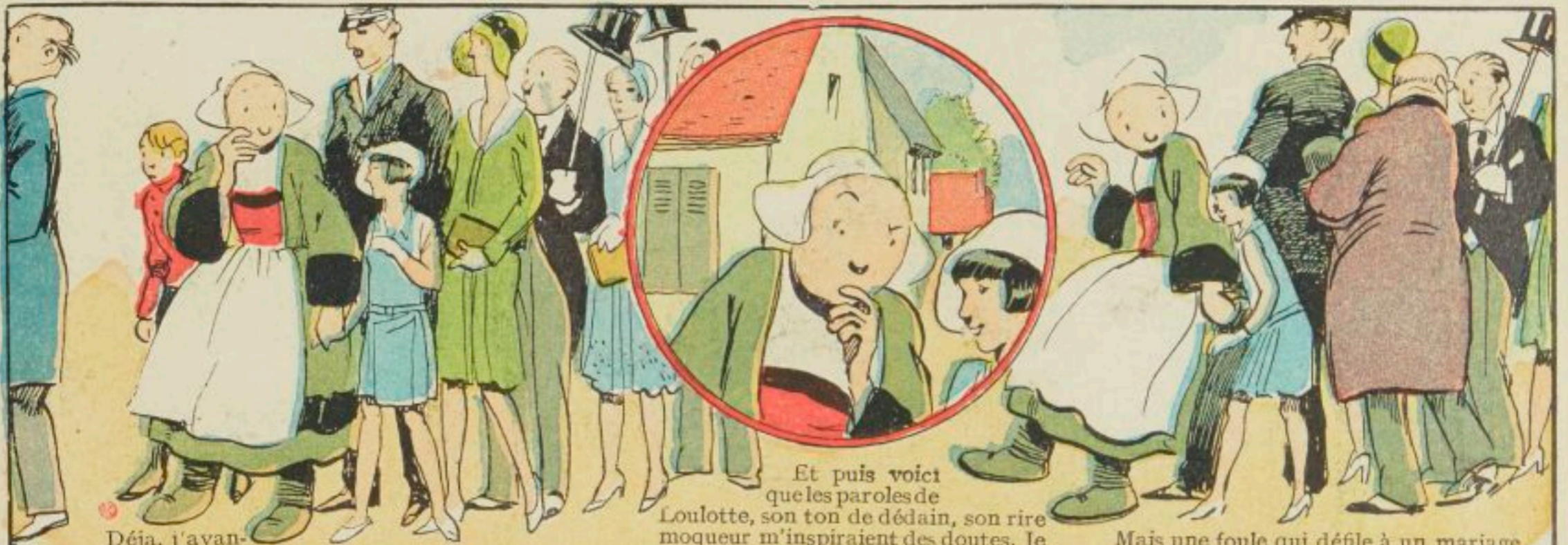
« — J'espère qu'il viendra au lunch et que nous pourrons le remercier », répondit la nouvelle petite madame. Puis, plus bas et sur un autre ton, elle ajouta : « J'allais oublier qu'il y a des avions. » A ce moment je me trouvais tout contre elle, ainsi je fus sans doute seule à entendre ces derniers mots prononcés d'une voix...

...presque indistincte. Il me parut que tandis que la petite mariée parlait ainsi, sa figure s'était crispée, mais je ne devais comprendre que plus tard le sens de ses paroles. Cependant le suisse faisait ranger le cortège...



...devant l'église, les mariés au milieu, accostés chacun de ses parents. Alors commencèrent les saluts, poignées de mains, félicitations et vœux, sans compter les embrassades.

« — On y va ? On défile ? » me demanda Loulotte. Je répondis que nous devions remercier de leur invitation ces aimables personnes. « — Alors, reprit la petite fille, tu continues à croire, ma pauvre Bécassine, que nous sommes invitées ? »



Déjà, j'avancais vers les mariés ; mais brusquement, je m'arrêtai. Jusque-là, j'avais été persuadée que l'avis lu dans le journal était une vraie invitation, et presque qu'il avait été imprimé pour moi.

Et puis voici que les paroles de Loulotte, son ton de dédain, son rire moqueur m'inspiraient des doutes. Je me demandais si j'avais le droit d'être à ce mariage, si je n'y jouais pas un rôle d'indiscrète et d'intruse. Gênée, honteuse, je cherchais à me dégager, avec le désir de m'en aller au plus vite.

Mais une foule qui défile à un mariage, surtout à une heure où les estomacs crient famine, c'est comme un torrent qui ne lâche pas ce qu'il a saisi. Dans la minute qui suivit mon arrêt, le flot me reprit. Pressée par les côtés, poussée par derrière, presque enlevée de terre...

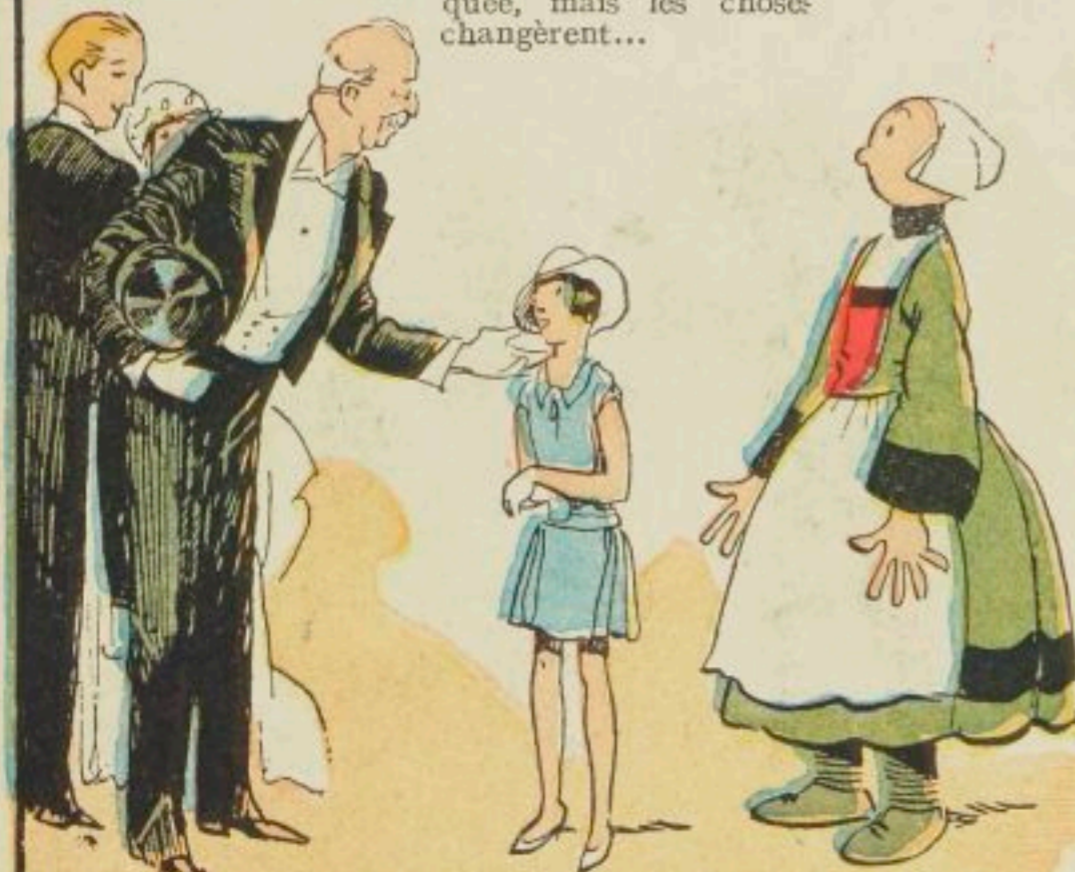


... je fus, en peu d'instants, jetée devant les premières personnes du cortège. Les gens qui se trouvaient là causaient entre eux, ils ne firent guère attention à moi. J'eus l'espoir que je pourrais achever mon défilé sans être remarquée, mais les choses changèrent...



... quand j'arrivai à la hauteur des parents du marié. M. Delair père a tout à fait le type d'un ancien officier. Il parle avec la netteté brève et un peu brusque d'un homme habitué à commander et à être obéi. Cela fait d'abord un peu peur ; il faut le bien connaître pour constater...

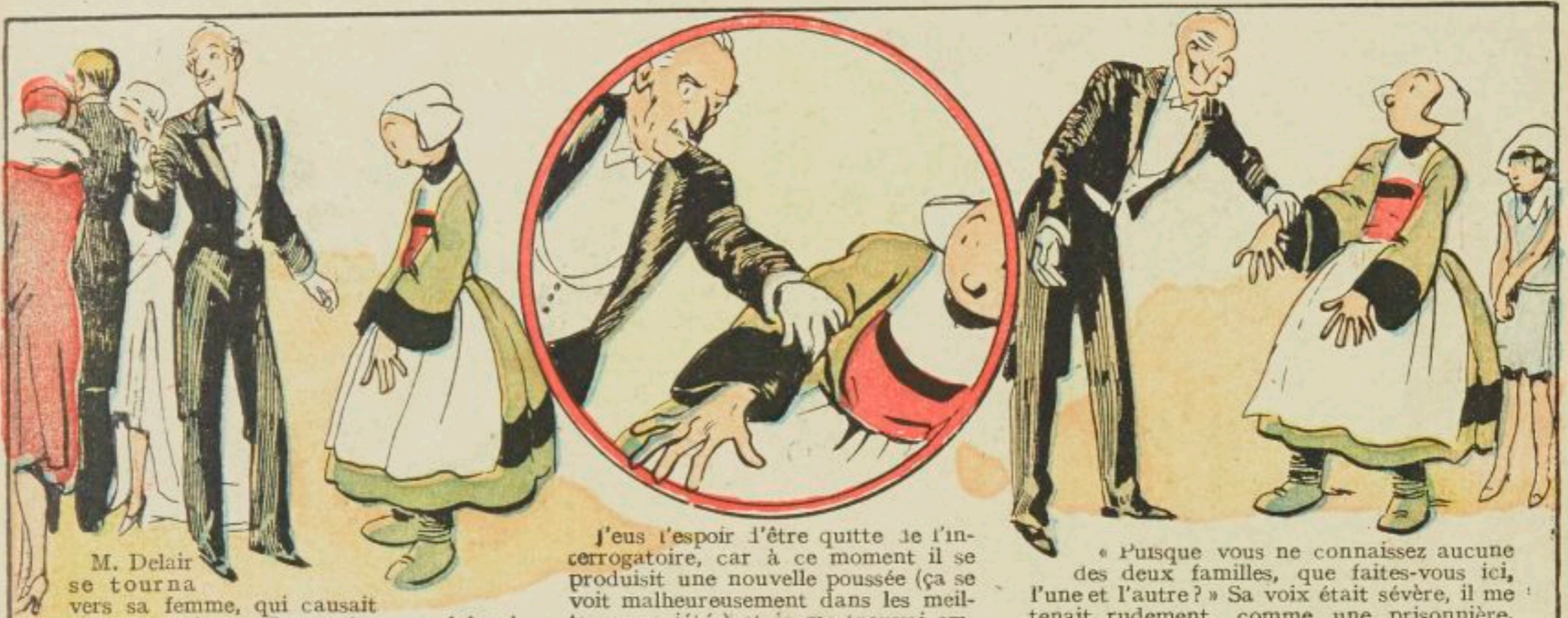
... qu'il n'y a pas d'homme meilleur et plus cordial. Je le saluai et j'allais passer, mais il m'en empêcha. « — Un instant, mademoiselle la gouvernante, dit-il. Arrêtez, je vous prie. Ayez l'obligeance de me dire le nom de votre élève, ce joli petit diable que j'ai remarqué tout à l'heure sur votre auto. »



... Je répondis qu'elle s'appelait Louise-Charlotte, ou Loulotte. Mais, tout en caressant la joue de ma petite...

...il insista : « Et le nom de famille ? » Cette question-là m'embarrassait, nom de famille jamais connu, ou je l'ai oublié ; et a-t-elle droit au nom de ma maîtresse, dont elle n'est que fille adoptive ? Alors, balbutiant, je répondis : « Elle s'appelle Loulotte... pas tout à fait de Grand-Air. »





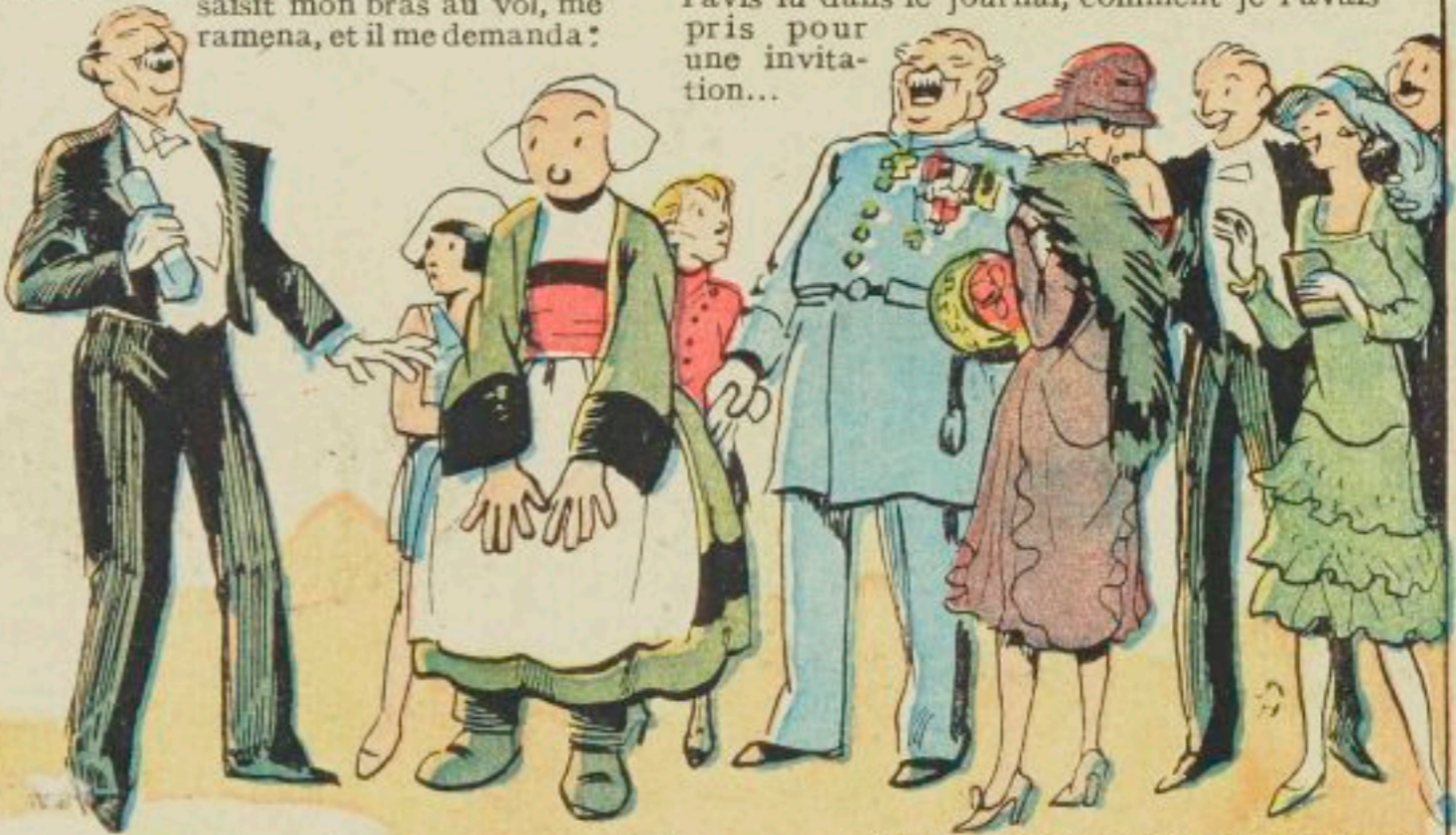
M. Delair se tourna vers sa femme, qui causait avec des amis. « — Ecoute donc par ici, lui dit-il, tu entendas des choses curieuses. » Puis, revenant à moi, il reprit : « La famille de cette fillette est sans doute parente ou amie des Dussol ? — Pas plus des Dussol que des Delair », dus-je à avouer.

J'eus l'espoir l'être quitte de l'interrogatoire, car à ce moment il se produisit une nouvelle poussée (ça se voit malheureusement dans les meilleures sociétés) et je me trouvai emportée au delà de M. Delair. Mais il saisit mon bras au vol, me ramena, et il me demanda :

« Puisque vous ne connaissez aucune des deux familles, que faites-vous ici, l'une et l'autre ? » Sa voix était sévère, il me tenait rudement, comme une prisonnière. Alors, effrayée, je lâchai toute l'histoire : l'avis lu dans le journal, comment je l'avais pris pour une invitation...



« ... comment j'avais pensé qu'il serait impoli de ne pas venir. » Même, ajoutai-je, que j'ai apporté un petit cadeau pour la mariée. » Et je lui remis le paquet. Je vous dirai que c'était une cuillère à sucre. C'est toujours ce que je donne ; je crois que c'est ce qu'il y a de meilleur marché...



« ... vu qu'en raison des trous, ça n'exige pas beaucoup de métal. A mesure que je parlais, la figure de M. Delair s'adoucissait, puis il sourit ; puis, quand je lui eus remis le paquet et dit ce qu'il y avait dedans, il commença à rire, mais à rire d'un cœur... »

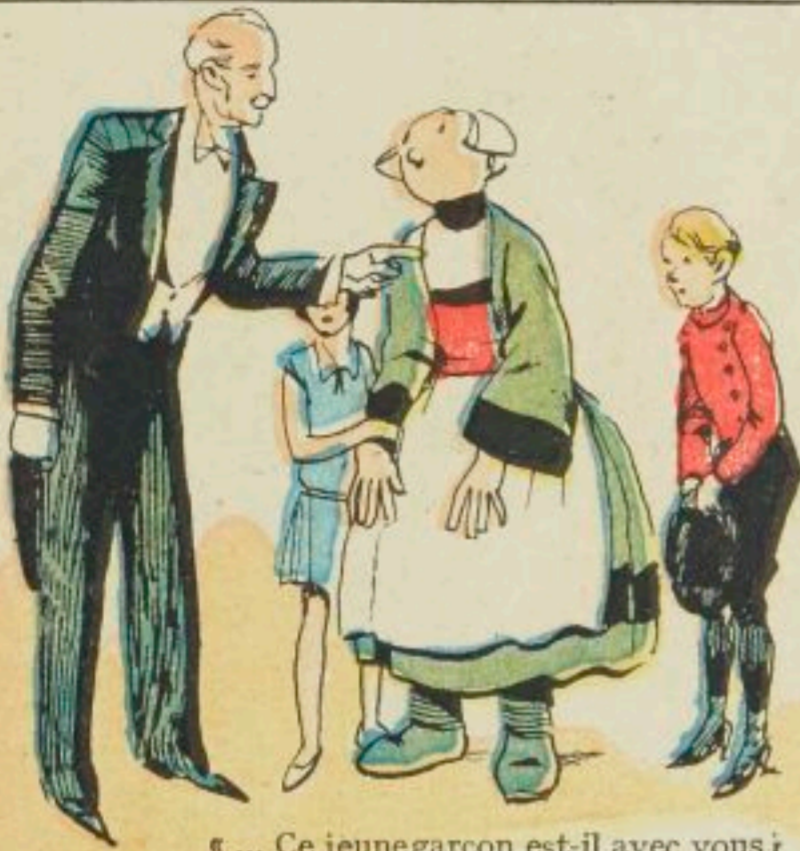
« ... comme je crois que jamais je n'avais vu rire. Les personnes voisines riaient aussi, et comme elles expliquaient à celles qui étaient plus loin la cause de leur rire, cerire gagnait de proche en proche. Quelques minutes après, hommes et dames... »



« ... enfants aussi, tout le monde riait, tout le monde sauf moi, qui ne savais si je devais rire ou pleurer, sauf aussi Loulotte qui, croyant qu'on se moquait de nous, me tirait par la jupe en criant : « Allons-nous-en... Je t'avais bien dit... »



« ... qu'il ne fallait pas venir. » J'allais lui obéir, mais de nouveau M. Delair me retint, et il me dit : « Défense de partir. Vous déjeunez avec nous... Et Loulotte pas tout à fait de Grand-Air déjeune aussi... »



« ... Ce jeune garçon est-il avec vous ?
— Oui, monsieur, c'est le pianiste. —
Bon, il déjeune aussi. Mais jamais je ne me serais
figuré le pianiste sous cet aspect. » Loulotte lança :
« Il sait jouer de tous les instruments. — Par-
fait, conclut M. Delair, ça n'est pas un pianiste,
c'est un orchestre. »



Maintenant, tout le monde nous souriait
nous faisait fête. Les quatre choux roses
s'étaient précipités sur moi et me disaient
qu'il fallait déjeuner à leur table pour, de
nouveau, les faire bien rire.



La plus petite, encore plus chou et
amour que les autres, avait voulu à
toute force m'embrasser. Et elle était
très fière de me voir « en vrai » après
m'avoir vue si souvent en portrait
dans les livres. Loulotte, qui change
vite et souvent d'idée, criait : « Je suis
contente!... Je te disais bien qu'il
fallait venir! »



Je suis sûr que trop attiré l'attention sur moi, et
j'aurais bien voulu faire place aux gens qui recom-
mendaient à défilé, mais je me suis dit que je serais
la dernière des impolies si je ne présentais pas
mes civilités aux époux et à leurs proches. Pour
M. Delair, c'était fait, mais j'avais encore, en tant
que proches, M^{me} Delair, M. et M^{me} Dussol.

Mais je crois que le plus content de tous, c'était
Lolo. Pensez donc : dans ce mariage élégant, être
traité amicalement, en invité, lui qui, depuis sa
naissance, avait récolté plus de taloches que de gentilles-
ses ! Il me disait que c'était à moi
qu'il devait cela, que j'étais
bonne, qu'il m'aimait bien, et
sa voix tremblait de recon-
naissance.



Je leur ai
adressé mes saluts de céré-
monie, à grand plongeon, comme cela se
pratique dans mon pays. J'allais agir de même
pour la mariée, mais voici qu'elle me fait signe...



... d'approcher. Quand je suis tout près, il me semble
voir encore sur sa figure une expression de tristesse et
de crainte. Alors, je lui dis d'un élan que j'ai prié et
que je prierai encore pour son bonheur.



... Elle, émue, me remercie,
me répond que, certainement,
mes prières lui porteront chance.
« J'en ai bien besoin, » ajoute-
t-elle, et je vois deux grosses
larmes tomber de ses yeux.



Une demi-heure après, ayant garé Fringante, nous sommes entrés, mes deux mioches et moi, chez les Delair, à moins que ce ne fût chez les Dussol. On peut s'y tromper, car leurs propriétés sont contiguës, séparées seulement par une haie...

... dans laquelle on a ménagé des ouvertures. Nous sommes allés d'abord vers une grande tente, dressée entre les deux maisons, et où devait être servi le déjeuner. La plupart des convives y reconnaissaient et marquaient leurs places. Là, Loulotte fut rejointe par les choux roses.

On lui proposa de l'emmener au portique de gymnastique ; elle y galopa plutôt qu'elle n'y courut ; bientôt les balançoires montèrent dans les airs, chargées de jolis enfants qui poussaient des cris de joie.



Moi, n'ayant qu'à faire la rentière, je me promenai d'abord dans les jardins qui, par une série de terrasses, escaladent la colline. Puis, je m'assis dans un endroit qui me plut beaucoup. Il y a là, soutenant la terrasse du dessus, une sorte d'allée couverte.

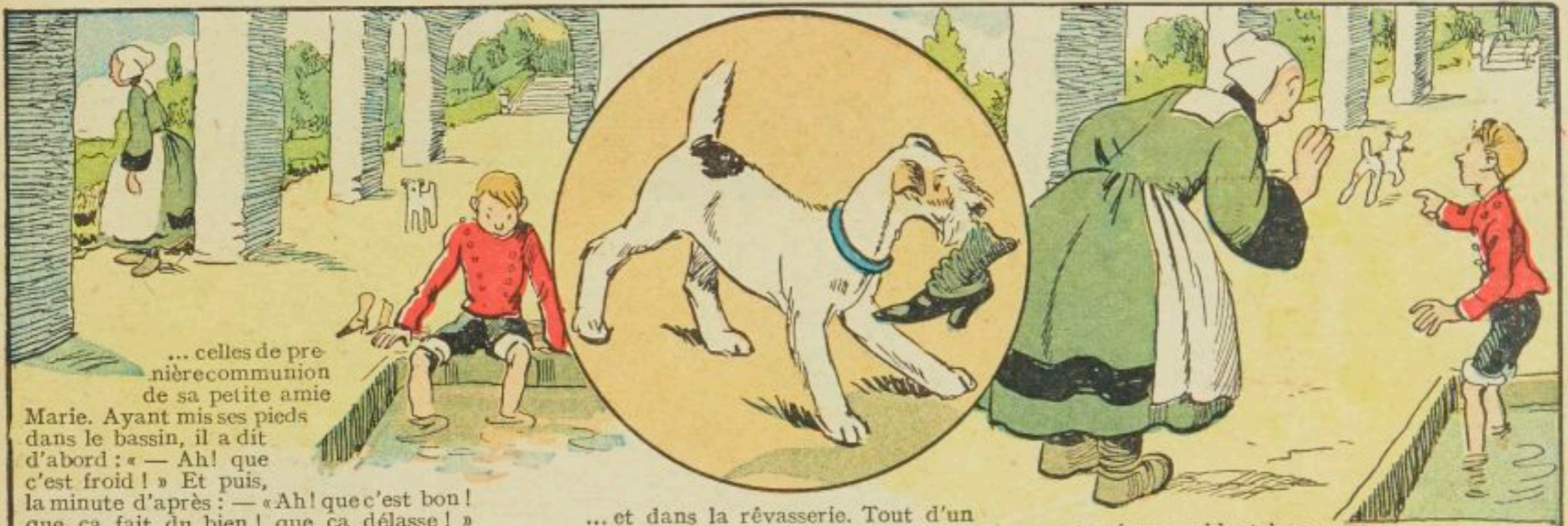
Près de mon banc, l'eau d'une source tombe dans un petit bassin, et cette eau est si belle, si claire, que rien qu'à la regarder on se sent reposé et rafraîchi. J'écoutais l'eau chanter, quand je vis arriver Lolo. Il me dit qu'il me cherchait parce qu'il avait plaisir à être avec moi,...

... et aussi parce que, vêtu comme il l'était, il n'osait pas trop se mêler aux autres enfants, si élégants. Tout en parlant, il glissait vers le bassin des regards tout pleins...



... d'un désir qu'évidemment il n'osait pas m'avouer. Enfin, il se décida : « — Mamzelle Bécassine, me dit-il, avec ces souliers trop étroits, mes pieds me font un mal à crier. Ça me soulagerait de les baigner un instant. Est-ce que vous me permettez ? »

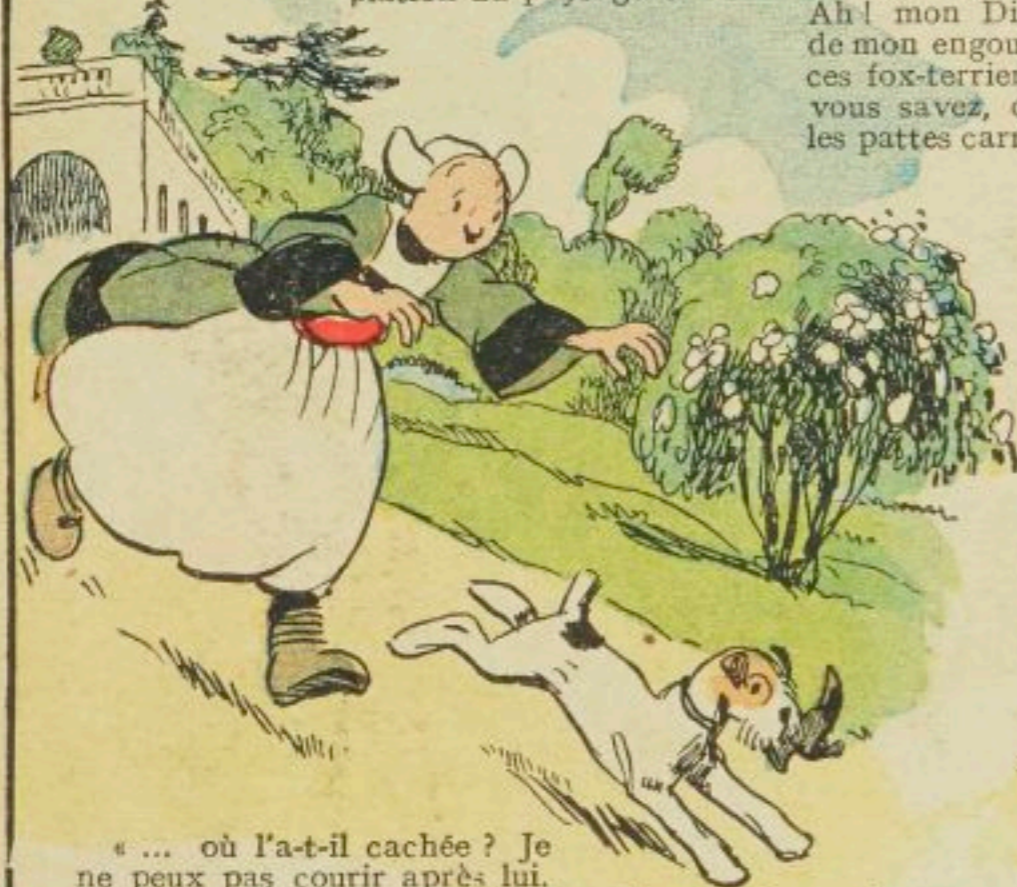
J'ai répondu qu'il n'y aurait pas manquement à la civilité, puisque nous étions seulement nous deux, que donc je ne faisais pas obstacle à ce bain de pieds, mais qu'il devait se hâter, vu que le déjeuner était proche. Alors il s'est déchaussé. Il a rangé contre la margelle ses chaussures qui étaient, comme vous savez...



... celles de première communion de sa petite amie Marie. Ayant mis ses pieds dans le bassin, il a dit d'abord : « Ah! que c'est froid ! » Et puis, la minute d'après : — « Ah! que c'est bon! que ça fait du bien! que ça délasse! » Moi, je m'étais plongée dans la contemplation du paysage...

... et dans la rêvasserie. Tout d'un coup j'ai sursauté. Lolo criait : « — Veux-tu bien!... Laisse donc ça, vilaine bête!... Ah! mon Dieu, il l'emporte! » Tirée de mon engourdissement, j'ai vu un de ces fox-terriers, qui sont si à la mode, vous savez, qui ont le museau carré, les pattes carrées, tout carré...

... et qui ressemblent à un jouet en étoffe. Il avait pris une des bottines : il la jetait, sautait dessus, la reprenait, la secouait. Sans doute effrayé par les cris de Lolo, il s'enfuit au galop, emportant la chaussure. L'enfant gémissait : « Il a déjà pris l'autre : j'en me suis aperçu... »



« ... où l'a-t-il cachée ? Je ne peux pas courir après lui. Si on me voyait dans le jardin, pieds nus, de quoi aurais-je l'air ? » Moi j'ai couru. Le chien, se voyant poursuivi, n'a pas été long à lâcher la seconde chaussure. En furetant un peu, j'ai retrouvé...



... la première dans un buisson. J'ai donc pu rapporter la paire complète à Lolo. Vous dire sa joie!... « — Merci, mamzelle Bécassine! qu'il répétait. Oh! merci... Vous m'avez rendu un service!... Sans chaussures... »



« ... je n'aurais pas pu déjeuner ici, ni faire danser ! Qu'est-ce que Façol aurait dit ? Et qu'est-ce que j'aurais répondu à Marie, quand elle m'aurait réclamé ses vernies ? » Il avait pris les chaussures et les regardait. « Elles ne sont pas abîmées, seulement un peu salies. »



Il les frotta vigoureusement sur le fond de son pantalon, les regarda de nouveau, dit avec satisfaction : « Les voilà bien luisantes », puis se rechaussa. On sonnait le déjeuner. Tandis que nous allions vers la salle à manger...

... il me prit la main ; il me disait que je lui avais rendu un service comme si je lui sauvais la vie : il me répétait qu'il m'aimait bien, qu'il voulait ne pas me quitter. Et il y avait dans sa voix tant de reconnaissance, que je sentis que cet enfant venait de gagner dans mon cœur une petite place, à côté de la grande place qui appartient à ma Loulotte



Le déjeuner fut très bon, très gai, un peu bruyant, surtout à la table des enfants, où j'étais placée. Au dessert, diverses personnes se levèrent successivement pour porter des toasts à la santé et au bonheur des époux. Pendant cetemps j'ne quittais pas des yeux...

... la petite mariée. Elle remerciait d'un signe de tête, elle souriait, mais c'était d'un pauvre sourire où il y avait beaucoup d'effort et qui n'atténuait pas la tristesse de son expression... Puis vint l'heure de la danse. On avait su que Lolo tiendrait le piano : cela avait surpris.

Sur sa mine, on s'attendait à une musique plutôt piteuse. Mais aussitôt assis devant l'instrument, il parut transfiguré. Il attaqua le clavier en vrai musicien, avec tant de fougue et d'entrain que bientôt tous dansèrent, non pas seulement les enfants, les jeunes filles et les jeunes gens...



... mais même les parents et les grands-parents. Puis quand il vit ses danseurs à bout de souffle, mon Lolo se fit autoriser...



...à emprunter un banjo qu'il avait remarqué dans une panoplie d'instruments de musique.

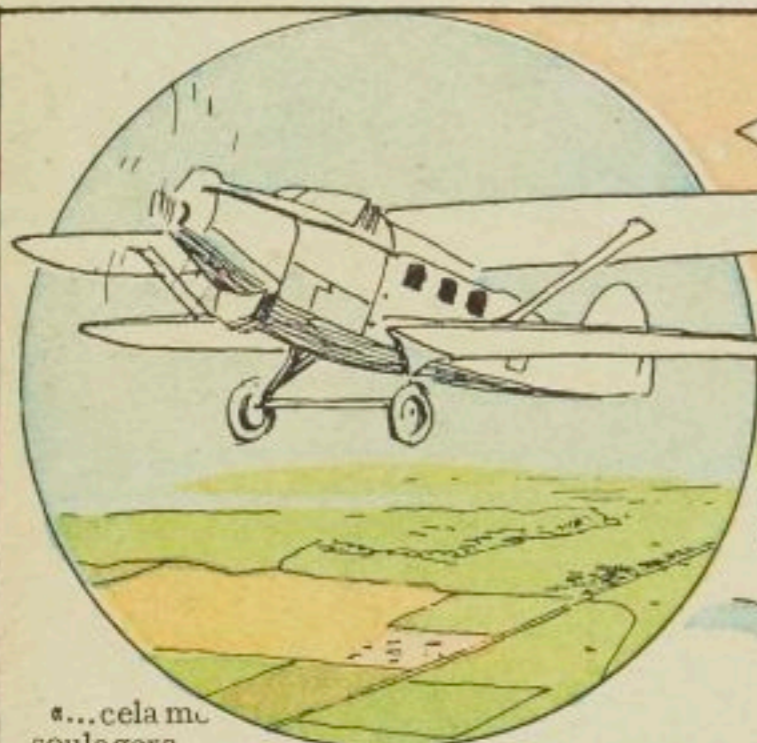
S'accompagnant de cette sorte de guitare, il chanta et mimait des chansons de nègres avec une drôlerie qui fit pouffer de rire toute l'assistance, et qui le fit couvrir d'applaudissements. Au cours de ce concert improvisé, je remarquai que M^{me} Renée Delair sortait en évitant d'attirer l'attention.



Moi-même, un peu plus tard, je quittai la salle. Tout en me promenant, je pensais à cette jeune femme qui avait en apparence tout ce qu'il faut pour être heureuse, et qui semblait cependant en proie à un grand chagrin...

...et à je ne sais quelle crainte. Et voici qu'au détour d'une allée, je vis cette jolie M^{me} Renée. Elle avait remplacé sa robe de mariée par un costume de voyage. Elle vint vivement à moi et me dit : « — Je vais partir, je suis contente de pouvoir vous dire adieu. »

Elle resta un moment plongée dans ses pensées, puis reprit : « — Bécassine, je suis sûr que vous êtes très bonne... Jecrois aussi que vous m'aimez bien. Alors, je vais vous dire où je vais, et pourquoi j'ai peur. si peur!... »



«... cela me soulagera... Eh bien ! en sortant d'ici, mon mari et moi, nous irons à l'aérodrome de Villacoublay, nous monterons dans un avion : c'est en avion que nous ferons notre voyage de noces... Je n'ai pas osé refuser



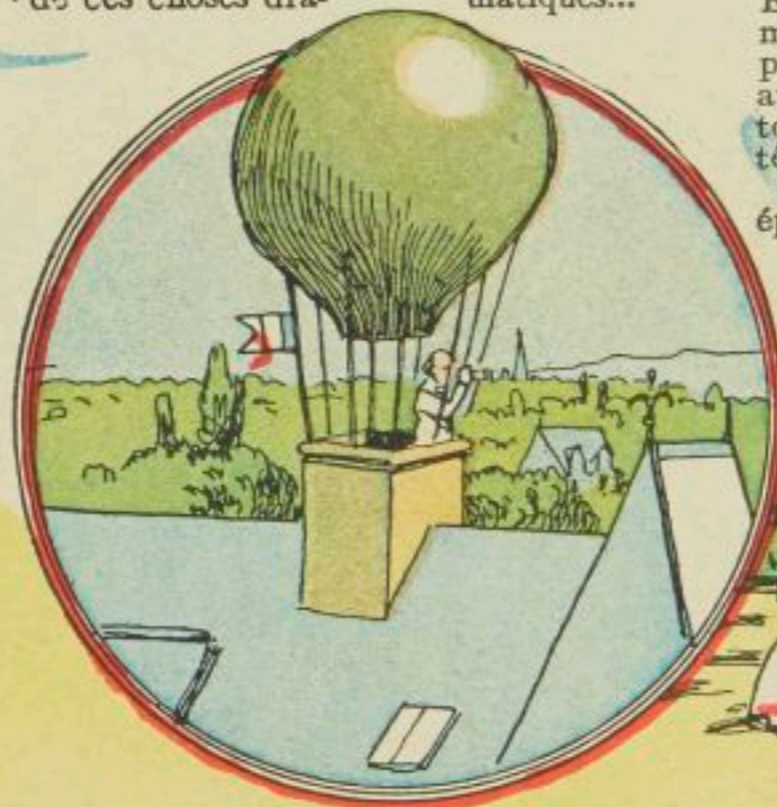
«... et moi, j'ai une peur atroce parce que... parce que je suis une Dussol... » En entendant cela, je suis restée bien étonnée. J'attendais quelque chose de beaucoup plus terrible, par exemple une menace d'assassinat par des bandits masqués, ou quelque autre de ces choses dra-



matiques...
... comme on en trouve dans les feuilletons des journaux ; j'en avais lu beaucoup depuis le départ de Madame, et cela m'avait mis du romanesque dans la cervelle. Enfin, j'attendais je ne sais pas quoi, mais sûrement pas cette histoire d'avion... Cependant la petite Madame avait laissé tomber sa tête sur mon épaule...



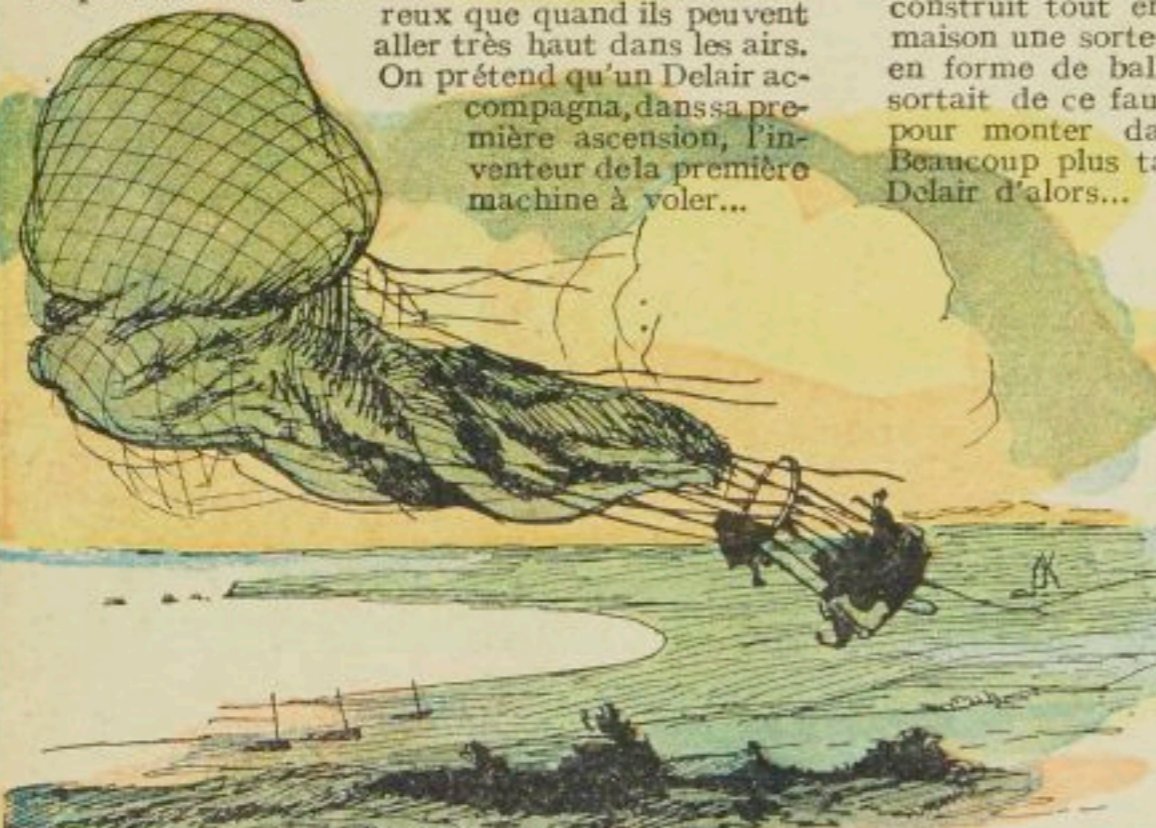
Lui, c'est un Delair...



... elle ne résistait plus à son émotion. A travers larmes et sanglots, voici ce qu'elle m'expliqua : Depuis bien des générations, les Delair ne sont heureux que quand ils peuvent aller très haut dans les airs. On prétend qu'un Delair accompagna, dans sa première ascension, l'inventeur de la première machine à voler...

... qu'un autre Delair, ennuyé de ne pouvoir passer sa vie au-dessus des nuages, avait construit tout en haut de sa maison une sorte de belvédère en forme de ballon ; et il ne sortait de ce faux ballon que pour monter dans un vrai. Beaucoup plus tard, tous les Delair d'alors...

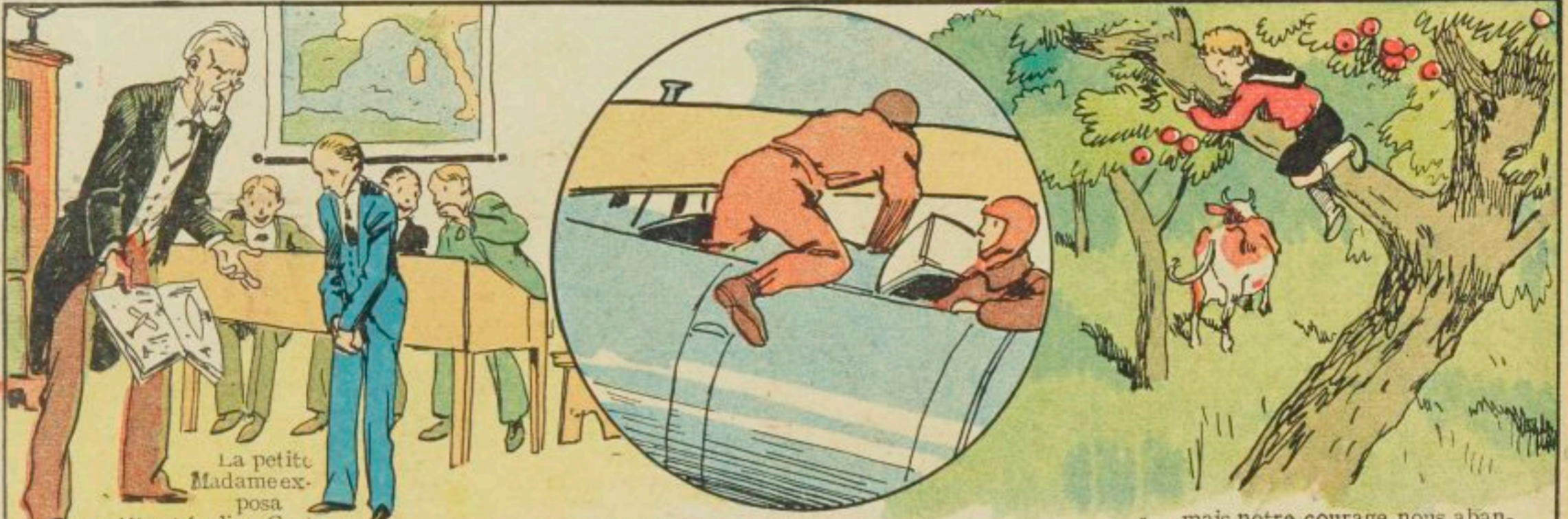
... grands-pères, grand'mères, grands-oncles et grand'tantes compris, avaient fait la partie de monter dans un ballon captif, qui s'élevait alors, chaque après-midi, de la cour des Tuileries. Ce jour-là, par suite de vent violent, le câble se rompit.



Le ballon fut longtemps ballotté par la tempête. Enfin il tomba dans des dunes, non loin de la mer du Nord. Le pays étant désert, les passagers durent attendre plus d'une demi-journée d'être ravitaillés et secourus. Eh bien ! tous déclaraient qu'ils avaient fait un voyage magnifique, et qu'ils ne...



... demandaient qu'à recommencer. « — Voilà, conclut Mme Renée, comment sont les Delair, et Gaston, mon mari, est, à lui seul, plus Delair que tous les Delair réunis. »



La petite Madame exposa qu'étant écolier, Gaston Delair se faisait souvent punir parce qu'il couvrait ses cahiers de dessins représentant des dirigeables ou des avions. Pendant la guerre, il se désolait de ce que son âge ne lui permit pas de s'engager dans une de nos escadrilles.

Maintenant, aussi souvent qu'il le pouvait, il montait dans les aéroplanes que construisait son usine. Il disait qu'un Delair, quand il était à terre, respirait mal. — Pour nous, les Dussol, continua M^{me} Renée, c'est tout le contraire. Nous ne sommes pas plus peureux que d'autres...

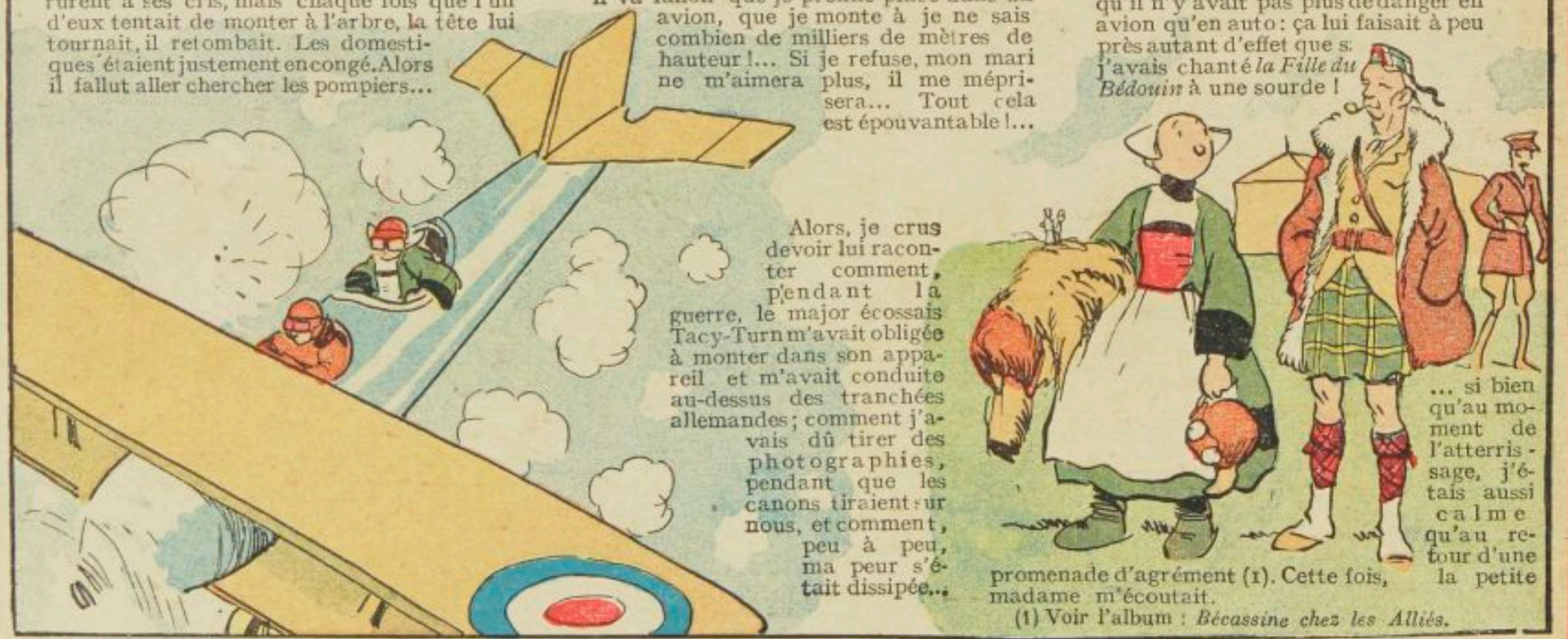
«... mais notre courage nous abandonne dès que nous quittons le sol. On cite un Dussol, un de mes oncles, qui, étant enfant, céda à la gourmandise et grimpa dans un arbre fruitier. Soudain, il fut pris d'une panique..



«... qui lui laissa tout juste la force de se cramponner à une branche. Son père, sa mère, ses frères accoururent à ses cris, mais chaque fois que l'un d'eux tentait de monter à l'arbre, la tête lui tournait, il retombait. Les domestiques étaient justement en congé. Alors il fallut aller chercher les pompiers...

«... qui descendirent mon oncle de son arbre. Bécassine, nous sommes une famille terre-à-terre. Et moi, une Dussol, il va falloir que je prenne place dans un avion, que je monte à je ne sais combien de milliers de mètres de hauteur!... Si je refuse, mon mari ne m'aimera plus, il me méprisera... Tout cela est épouvantable!...

«... Bécassine, j'aime mieux mourir!» Ses sanglots redoublèrent. Pour la calmer, je lui dis que les accidents étaient rares maintenant, qu'il n'y avait pas plus de danger en avion qu'en auto: ça lui faisait à peu près autant d'effet que si j'avais chanté *la Fille du Bédouin* à une sourde!



Alors, je crus devoir lui raconter comment, pendant la guerre, le major écossais Tacy-Turn m'avait obligée à monter dans son appareil et m'avait conduite au-dessus des tranchées allemandes; comment j'avais dû tirer des photographies, pendant que les canons tiraient sur nous, et comment, peu à peu, ma peur s'était dissipée...

«... si bien qu'au moment de l'atterrissage, j'étais aussi calme qu'au retour d'une promenade d'agrément (1). Cette fois, madame m'écoutait.

(1) Voir l'album : *Bécassine chez les Alliés*.



Tout en nous rendant dans la tente du déjeuner, je racontai à Loulotte comment et pourquoi nous allions faire une petite promenade en aéroplane. Je me demandais avec inquiétude de quelle façon...

... elle accueillerait cette nouvelle. Elle la prit fort bien, pour ce motif, m'expliqua-t-elle, qu'un aéro, c'est comme une balançoire qui va plus haut que les autres. Or, elle raffole des balançoires.

Elle en raffole à tel point qu'elle s'est fait punir à son cours pour avoir fait dans les marges de son Histoire Sainte des dessins représentant Adam, Eve et un tas d'animaux en train de se balancer deux à deux : c'est ainsi qu'elle se représente le Paradis terrestre.



Sous la tente, trois couples dansaient au son du banjo. Lolo grattait son instrument avec un entrain extraordinaire; on avait l'impression qu'il aurait été capable de jouer jusqu'au soir et peut-être même pendant toute la nuit suivante.

Les danseurs se lassèrent les premiers. Ils s'arrêtèrent, ils vinrent féliciter leur musicien, le remercier, lui dire aimablement adieu. Je remarquai avec satisfaction que les mains qu'on lui tendait étaient fermées : signe qu'elles n'étaient pas vides.

Dès que nous fûmes seuls, Lolo, avec un grand élan, me dit qu'il avait passé une journée si belle et si bonne que jamais il n'aurait pu en imaginer une pareille. On avait été si gentil pour lui, si généreux! Il sortait à demi...



... les pièces et les billets que danseurs et danseuses avaient glissés dans sa main. « Me voilà riche! » disait-il. Je lui demandai ce qu'il ferait de sa fortune. Avec un joli sourire, il répondit: « J'achèterai d'abord des souliers... et puis, s'il me reste des sous...

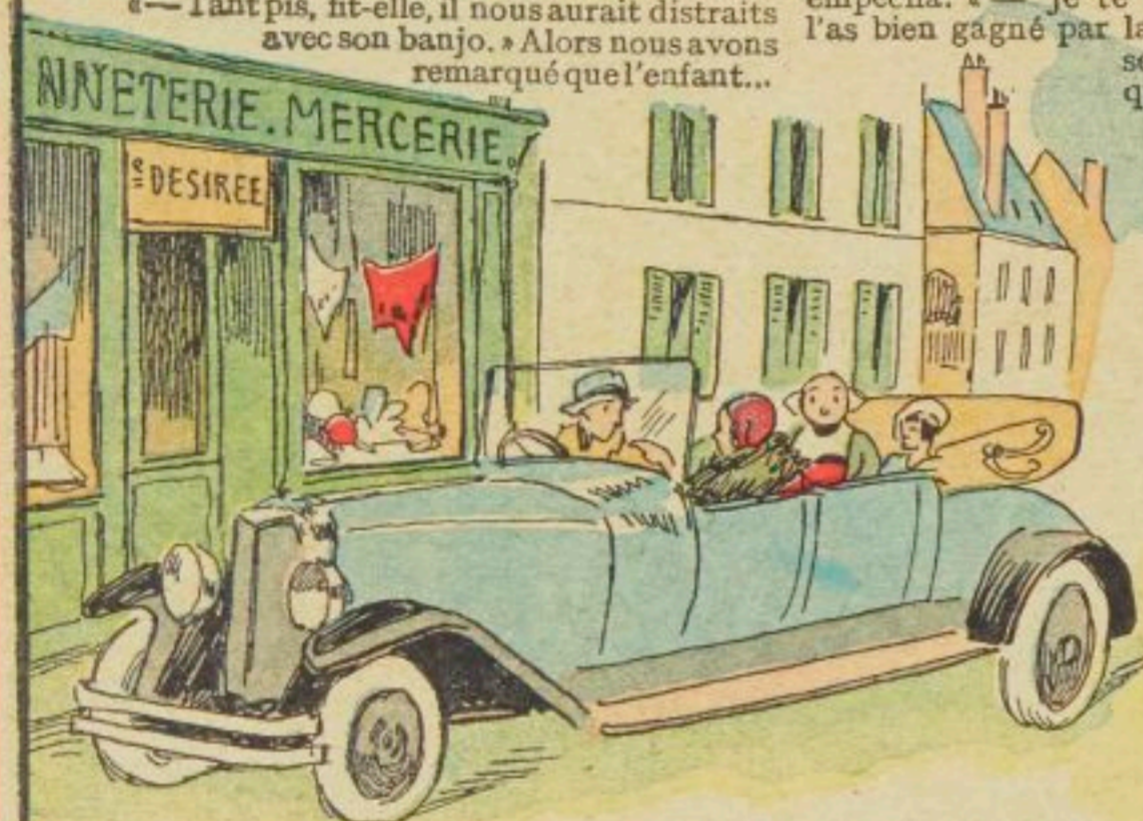
« ... j'irai rejoindre maman en Espagne. » Redevenant sérieux, il affirma de nouveau qu'il me devait tout ce qui lui était arrivé d'heureux et, en conséquence, qu'il ne voulait pas me quitter. Je ripostai que ce serait bien également mon désir, mais que, malheureusement, il allait falloir nous séparer tout de suite. Et Loulotte, cruelle sans s'en rendre compte, se mit à dire...



M^{me} Renée demanda si Lolo devait être du voyage. On lui dit qu'il viendrait seulement jusqu'à l'aérodrome. «— Tant pis, fit-elle, il nous aurait distracts avec son banjo. » Alors nous avons remarqué que l'enfant...

... par distraction, avait gardé l'instrument à la main. Il voulait le reporter dans la maison. M. Gaston l'en empêcha. «— Je te le donne, lui dit-il, tu l'as bien gagné par la façon dont tu t'en es servi; tu penseras à nous quand tu en joueras...»

Et comme Lolo se confondait en remerciements, il l'interrompit : «— Tu me diras cela un autre jour. Mais pas de nouveau retard. Tout le monde en voiture ! » Il monta à côté de sa femme, prit le volant, l'auto démarra ou plutôt bondit, et aussitôt fila à grande allure.



Mais peu après, tandis qu'on traversait le village, il fallut arrêter. M^{me} Renée venait de constater qu'il lui manquait « quelques petites choses », et elle désirait s'en approvisionner chez M^{me} Désirée, qui, disait-elle, « est très bien assortie... »



« ... quoique sa boutique ne paye pas de mine ». En M^{me} Désirée, je reconnus une des deux villageoises dont j'avais écouté la conversation. Elle était plus bavarde encore dans sa boutique. Il me parut que M^{me} Renée provoquait ses racontars pour retarder le moment de l'ascension. De même Loulotte...



... quand je la conduis chez le dentiste, s'arrête aux devantures pour reculer le moment de s'asseoir dans le fauteuil.



De ses boîtes, M^{me} Désirée, à la demande, sortait sans arrêt des tricots, des écharpes, des cache-nez, des lainages de toutes sortes.



La petite Madame regardait, essayait, achetait avec une prodigalité de nouvelle riche... ou de nouvelle mariée, ce qui, je crois, revient à peu près au même. Tandis que la séance se prolongeait...



Des bouteilles de champagne avaient été débouchées. On trinqua, on but au bonheur des mariés, et d'abord à leur bon voyage. On sentait que les vœux étaient sincères et cela donnait à cette petite fête beaucoup d'entrain et de cordialité.



Puis une sirène rappela les ouvriers dans les ateliers. Le directeur s'excusa d'abrégé la réception et aussi de n'avoir pas assisté au mariage, cela en raison du travail qui pressait à l'usine. « — Dites-moi, cher ami, demanda-t-il à M. Gaston,...



«... est-il exact que vous emmenez deux personnes en plus de

M^{me} Delair ? — C'est exact. — Quelles personnes, et pourquoi ? » M. Gaston dit qu'il nous emmenait pour faire plaisir à sa femme, il ne parla pas des terreurs de celle-ci.



Il nous présenta.

« — Comptons, reprit le directeur : avec votre mécano, le dénommé Rapin, vous serez cinq. Il ya place pour six, sept à la rigueur...

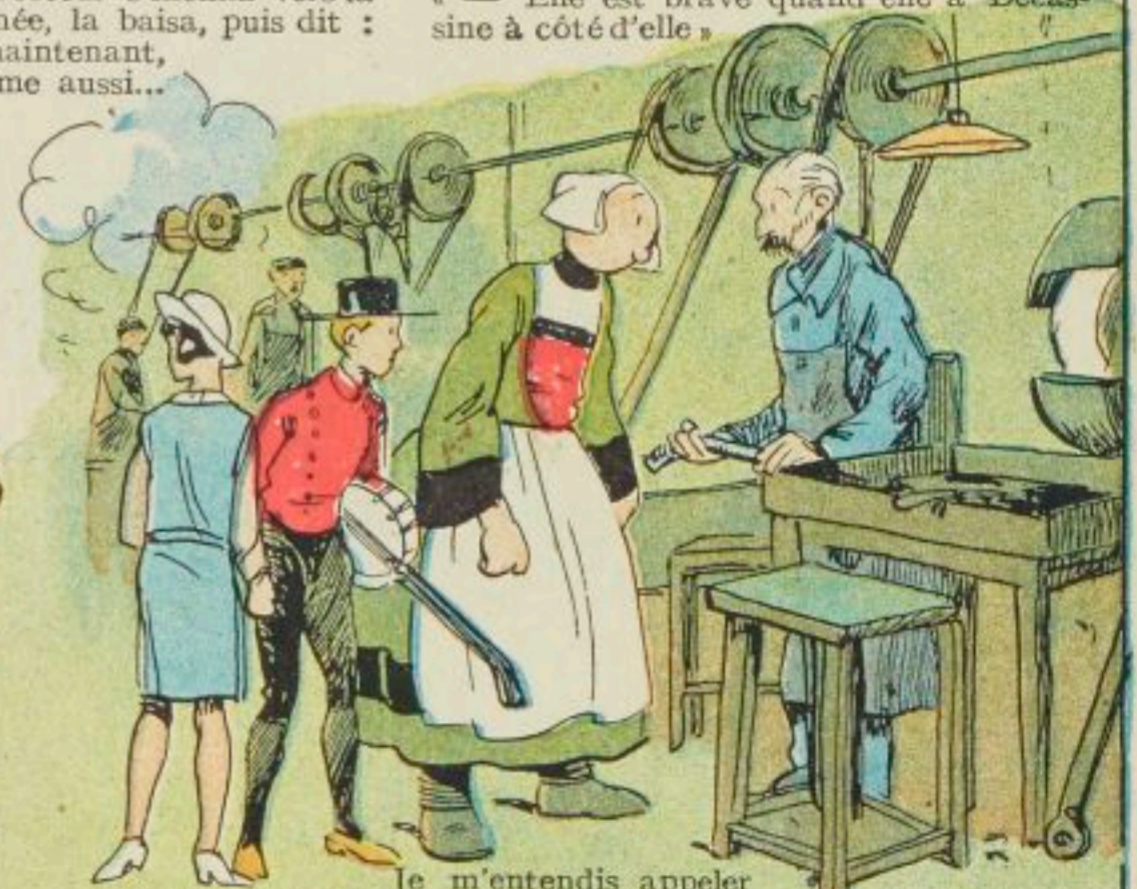


«... dans le Montauciel que je vous ai fait préparer. Vous y serez à l'aise. — Comment vous remercier ? » dit M. Gaston. Le directeur s'inclina vers la main de M^{me} Renée, la baisa, puis dit : « — C'est à moi, maintenant, à remercier, comme aussi...

«... je dois vous féliciter d'avoir épousé une jeune femme aussi brave. » Loulotte cria : « — Elle est brave quand elle a Bécassine à côté d'elle »



On feignit de ne pas entendre cette plaisanterie de mon enfant terrible. Nous étions entrés dans un grand hall où le bruit était assourdissant.



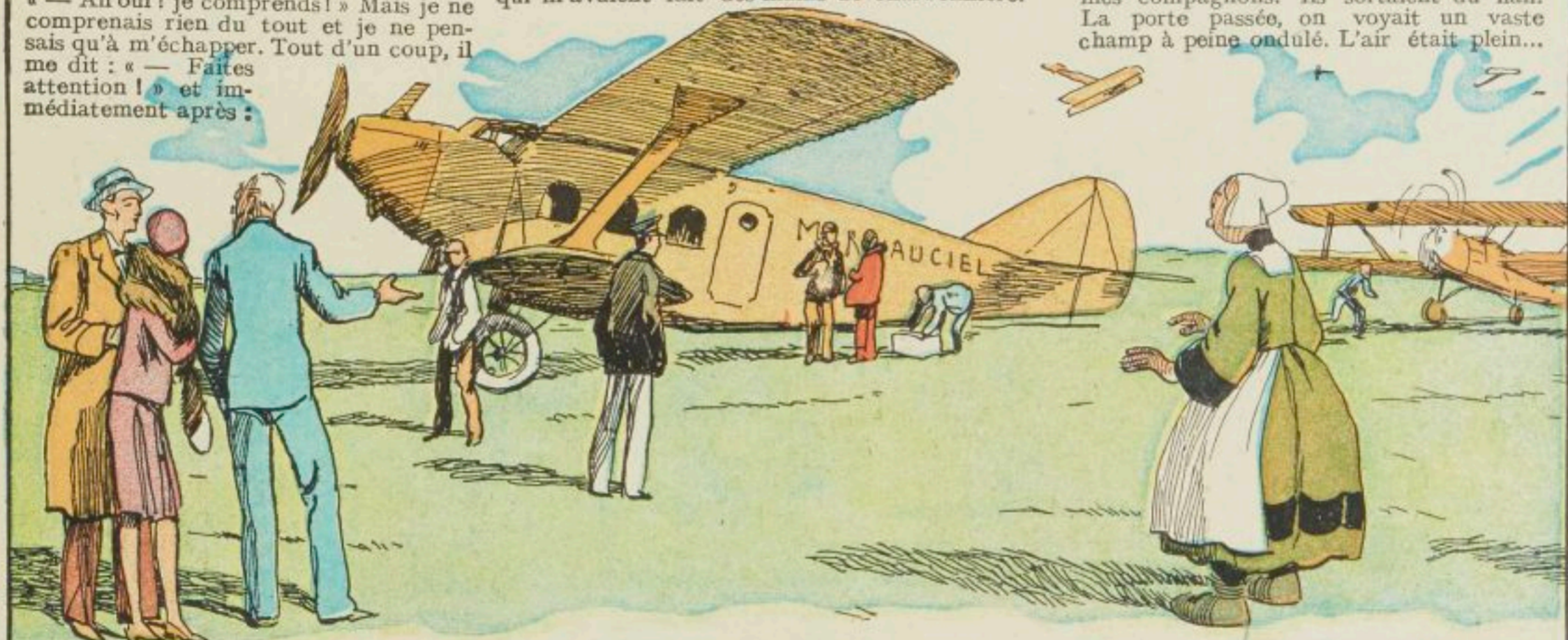
Je m'entendis appeler par le vieil ouvrier qui avait lu le compliment. Il tenait à me montrer certaines pièces auxquelles il travaillait,...



... à m'expliquer leur fabrication et leur usage. Je disais : « — Ah oui ! je comprends ! » Mais je ne comprenais rien du tout et je ne pensais qu'à m'échapper. Tout d'un coup, il me dit : « — Faites attention ! » et immédiatement après :

« — Ça y est, vous avez mis les mains dans la saleté. » Je venais de toucher des pièces rentrant de la forge qui m'avaient fait des mains de charbonnière.

« — Je laverai ça plus tard, dis-je. Pour l'instant, il faut que je ne sois pas sale. Au revoir et merci. » Je le quittai, je courus après mes compagnons. Ils sortaient du hall. La porte passée, on voyait un vaste champ à peine ondulé. L'air était plein...



... d'un ronflement de moteurs. Un avion venait d'atterrir et roulait encore; d'autres planaient très bas, cherchant l'endroit propice pour revenir au sol. « — Le Montauciel ! » dit le directeur. Il désignait, tout près de nous, un appareil prêt, me parut-il, à prendre son vol.

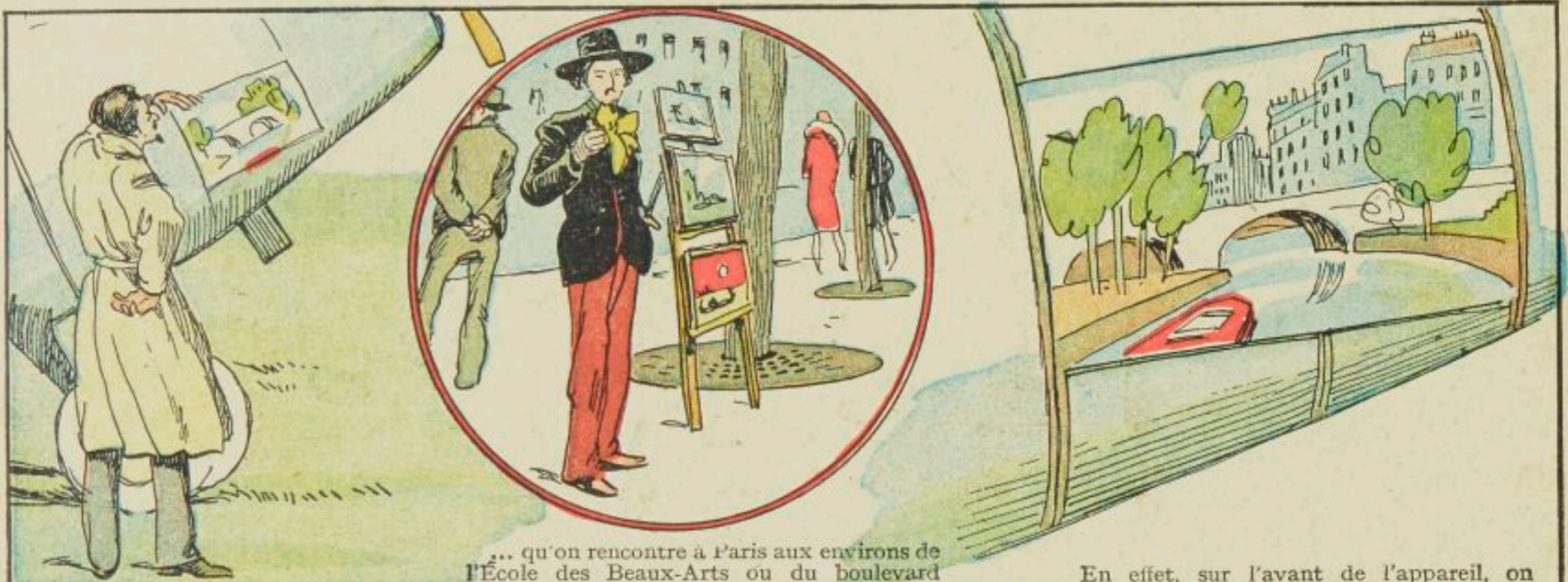
Je suis habituée à ne voir les aéroplanes que quand ils planent près des nuages avec une apparence de gros oiseaux. Je trouvais celui-ci énorme. Et qu'il ressemblait donc peu à l'avion dans lequel j'étais montée au temps de la guerre et à tous les autres que j'avais vus à cette époque ! Je fus tirée de mes réflexions...



... par Lolo qui faisait le geste de prendre ma main : « — Touche pas, lui dis-je, je déteins. Tu as quelque chose à me dire ? » Tout ému, il répondit :

« — J'ai à vous dire que je ne veux pas vous quitter, que je ne vous quitterai pas. » Il s'était redressé et frappait du pied. Je le regardais, surprise, un peu mécontente de sa colère...

...et en même temps j'étais touchée de son affection. Mais on m'appelait. Je ne pus qu'embrasser rapidement Lolo, et, trop occupée pour penser davantage à lui, je courus vers le Montauciel.



Pres de l'aéroplane, un homme se tenait, qu'on me dit être le mécano Rapin. Il regardait avec attention, je ne voyais pas bien quoi, à l'avant de l'appareil. Bien plus que d'un aviateur, il avait le type d'un de ces artistes..

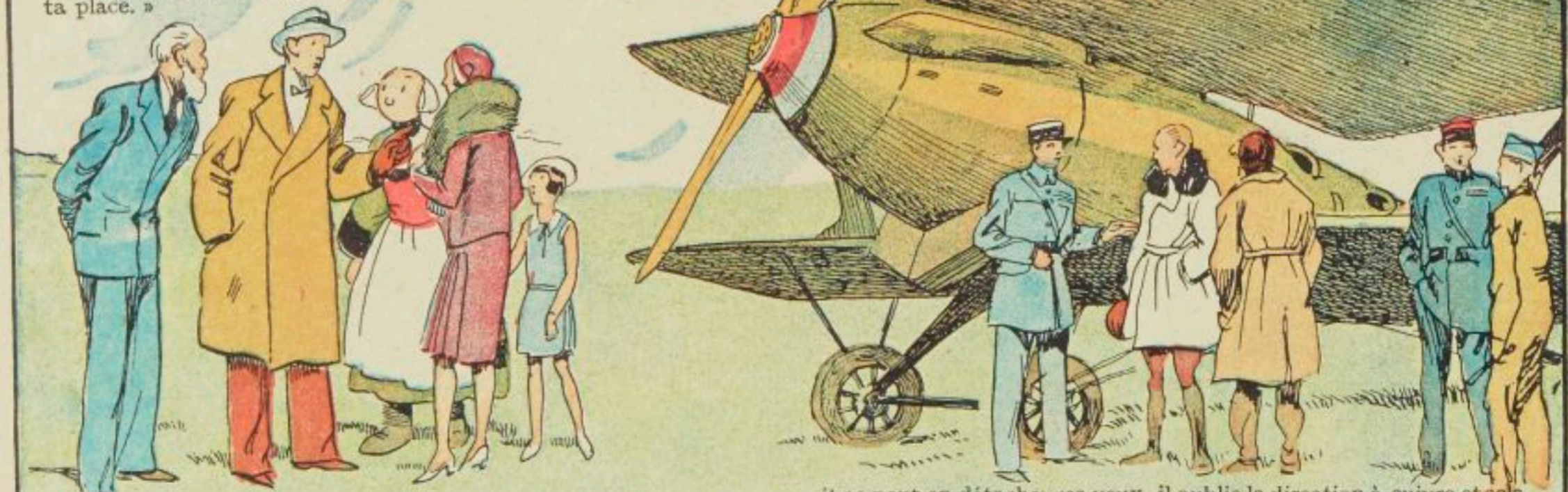
... qu'on rencontre à Paris aux environs de l'École des Beaux-Arts ou du boulevard Montparnasse. Son nom, ou surnom, de Rapin lui allait à merveille. « — Qu'est-ce donc qu'il regarde ? » dit M. Gaston, qui reprit, quand nous fûmes un peu plus près : « — Ah ! c'est un paysage dont il a ornementé l'aéro. Toujours sa manie de peindre ! »

En effet, sur l'avant de l'appareil, on voyait ce que vous apercevez ci-dessus. « — Bien réussi, Rapin ! » dit le directeur. Rapin répondit : « — Les arbres de gauche sont mal dessinés, le ciel est trop lourd...



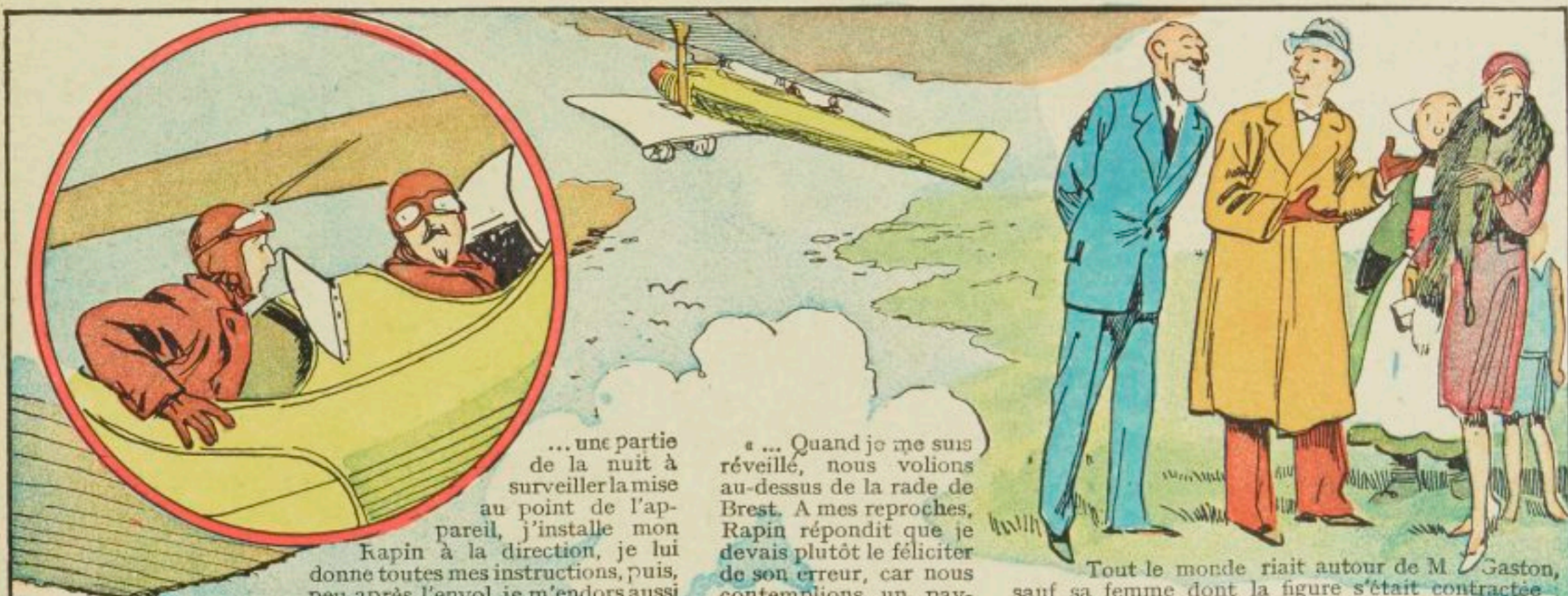
« — Du plus lourd que l'air, remarqua en souriant M. Gaston, cela convient à un aviateur. » Redevenant sérieux, il reprit : « — As-tu ton plein d'essence, Rapin ? Le moteur est-il bien au point ? — Oui, mon lieutenant ; nous sommes parés. — Bien ! Nous partirons dans quelques instants. Tu conduiras. Prends ta place. »

Rapin s'arma militairement et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, s'installa dans la cabine de pilotage. M. Gaston expliquait : « — Il m'appelle lieutenant parce qu'il a servi sous mes ordres pendant une période militaire...



... Un brave garçon, sachant à fond et aimant son métier. Il aime plus encore à peindre des paysages et surtout à les regarder. S'il aperçoit une forêt dorée par le soleil, une belle chaîne de montagnes...

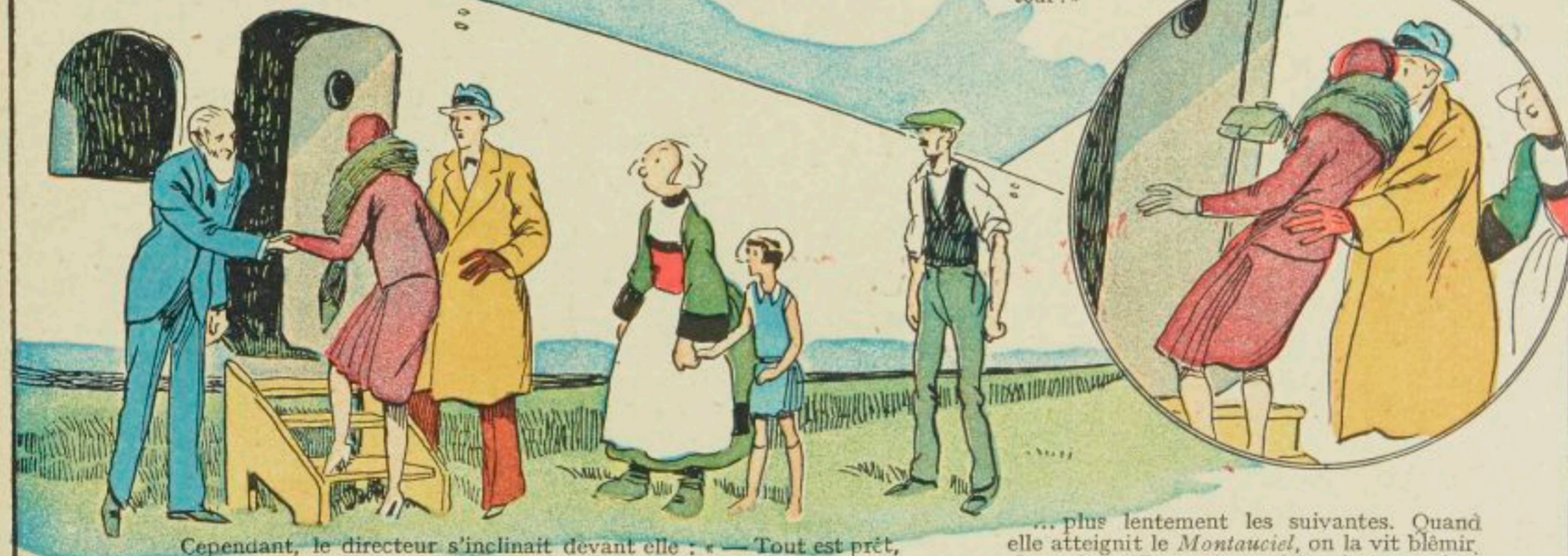
« ... il ne peut en détacher ses yeux, il oublie la direction à suivre et cela cause d'étranges surprises. Je me rappelle celle que j'ai éprouvée un jour où, chargé d'essayer un avion militaire, j'avais décidé de le conduire vers Nancy et Strasbourg. Fatigué parce que j'avais passé...



... une partie de la nuit à surveiller la mise au point de l'appareil, j'installe mon Kapin à la direction, je lui donne toutes mes instructions, puis, peu après l'envol je m'endors aussi profondément que si j'avais été dans mon lit...

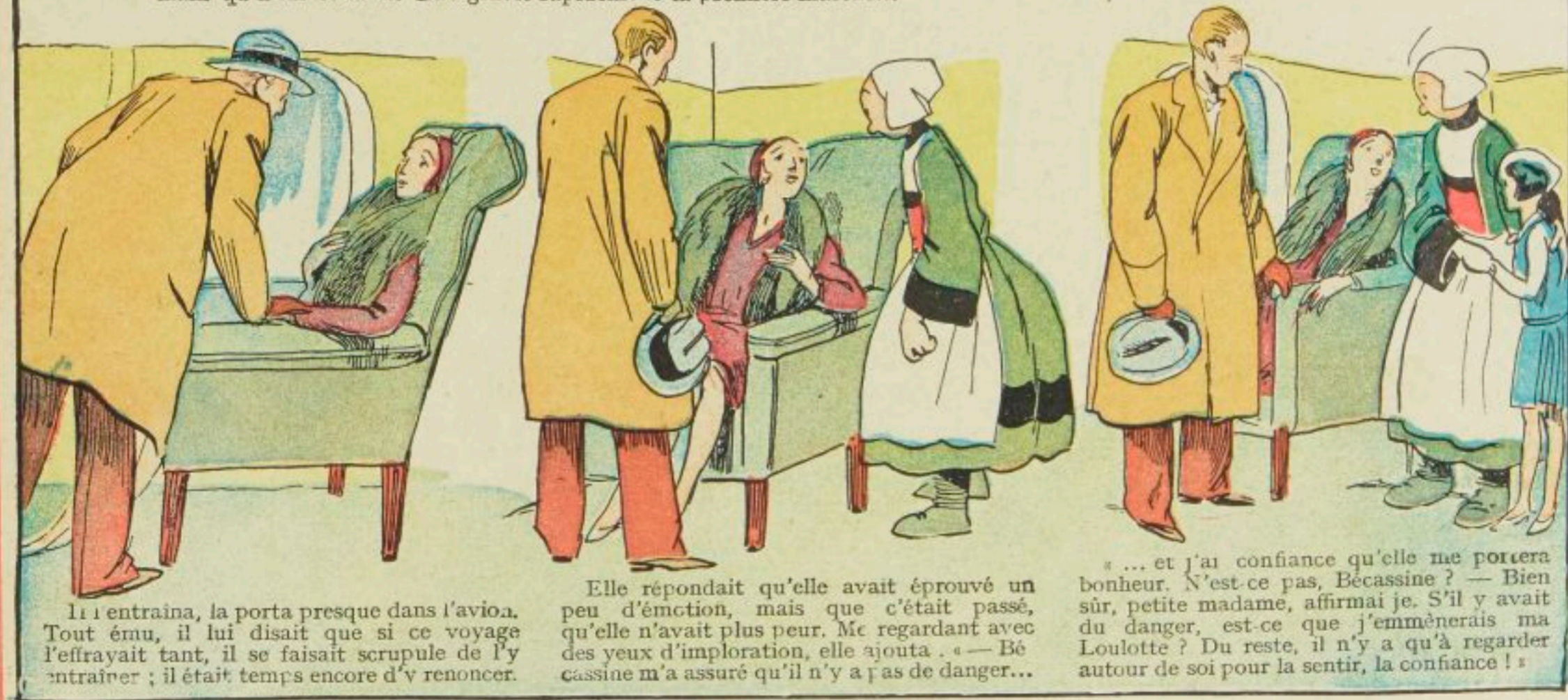
« ... Quand je me suis réveillé, nous volions au-dessus de la rade de Brest. A mes reproches, Rapin répondit que je devais plutôt le féliciter de son erreur, car nous contemplions un paysage magnifique, tel qu'à son avis on n'en pouvait voir de plus beau. »

Tout le monde riait autour de M. Gaston, sauf sa femme dont la figure s'était contractée. — J'avais bien raison, murmurait-elle, de dire qu'on ne sait jamais si ces aviateurs vous conduiront au Pôle ou à l'Équateur ! »



Cependant, le directeur s'inclinait devant elle : « — Tout est prêt, madame, lui dit-il, vous plaît-il de monter ? » Mme Renée prit la main qu'il lui tendait. Elle gravit rapidement la première marche...

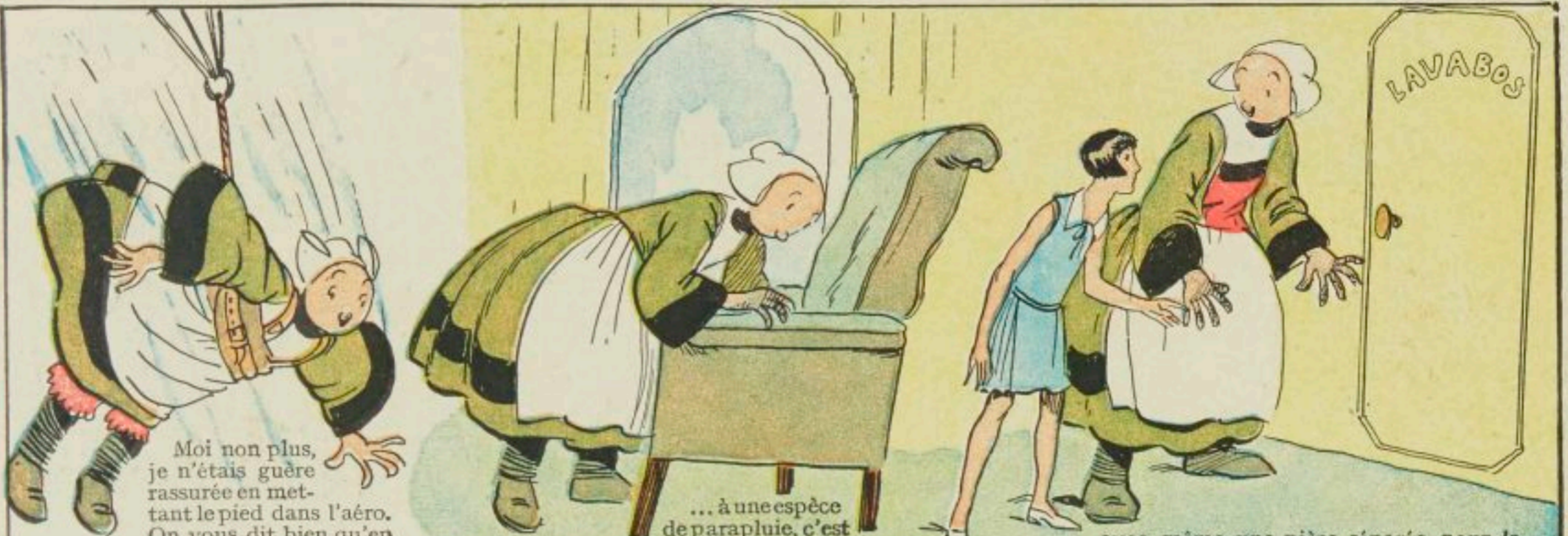
... plus lentement les suivantes. Quand elle atteignit le *Montauciel*, on la vit blémir, chanceler. Elle serait tombée, si son mari ne l'avait reçue dans ses bras.



Il l'entraîna, la porta presque dans l'avion. Tout ému, il lui disait que si ce voyage l'effrayait tant, il se faisait scrupule de l'y entraîner ; il était temps encore d'y renoncer.

Elle répondait qu'elle avait éprouvé un peu d'émotion, mais que c'était passé, qu'elle n'avait plus peur. Me regardant avec des yeux d'imploration, elle ajouta : « — Bécassine m'a assuré qu'il n'y a pas de danger... »

« ... et j'ai confiance qu'elle me portera bonheur. N'est-ce pas, Bécassine ? — Bien sûr, petite madame, affirmai-je. S'il y avait du danger, est-ce que j'emmènerais ma Loulotte ? Du reste, il n'y a qu'à regarder autour de soi pour la sentir, la confiance ! »



Moi non plus, je n'étais guère rassurée en mettant le pied dans l'aéro.

On vous dit bien qu'en cas de panne du moteur, on disposerait de parachutes perfectionnés. Tout de même, l'idée de dégringoler pendant des centaines de mètres accrochée...

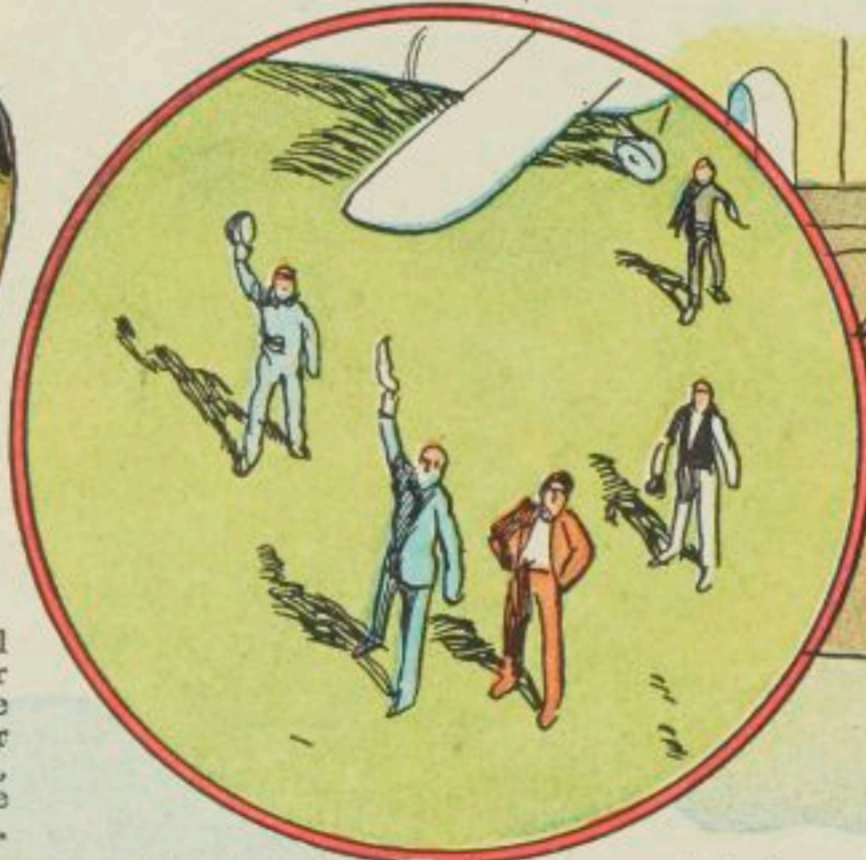
... à une espèce de parapluie, c'est

une idée qui me faisait passer un frisson dans le dos. Mais ma crainte a commencé de se calmer quand j'ai vu dans quoi nous allions voyager : un véritable wagon, avec des fauteuils aussi moelleux que des lits...

... avec même une pièce séparée, pour la toilette et autres commodités. Ce confort me rassurait : « C'est de la chance, dis-je, de trouver ici un lavabo. Je vais laver tout de suite mes mains qui sont dégoûtantes. » Mais Loulotte me dit d'attendre le départ...

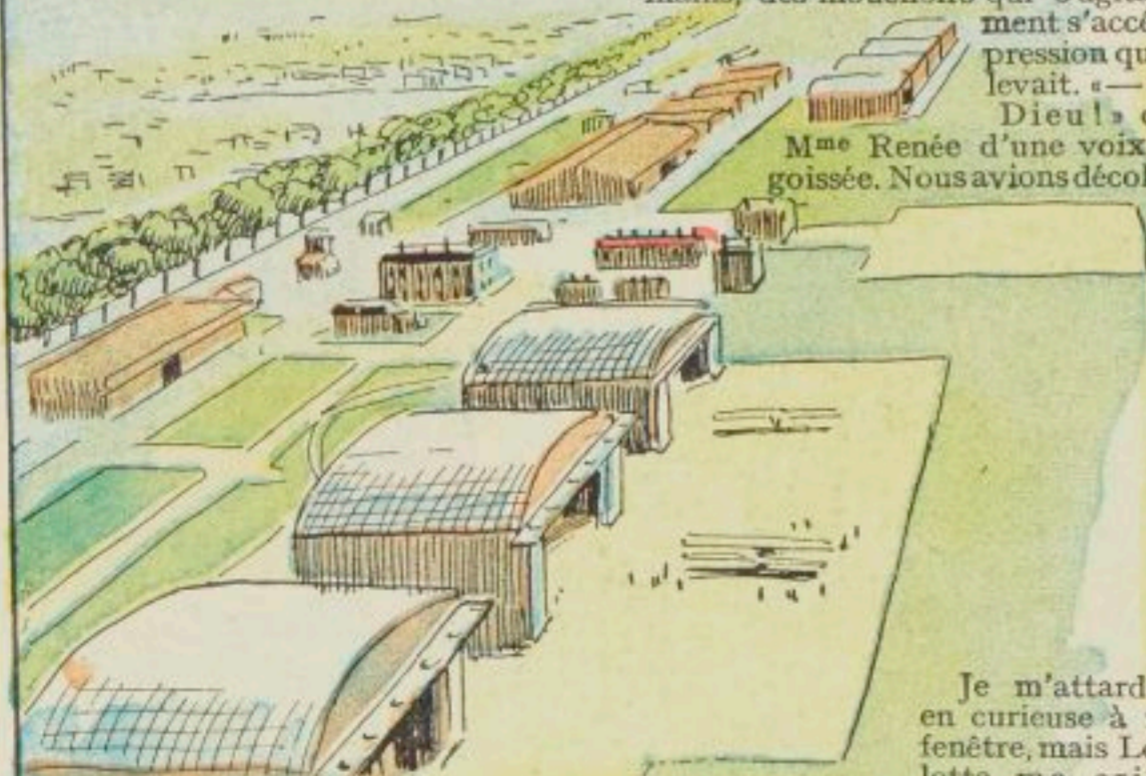


... et je pensai comme elle qu'il était plus poli de saluer le directeur et ses compagnons. Rapin venait de mettre le moteur en marche, un léger tremblement secouait l'aéroplane, puis je sentis que nous roulions. Je me précipitai à une des fenêtres...



... Je vis des têtes qui se découvraient, des mains, des mouchoirs qui s'agitaient. Le roulement s'accéléra. J'eus l'impression que l'avant se soulevait. « Ah ! mon Dieu ! » dit Mme Renée d'une voix angoissée. Nous avions décollé...

... nous volions. Et, brusquement, je sentis s'en aller le peu de peur qui me restait. Ce vol était si doux, si sûr ! Il me semblait que nous étions immobiles, tandis que s'enfonçaient toujours davantage les champs, les arbres, les maisons...



... tout s'aplatissait, tout changeait d'aspect, même (si je peux écrire ça sans leur manquer de respect), même les personnes qui, tout à l'heure, nous souhaitaient bon voyage, et qui maintenant ne faisaient pas plus d'effet que des petits insectes noirs s'agitant sur le sol.

Je m'attardais en curieuse à ma fenêtre, mais Loulotte me cria : « Tu devrais être honteuse avec tes pattes de négresse ! — Tu as raison, répondis-je, cette fois, je vais les rincer au lavabo. » Et je commençai à marcher entre les fauteuils...





... en m'appliquant à suivre bien exactement le milieu du couloir. Je me tenais même sur la pointe des pieds, ce qui, dans mon idée, me faisait plus légère.

Loulotte m'approuva de prendre des précautions, car, disait-elle, j'engraisais et devenais très lourde. Elle s'en était bien aperçue un des jours précédents où, en jouant avec elle aux Tuileries, je lui avais marché sur le pied.

« — Ne vous inquiétez pas, jeune Loulotte, riposta M. Gaston, votre gouvernante peut encore engraisser avant qu'elle risque de faire basculer le *Montauciel* ! » Ainsi rassurée, je franchis en trois enjambées la distance qui me séparait du lavabo.



Je pris le bouton de la porte, je le tournai; je tirai doucement d'abord, puis plus fort. Ça résistait et, à ma grande surprise, il me semblait que j'entendais du bruit derrière cette porte, quelque chose comme un pas léger, un glissement.



Alors, je dis : « — Qui peut-il y avoir dans ce lavabo ? Nous sommes partis cinq. Les cinq sont-ils là ? Veyons : M. Gaston... un ; madame... deux ; Loulotte... trois ; M. Rapin... quatre... Et le ou la cinquième ? Il ou elle manque... Où peut-il ou elle être ?... »



« — Grosse bête ! fit Loulotte, c'est toi la cinquième. — Tu as raison, dis-je. Alors, il n'y a personne là dedans. Il y a seulement que la porte est coincée. Il faut tirer fort. Allons-y ! » Je tirai. Et, tout d'un coup, la porte céda, si brusquement que je faillis m'étaler sur le dos.



Et puis, avant repris mon équilibre, de nouveau je manquai de tomber à la renverse, de surprise cette fois. Car, dans l'encadrement de la porte, Lolo venait de paraître !...



dis-je, tu es là ?... Qu'est-ce que ça signifie ? Tu ne t'étais donc pas aperçu qu'on partait ? Il ne répondait pas. Il baissait le nez, tout gêné, tout confus. Alors, je me rappelai ses paroles du moment de notre embarquement : « Je ne veux pas vous quitter... je ne vous quitterai pas. »... Et je compris...





Je compris que Lolo s'était fait emmener par surprise, en se cachant dans le lavabo. Alors je commençai à lui dire qu'il avait été très indiscret, très imprudent aussi. Il pleurnichait.

Moi, je me montais à mesure que je parlais, et bientôt, tout à fait en colère, je lui criai : « — Je ne vous aime plus, monsieur. Je ne veux plus vous voir, monsieur... Descendez, monsieur... Descendez tout de suite. » Derrière moi, il y eut un triple éclat de rire.



Je me retournai. Loulotte surtout s'amusa follement. D'une voix que le rire entrecoupait, elle me demanda si j'avais une corde à nœuds ou bien une échelle à prêter à Lolo pour faciliter sa descente.

Je me serais peut-être fâchée de sa moquerie si M. Gaston n'était venu à nous. Il fit à Lolo une petite gronderie. Puis il me dit qu'il fallait pardonner. Tout bas, il ajouta : « — Grâce à lui, ma femme a oublié sa peur. » Et je pardonnai.

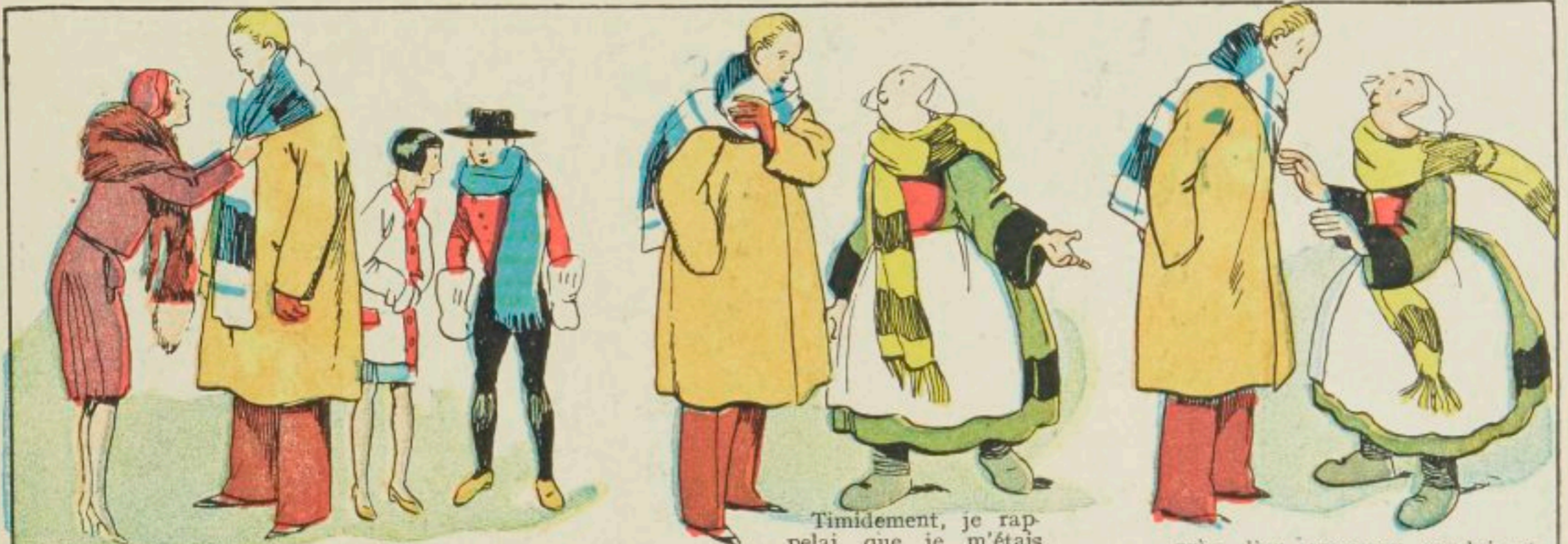
Je ne peux pas vous dire ce que firent mes compagnons après cet incident. Ce que je sais, c'est que je m'installai à ma place. Là, bien calée dans mon fauteuil, bercée par le ronflement du moteur, je fermai les yeux, je ne tardai pas à m'assoupir...



...et je crois que, pour le ronflement, je fis concurrence au moteur. Je fus éveillée par Loulotte, qui se plaignait d'avoir froid. A ce moment, il me parut que je n'avais pas été seule à dormir.

Mais déjà Mme Renée avait atteint le gros paquet des achats chez Mme Désirée. Elle regarda son mari avec une expression de malice, et elle dit : « — C'est vrai, on a chaud dans cet avion à peu près comme dans une glacière. Heureusement, il y a à bord une personne prévoyante...

...grâce à laquelle on évitera les fluxions de poitrine. » En un clin d'œil, Loulotte fut affublée d'un chandail. M. Gaston Lolo, moi-même, nous dûmes nous emmitoufler de cache-nez, dont nous n'éprouvions guère le besoin.



Alors, la petite madame déclara avec conviction qu'elle avait acheté à peine assez de lainages. Elle prenait sa revanche du blâme muet que son mari lui avait infligé chez la marchande. Le froid dont Loulotte s'était plainte, venait de ce que le jour déclinait.

Timidement, je rappelai que je m'étais engagée seulement pour un petit vol d'essai. Il avait déjà trop duré, il fallait se hâter si nous voulions rentrer chez nous pour l'heure du dîner. Je demandai donc qu'on nous mit à terre, si possible, ajoutai-je...

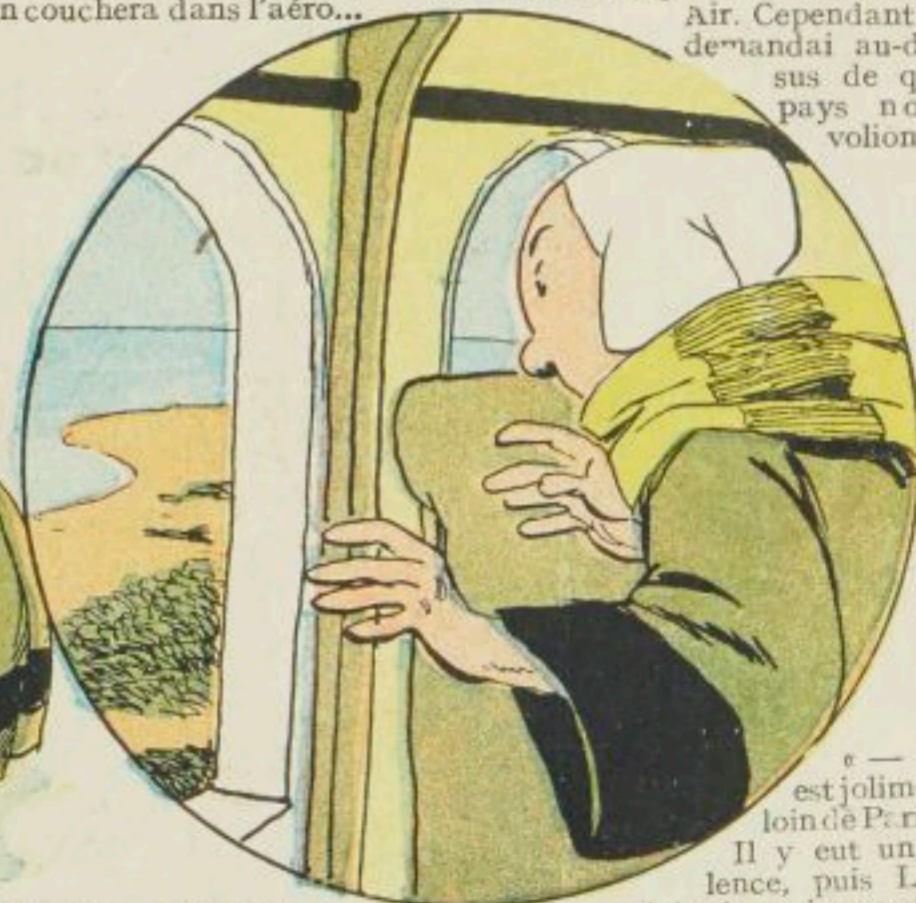
... près d'un tramway conduisant dans notre quartier, de préférence le 127, Fontenay-aux-Roses-Saint-Germain-des-Prés, que nous prenions souvent pour aller voir à Châtillon une petite amie de Loulotte. Je conclus : « — Est-ce possible... »



... Alors, résignez-vous à coucher là où nous prendrons sol et à ne rentrer que demain. — Mais, monsieur... » Je fus interrompue par Loulotte, qui s'était dressée debout sur son fauteuil, qui s'appretait à danser, qui criait : « — Quelle chance ! On couchera dans l'aéro... »

« ... ou en plein air. Ce que ce sera amusant ! » La joie de ma petite calma mon mécontentement, et puis je calculai qu'en rentrant le lendemain, nous serions encore de retour avant Mme de Grand-Air. Cependant, je demandai au-dessus de quel pays nous volions.

« ... monsieur, de nous mettre près de ce tramway ? » M. Gaston répondit : « — Je ne sais, Bécassine.. Je n'ose rien vous promettre. » Puis, comme prenant son parti, il ajouta : « — Je crois que nous avons fait pas mal de chemin. Nous arriverions près de votre tramway en pleine nuit. »



Avant que M. Gaston eût ouvert la bouche, les enfants parlèrent pour lui. Faces collées à l'une des fenêtres, ils disaient : « — C'est tout en forêts... — Des arbres tout noirs... — Pas une maison. — On ne voit même pas la tour Eiffel. »

lotte murmura : « — Là, plus la mer. » A mon tour, je mis le nez à la fenêtre, et je ne pus m'empêcher de crier : « — Ah ! mon Dieu !... C'est vrai ! La mer !... »

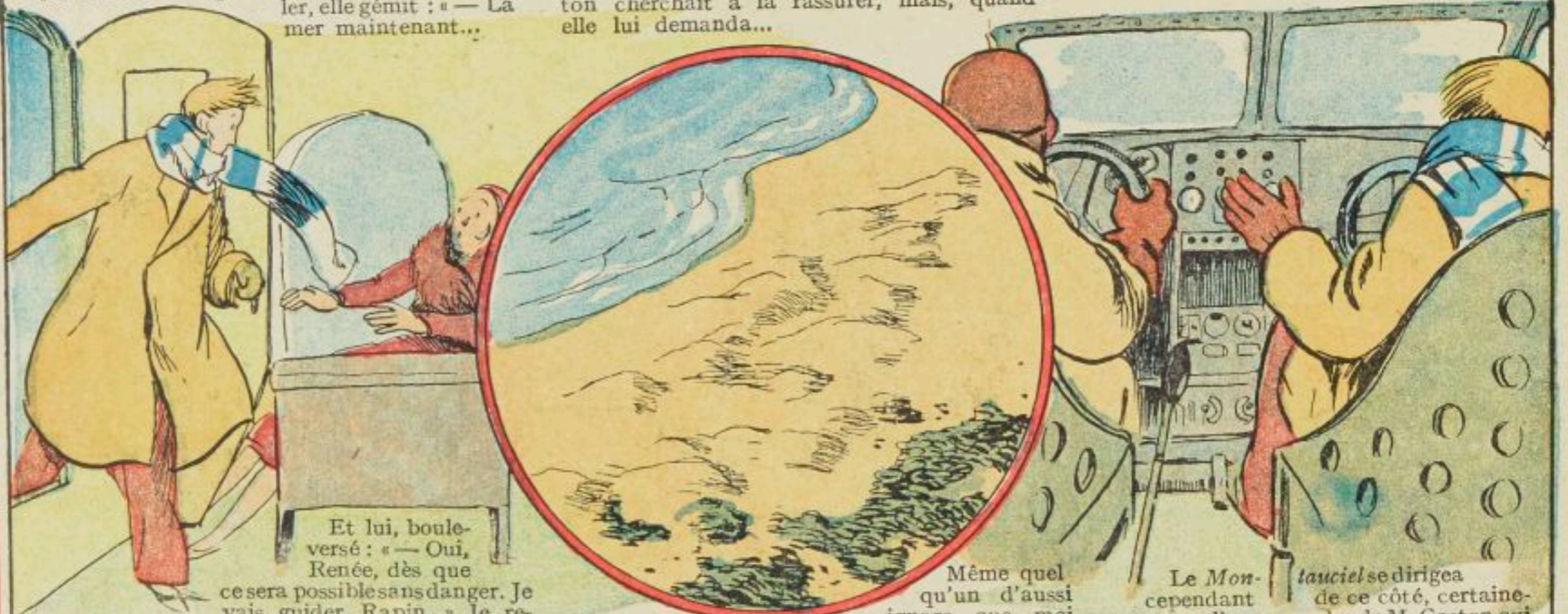
« — On est joliment loin de Paris. » Il y eut un silence, puis Loulotte, puis Loulotte, puis Loulotte, je crois que c'est



Mon cri : « La mer ! » affola M^{me} Renée. Elle se dressa, la pauvre petite dame, et, ses dents se choquant, pouvant à peine parler, elle gémit : « — La mer maintenant... »

« ... Et nous piquons droit dessus... Rapin est fou !... Il veut nous conduire en Amérique !... Nous sommes perdus... » M. Gaston cherchait à la rassurer, mais, quand elle lui demanda...

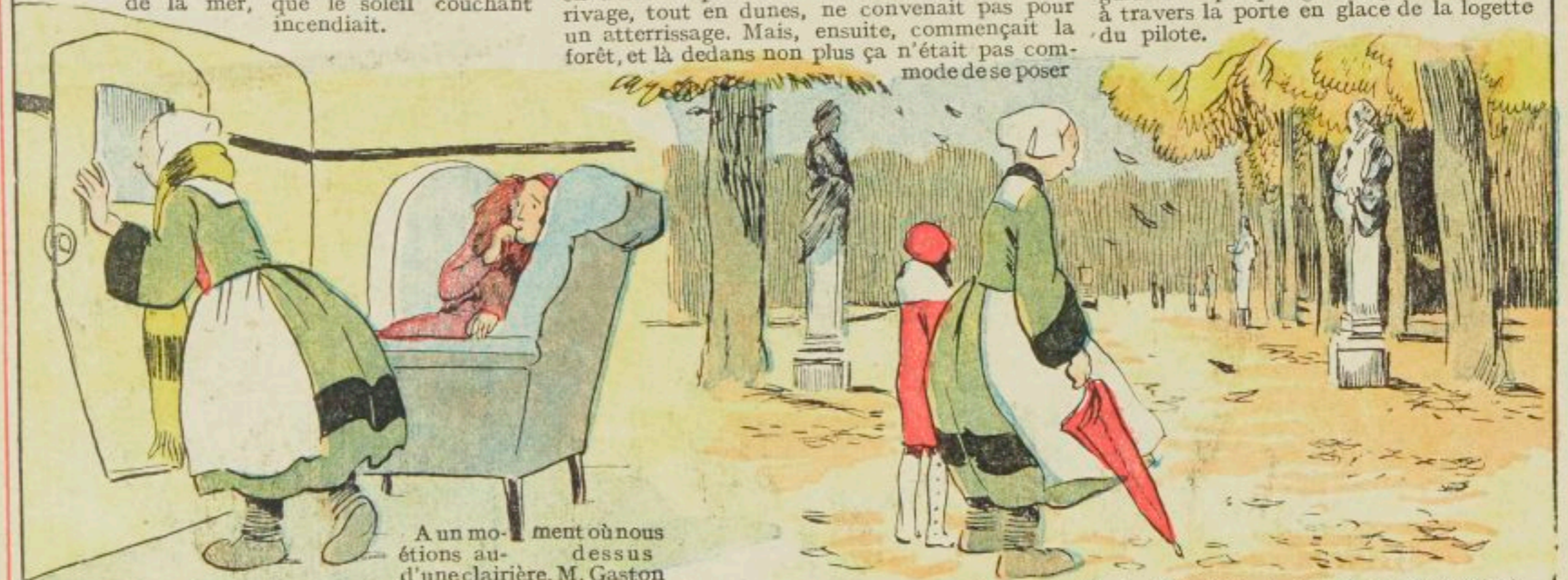
« ... en quelle région nous nous trouvions, il dut avouer qu'il ne le savait pas : il avait causé, il s'était assoupi, et pendant ce temps, Rapin avait piloté à sa fantaisie. Alors elle : « — Il faut atterrir, tout de suite... tout de suite... ou je meurs. »



Et lui, bouleversé : « — Oui, Renée, dès que ce sera possible sans danger. Je vais guider Rapin. » Je regardai : nous volions au-dessus de la limite de la mer, que le soleil couchant incendiait.

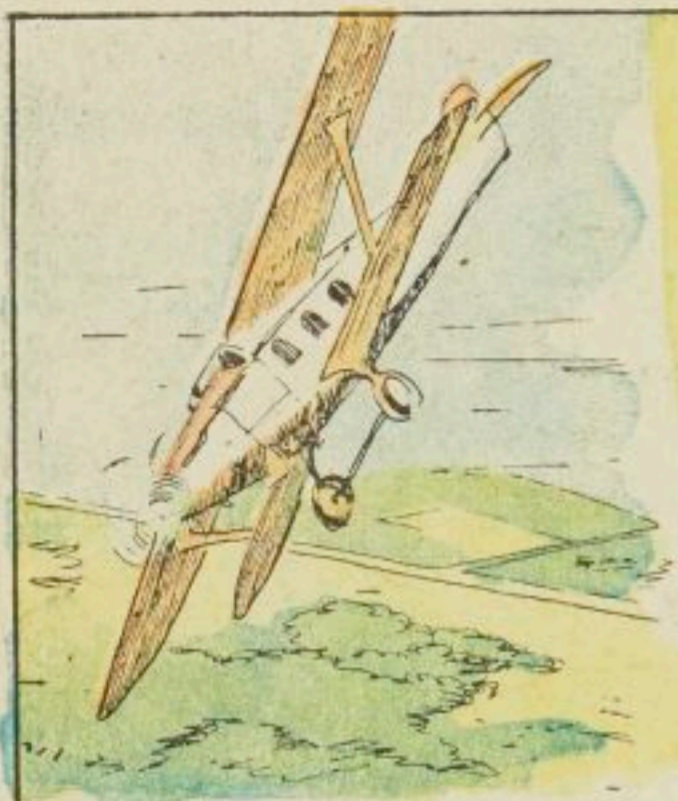
Même quel qu'un d'aussi ignare que moi en aviation pouvait se rendre compte que le rivage, tout en dunes, ne convenait pas pour un atterrissage. Mais, ensuite, commençait la forêt, et là dedans non plus ça n'était pas commode de se poser.

Le Mon-
cependant
tauciel se dirigea
de ce côté, certaine-
ment sur l'or-
dre de M. Gaston qui
guidait Rapin par gestes. Je le regardais à travers la porte en glace de la logette du pilote.

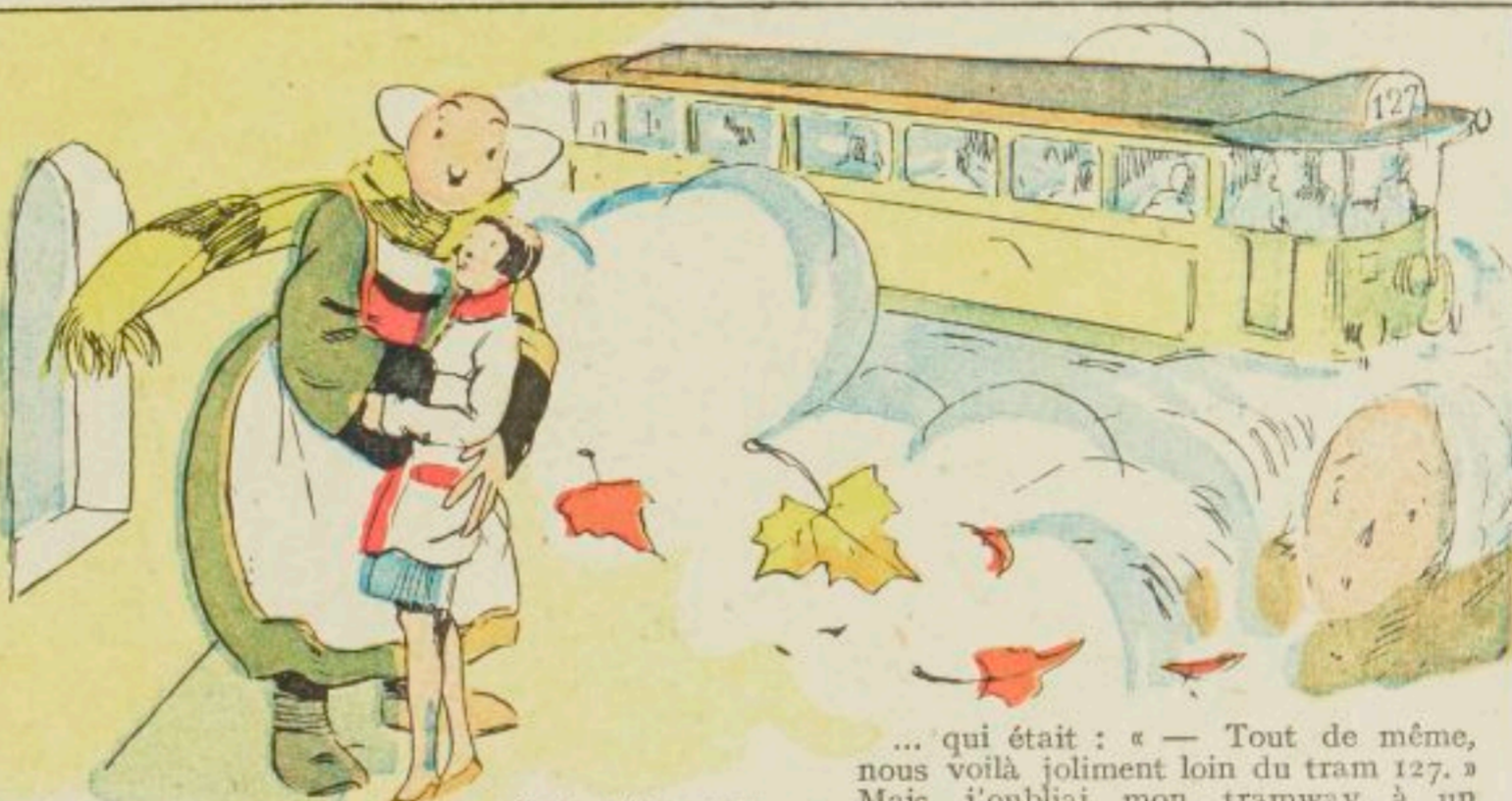


A un moment où nous étions au-dessus d'une clairière, M. Gaston toucha l'épaule de Rapin ; à deux reprises, il étendit le bras, puis le baissa vivement, l'index dirigé vers le sol. Je compris que la descente allait commencer.

Du temps que ma maîtresse habitait Versailles, à l'automne, j'aimais à aller dans le parc et à regarder les feuilles qui, lentement, en tournoyant, descendaient à terre. Qu'est-ce que vous voulez, moi, j'ai l'âme poétique !..



Mais je ne l'ai pas assez pour désirer taire la feuille. Or, c'était une descente dans ce genre-là que nous avions à accomplir, une descente presque verticale, afin d'atteindre la clairière sans toucher les arbres qui l'entouraient. Ça a commencé.



C'est émouvant, et ça paraît terriblement long. Serrant Loulotte contre moi, je m'efforçais de ne penser à rien, et vous me croirez si j'affirme que j'y réussissais assez bien. Sans me rendre compte de ce que je disais, je marmottais inlassablement la même phrase...

... qui était : « — Tout de même, nous voilà joliment loin du tram 127. » Mais j'oubliai mon tramway à un moment où mes yeux rencontrèrent M^{me} Renée. Elle faisait peine à voir, avec ses yeux fixes, comme fous...



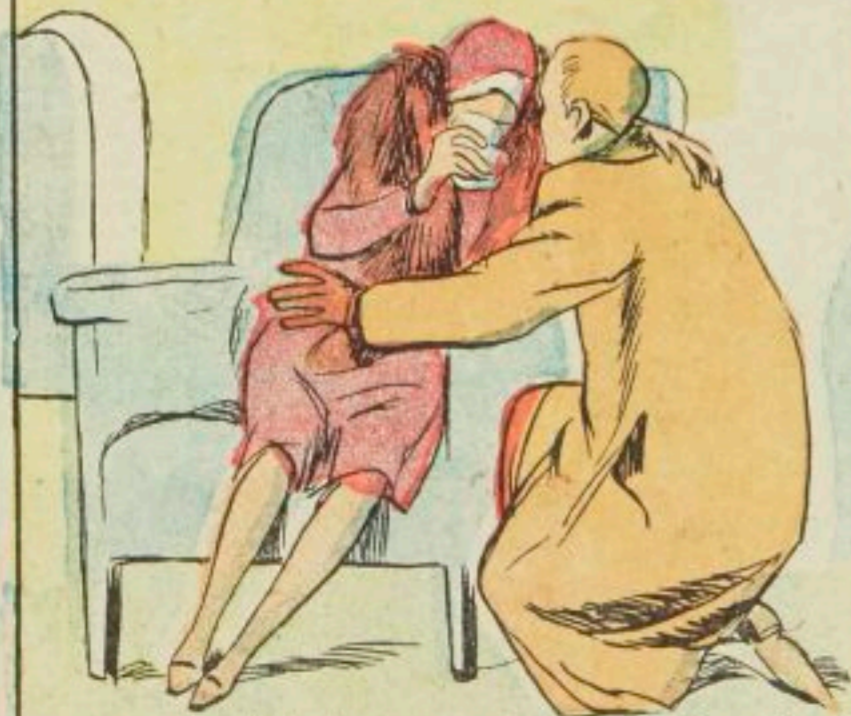
... avec ses lèvres serrées, toute sa personne contractée et sa pauvre figure si pâle!... Ses mains étaient glacées. Elle était effrayante. Un léger choc marqua la fin de son supplice. Nous avions touché terre, nous roulions...



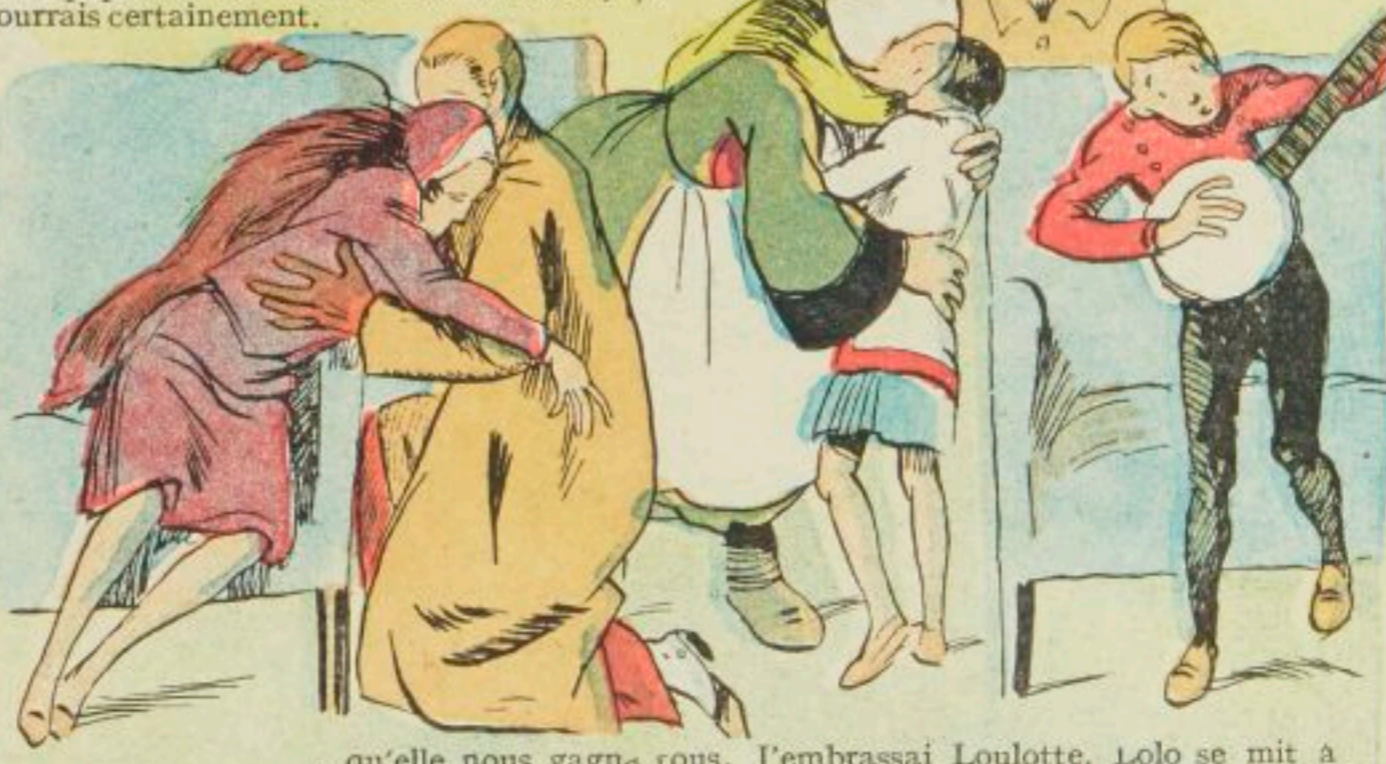
... bien secoués, mais sans accident. Alors, ses nerfs cédant, la pauvre petite Madame se mit à pleurer, et elle répétait : « — J'ai eu trop peur... S'il fallait recommencer, je mourrais certainement.



Elle sanglotait. M. Gaston, à peine l'avion arrêté, la rejoignit. Il lui demanda pardon de l'avoir entraînée dans ce voyage. Et il conclut : « — Renée, dites adieu au Montauciel... Notre voyage, nous le continuerons en voiture en... chemin de fer... »



« ... à pied si vous voulez ; mais jamais plus je ne vous prierai ni même ne vous permettrai de monter dans un aéroplane. » Alors, elle se jeta au cou de son mari. Sa joie était si grande...



...qu'elle nous gagna tous. J'embrassai Loulotte, Lolo se mit à danser en s'accompagnant sur son banjo. Et Rapin, qui entraînait tout penaud, craignant d'être grondé pour la fantaisie avec laquelle il avait piloté, fut rassuré par la gaieté générale.



Mais une voix, venue du dehors, cria : « — Eh là ! les aviateurs, n'y a-t-il rien de cassé chez vous ? » M. Gaston regarda : « — Je vais voir ce que nous veut cet homme, » dit-il. Il sauta à terre. Nous le suivîmes...

... Rapin et les enfants presque aussitôt, Mme Renée et moi plus posément, car le plancher de l'avion était fort au-dessus du sol. Il y eut pour la petite Madame encore un instant de vertige, et moi je n'ai plus mes jambes de vingt ans. Une fois à terre, je regardai le nouveau venu, dont je vous confierai tout de suite qu'il se nommait M. Chartron.



Il était, comme on dit, du genre pot-à-tabac, agité, sautillant, et il parlait avec une volubilité extraordinaire.

« — Que de monde dans votre aéroplane ! dit-il. En vous voyant sortir, je pensais à l'arche de Noé, avec cette différence que dans l'arche il y avait des animaux, et dans votre avion ce sont des personnes... des personnes charmantes. » Ici, il s'inclina devant Mme Renée et moi, mais je sentis bien que, moi, j'étais saluée par-dessus le marché. « Mais, continua-t-il, que vous m'avez donc fait peur !... »



« Je suivais la route qui est là, derrière ces sapins, quand j'ai vu votre descente. J'ai cru à une chute... Et puis les sapins vous ont cachés. J'ai sauté à bas de mon auto, et je suis accouru... Quelle émotion, mon Dieu !... »



« ... Jésus si sensible ! » La main posée sur son cœur, il resta un instant silencieux, puis il reprit : « — Qu'allez-vous faire ? Voici la nuit et il n'y a ni hôtel ni auberge à proximité... »

« ... J'offre de conduire à la ville deux personnes, pas plus hélas ! car mon auto est petite, et à cette heure je ne puis faire plusieurs voyages. » Il souffla après ce flux de paroles



M. Gaston en profita pour demander de quelle ville il s'agissait : « — Nous ignorons, expliqua-t-il, jusqu'au nom de la mer toute proche. Est-ce le Pas de Calais, la Manche, l'Océan, la Méditerranée ? Nous n'en avons pas la moindre idée. — C'est prodigieux ! » fit M. Chartron.

Il fallut lui raconter tout au long l'histoire de notre journée, et notamment les distractions de Rapin. Pendant ce récit, notre pilote avait une mine bien confuse; quant à M. Chartron, l'étonnement lui arrachait à chaque instant des exclamations.

Puis il se dressa sur la pointe des pieds et, plein d'importance, il proclama : « — Vous êtes dans la forêt des Landes, à une trentaine de kilomètres de Bordeaux. »

Je ne perdis pas cette occasion de lancer ma fameuse phrase : « — Tout de même, c'est joliment loin du Fontenay-Saint-Germain des Prés. » Quant à mes compagnons...



... il me parut qu'être à un endroit ou à un autre les laissait tout à fait indifférents. J'imagine que quand on aura encore perfectionné les avions, les jours de vacances, les familles se promèneront au hasard...

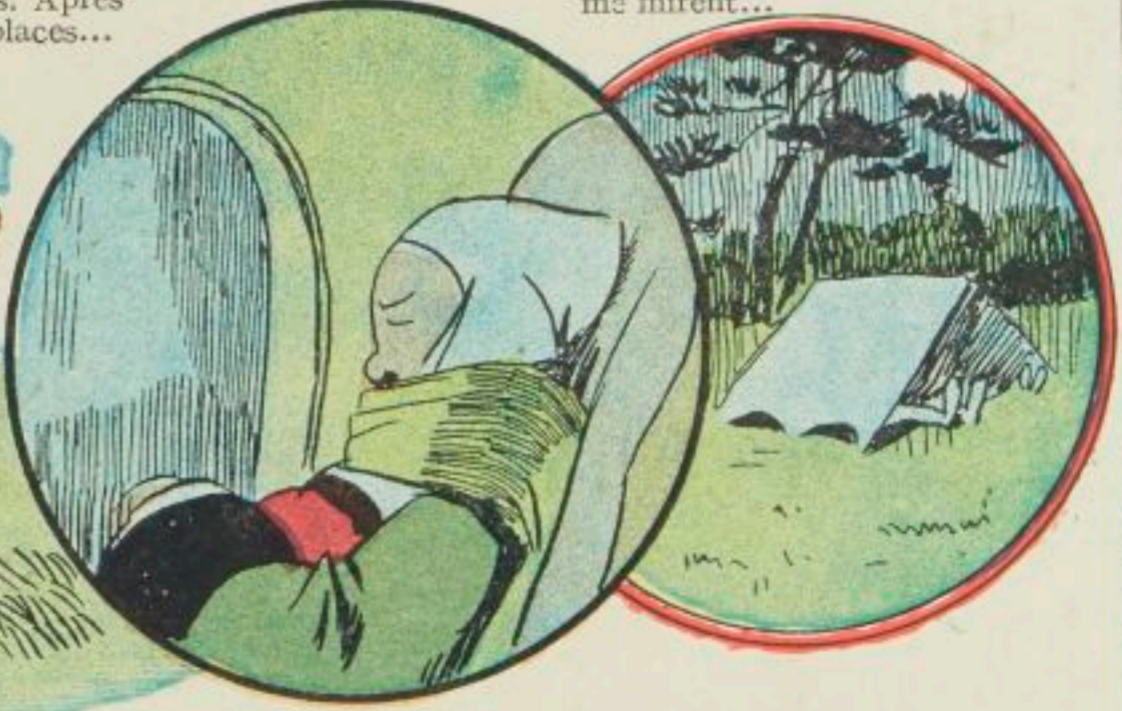


... sans veiller à la direction, et lorsqu'on descendra à terre pour déjeuner ou dîner, ce sera un amusement de se demander si le restaurant sera turc, chinois, peau-rouge, zoulou, esquimau, ou autre chose encore. Mais revenons à notre forêt des Landes. Après un débat de générosité à propos des places...

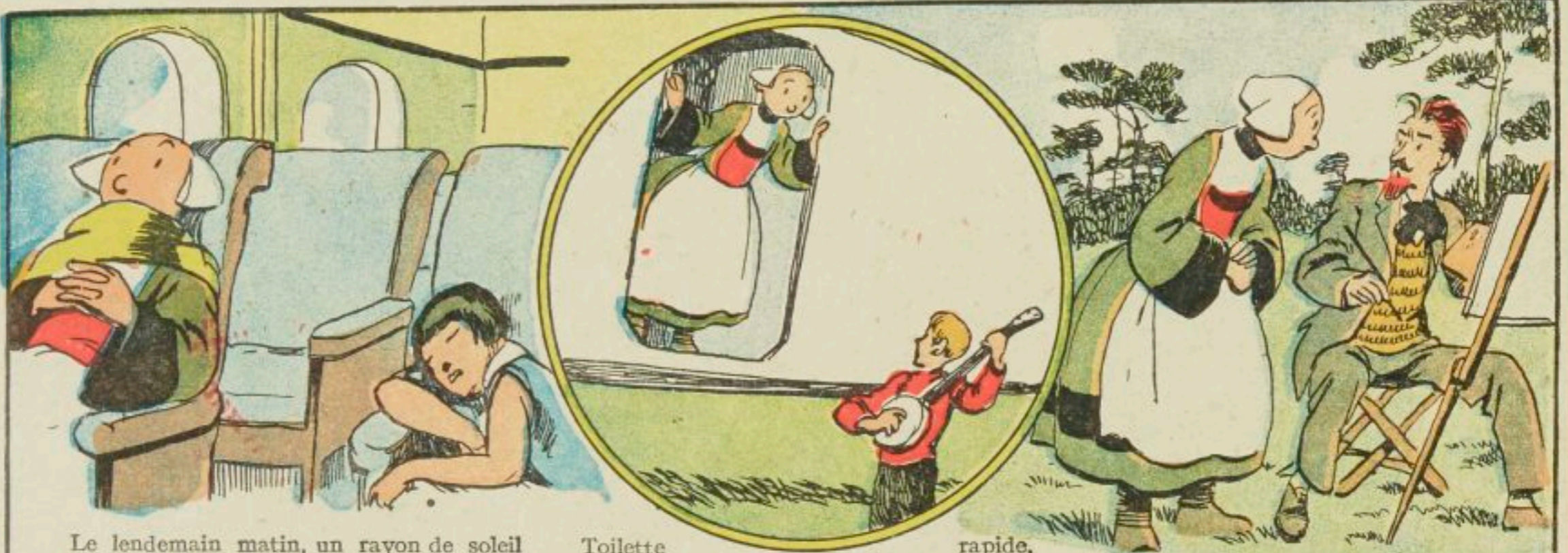
... on convint que M. Gaston et sa femme iraient à Bordeaux; quant à nous, Rapin nous ramènerait le lendemain à Paris... Je passe sur les adieux qui me mirent...



... la larme à l'œil. — Pas d'attendrissement, ça fait mal dans le paysage, me dit Rapin quand l'auto eut disparu... Et dînons, ajouta-t-il, j'ai l'estomac dans les talons. Il faisait beau et doux. Le dîner fut mangé dehors. Il se composait de sandwiches et de gâteaux qui avaient été mis à tout hasard...



... dans le garde-manger du Montauciel. La dernière bouchée avalée, chacun s'alla coucher, Rapin et Lolo sous une tente qu'ils dressèrent, nous dans l'aéro. Cinq minutes après m'être installée dans un des fauteuils, je dormais. Et de quel sommeil !... Un feu d'artifice tiré à côté de moi ne m'aurait pas réveillée.



Le lendemain matin, un rayon de soleil m'éveille en sursaut. Je me dresse. Où suis-je?... Ah! oui, je me rappelle : le mariage, l'aéro, la forêt... Près de moi, Loulotte dort encore.

Toilette rapide, puis j'ouvre la porte. Un gai bonjour, un petit air de musique : Lolo me guettait. Je saute à terre. Le petit me montre la tente qu'il a repliée, réempaquetée. Ainsi, nous ne serons pas retardés pour le départ. Bon petit Lolo, va!

« — Bonjour, m'sieur Rapin. — Bonjour! » Il a répondu d'un ton de mauvaise humeur : « — Ça ne va pas, la peinture, m'sieur Rapin? » — Non! » A grands coups de pinceau, il barbouille son panneau. Cette exécution semble le calmer; d'une voix radoucie il reprend :



« — Ça ne va pas, parce que ce paysage est tout sombre, et, dans ma boîte, je n'ai plus que du blanc, du rose, des tons clairs. » Il me regarde :

« — Si je faisais votre portrait, voulez-vous? — C'est tout mon désir, m'sieur Rapin. J'ai été tirée en portrait... »

... bien des fois, jamais avec des couleurs à l'huile. J'ai envie d'être peinte à l'huile, probablement parce qu'aux Tuileries, Loulotte et ses amies chantent une ronde qui dit :
*La peinture à l'huile
 C'est plus difficile,
 Mais c'est bien plus beau
 Qu'à la peinture à l'eau...
 Serai-je plus jolie...*

« — à l'huile qu'à l'eau? » — Mettez-vous là, dit Rapin. La tête à gauche, le regard à droite. Ça vous donne du torticolis?... Ça passera.



« ... Bon. Ne bougez plus. » Il se met à peindre. J'ai de la peine à rester immobile, car je me sens des douleurs dans le cou et des fourmis dans la nuque.

Et puis j'ai peine à tenir mon sérieux, vu que Loulotte, enfin réveillée, a rejoint son ami Lolo. Tous deux se sont installés derrière Rapin, et ma petite s'amuse à imiter ma pose de tête, mes grimaces involontaires. Elle est à pouffer de rire.



« — Ça y est ! » dit Rapin. Je me lève, je remue mon cou, qui est comme en bois, un bois avec des crampes dedans, puis, les enfants et moi, nous regardons, et nous ne disons mot. « — Comment trouvez-vous cela ? » interroge Rapin. Il y a un peu d'anxiété dans sa voix. « — C'est magnifique, » déclare Lolo.

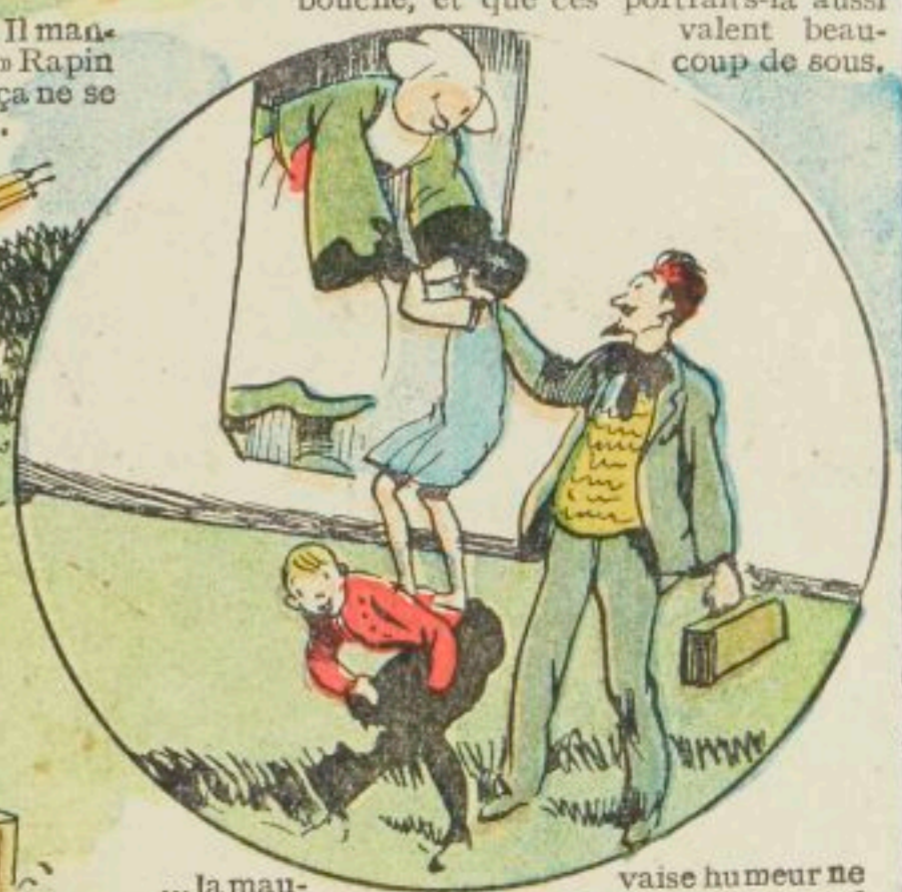
Une tape amicale le récompense. Plus difficile, Loulotte dit : « — Pas mal, sauf que c'est genre crème fraîche et groseille écrasée. » Vexé, Rapin riposte vivement : « — Dame, j'en'ai que des leurs claires. Et puis c'est un genre cou-à-la mode...



« ... fait par M^{lle} Laurencin, il n'y avait pas de nez, et pourtant ça en vaut des sous ! » Je remarque que dans mes portraits faits par M. Pinchon, souvent il n'y a pas de bouche, et que ces portraits-là aussi valent beaucoup de sous.

« ... Ces jours-ci, j'ai vu vendre très cher un portrait fait par une demoiselle Marie Laurencin, et qui était encore plus crème et groseille. Vous, Bécassine, trouvez-vous le portrait ressemblant ? » Je répons : « A mon idée... »

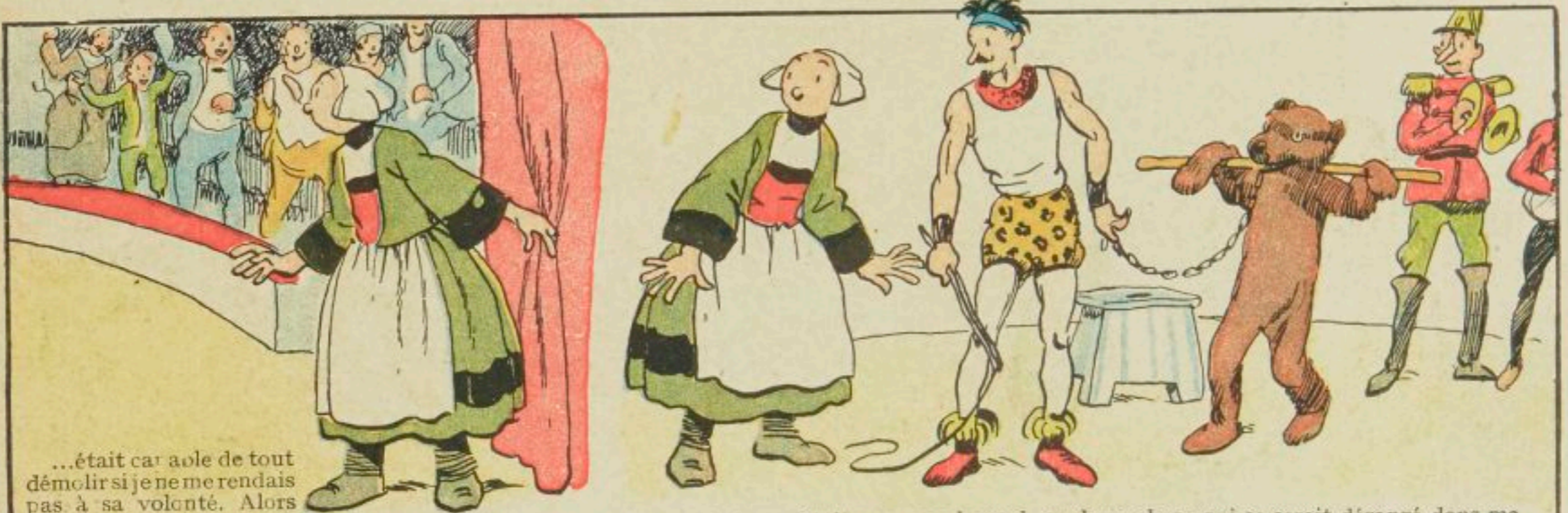
« ... il manque quelque chose. — Il manque le nez, crie Loulotte. — C'est ça. » Rapin lève les épaules : « — Le nez, dit-il, ça ne se porte plus. Dans le portrait... »



« — Si on supprimait en plus les yeux, les joues et tout, peut-être que ça vaudrait encore plus de sous, et ça serait commode pour la ressemblance. » Cette plaisanterie...

... de Loulotte ne plait pas à Rapin. Ça se voit à la brusquerie avec laquelle il fait son paquetage. Chez lui, heureusement...

... la mauvaise humeur ne dure pas. La bonne entente était rétablie quand nous nous sommes hissées sur le Montnauciel. Cela se fit au prix d'une gymnastique où les talents acrobatiques de Lolo nous furent bien utiles.



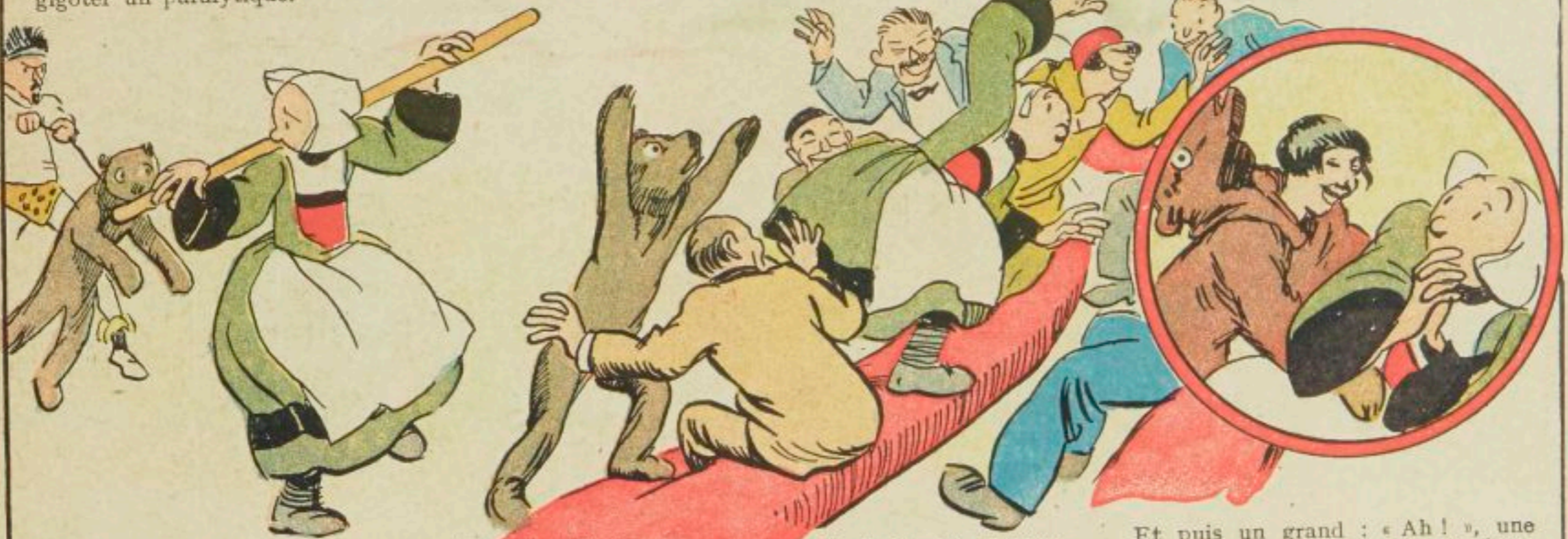
...était car aole de tout démoclr si je ne me rendais pas à sa volonté. Alors j'entraï dans le cirque. Aussitôt les assistants se mirent debout, applaudirent, m'acclamèrent et ils riaient à en suffoquer. Je devais paraître stupide, car je cherchais ce qu'il y avait de si drôle en moi...

...et si ce n'était pas, par hasard, quelque chose qui se serait dérangé dans ma toilette. Puis mes camarades me firent signe de venir près d'eux. Je les rejoignis. Les spectateurs applaudirent de nouveau, tandis que certains d'entre eux criaient : « — L'Ours ! l'Ours ! la danse de l'Ours ! » Je me demandais ce que pouvait être cet ours, par où il aurait pu entrer...



...quand, Rapin s'étant un peu reculé, j'aperçus l'animal. Assez petit, il me parut qu'il avait l'air très féroce. Dressé debout, il dansait à la mesure de la musique que lui jouaient Lolo et son compagnon. Rapin le tenait par une grosse chaîne. Mais Gonzalès fit faire silence et parla. Il dit qu'à la demande de « l'honorable socièté », M^{lle} Bécassine allait danser le pas de l'ours. Les musiciens attaquent une sorte de marche qui ferait gigoter un paralytique.

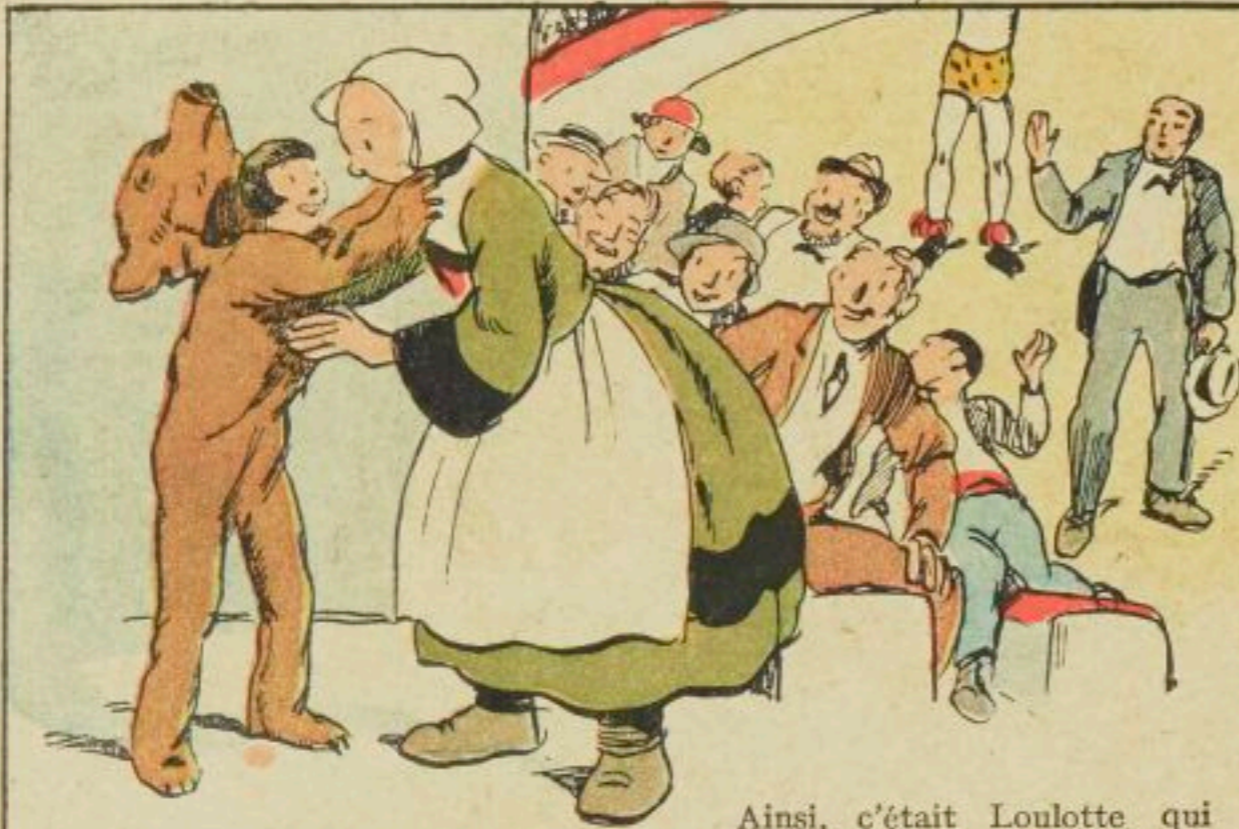
« — Allez-y ! » me souffle Gonzalès. Je n'ose pas, mais on crie, on réclame ; alors je me décide, et me voilà me dandinant, tenant, comme l'ours, un bâton en travers des épaules. De ma vie, certainement, je n'ai eu l'air aussi bête.



Mais l'ours pousse des grognements, tire sur sa chaîne. Décidément, il est féroce. Fst-ce que les spectateurs le seraient aussi ? Ils rient tant qu'ils peuvent. Soudain, un cri de Rapin : « — Mon Dieu, l'ours m'échappe ! Gare à vous, Bécassine ! »

En deux bonds, l'animal est presque sur moi. Affolée, je me sauve. De dix endroits, on me crie : « — Par ici, par ici. » J'escalade les bancs, je tombe, je me relève. Je sens le maudit animal sur mes talons, je suis épuisée, je n'ai plus qu'à mourir.

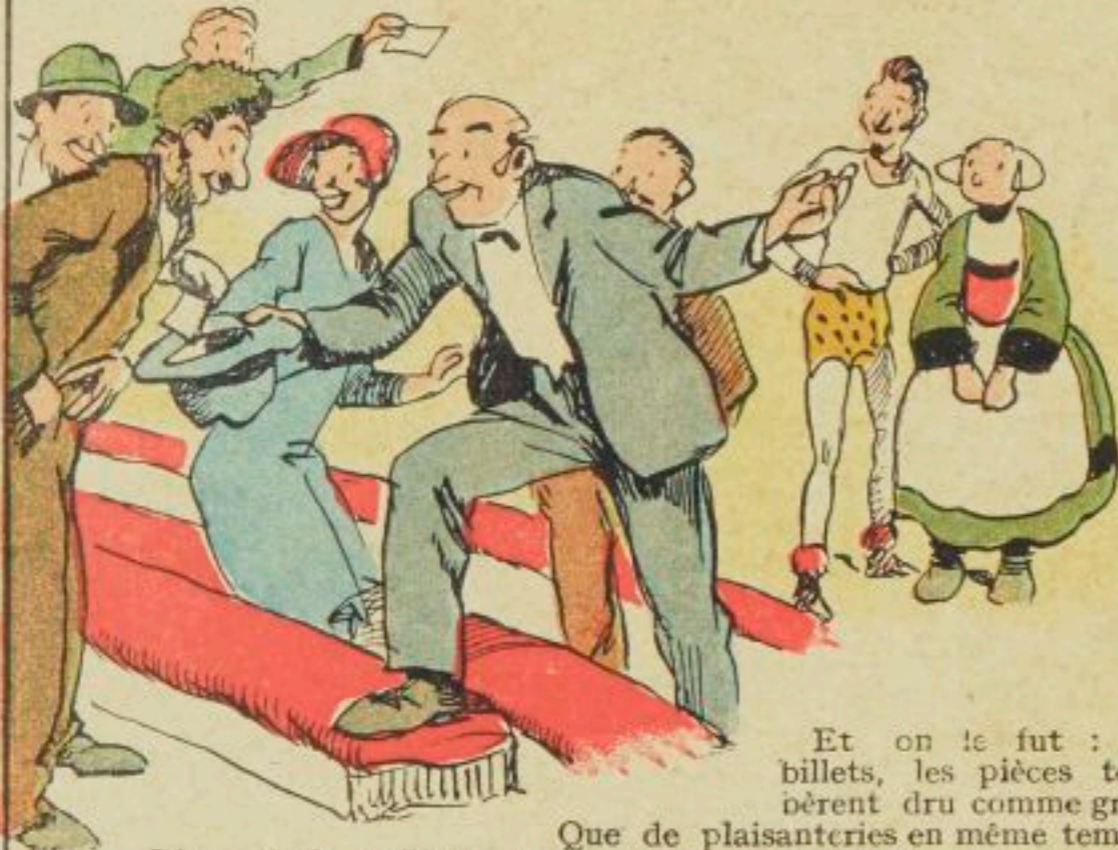
Et puis un grand : « Ah ! », une explosion de rires. Je regarde en arrière : l'ours est contre moi, mais sa tête vient de tomber : elle était en carton. Et, où j'attendais un mufle sauvage, je vois le minois de Loulette.



Ainsi, c'était Loulotte qui m'avait fait cette peur dont je tremblais encore. Mauvaise fille ! Mais est-ce que je peux lui en vouloir ? Sans rancune, je l'ai embrassée, et puis, sur un signe de lui, j'ai rejoint au milieu de la piste Cassoulet, qui commençait un discours. Il disait...



... qu'on m'avait joué une farce très méchante, qu'afin de me dédommager il allait faire une quête pour moi, qu'il mettait le premier dix francs dans son chapeau, et qu'il espérait que tout le monde serait généreux.



Et on le fut : les billets, les pièces tombèrent dru comme grêle. Que de plaisanteries en même temps ! L'un disait qu'il donnait pour ma dot, l'autre que si le chapeau était plein, il s'offrait comme fiancé. Et tous de rire ! moi la première.



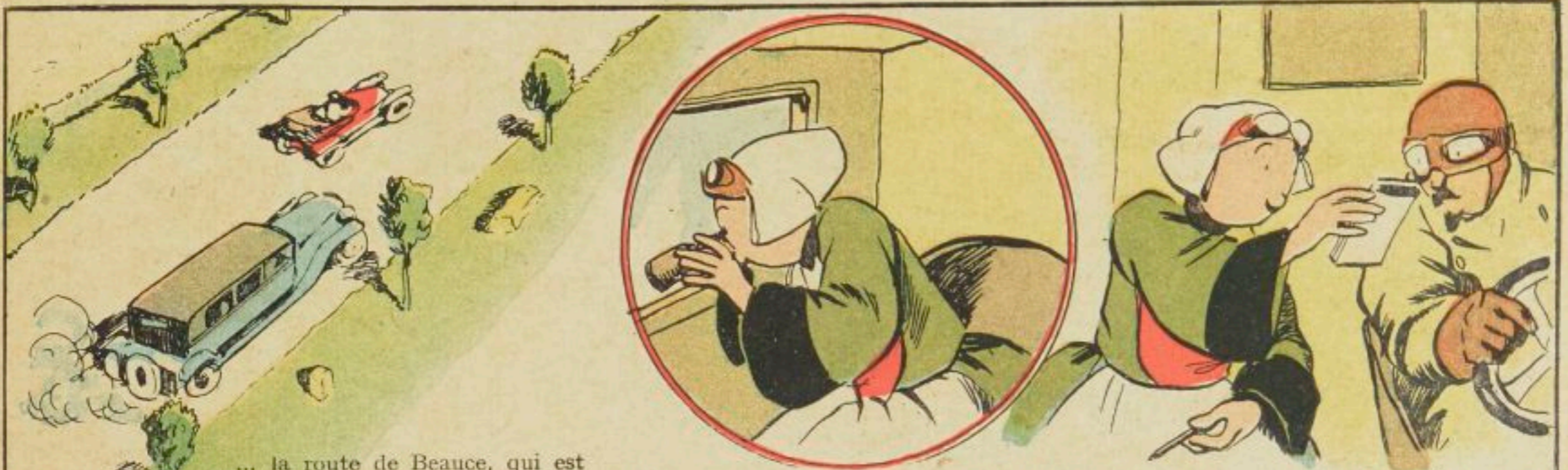
Je remerciai Cassoulet, mes camarades firent de même. On se donna de grandes poignées de main, et l'on se promit de se dire adieu le lendemain, au moment de notre départ.



Il fut très réussi, ce départ ; je crois qu'il plongeait dans l'admiration les curieux et curieuses qui s'étaient joints à Cassoulet. L'envol fut aussi facile que celui d'un oiseau ; quelques minutes après, les braves gens qui nous saluaient ne paraissaient guère plus gros que des marionnettes.

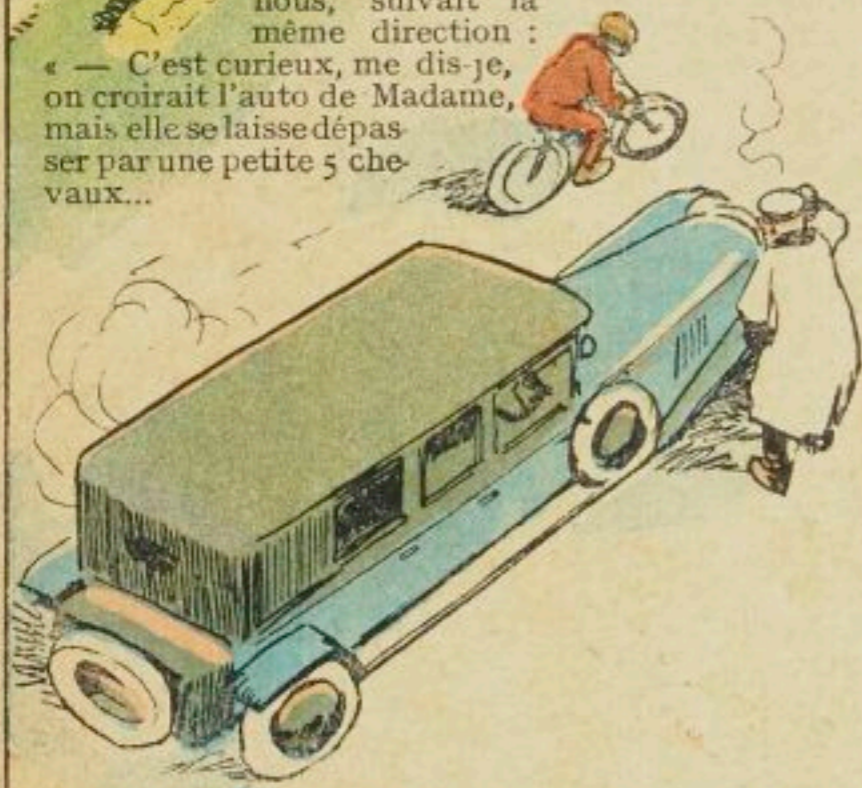


J'avais repris ma place auprès de Rapin. Il mit la direction sur Paris et ne s'en détourna pas un seul instant, grâce à quoi le voyage fut sans incident. Ceci jusque vers cinq heures du soir. A ce moment-là, nous volions en direction de Chartres, et pas bien loin de cette ville, au-dessus de...



... la route de Beauce, qui est plate comme punaise et droite comme un I. Tout à coup, mon attention fut attirée par une voiture qui, presque au-dessous de nous, suivait la même direction :

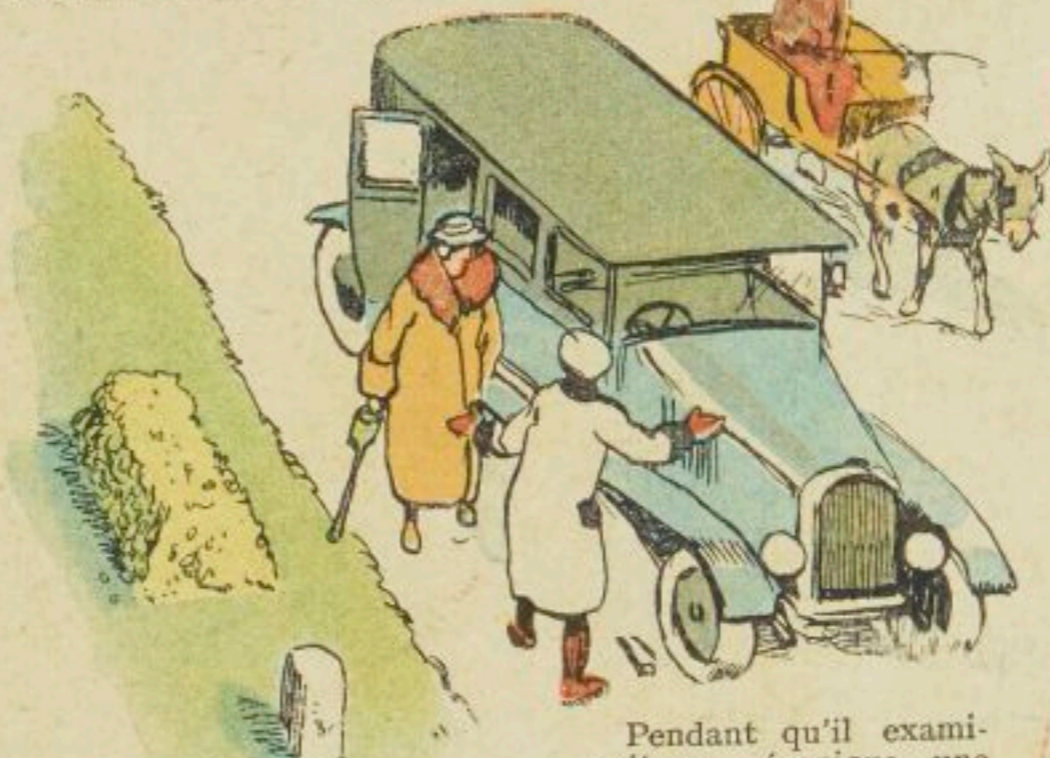
« — C'est curieux, me dis-je, on croirait l'auto de Madame, mais elle se laisse dépasser par une petite 5 chevaux...



Elle allait de plus en plus lentement, en fumant à rendre un volcan jaloux. Puis elle s'arrêta, le chauffeur descendit. Je ne distinguais pas ses traits, mais comme silhouette et allure, il avait tout de Cyprien.

« ... tandis qu'à l'ordinaire elle va plus vite que tout le monde. » Ayant mieux regardé, je repris : « — Y a pas... C'est notre auto. Sans doute il y a de la détraque dans le moteur. Cyprien doit être d'une jolie humeur ! »

Sur le bloc, je traçai quelques lignes, au vu desquelles Rapin fit ce que je demandais, qui consistait à décrire, aussi bas que possible, des cercles ayant pour centre la voiture en question.



dame, à son tour, descendit. Je reconnus ma maîtresse. Et alors j'eus un battement de cœur joyeux, parce que, ma maîtresse...

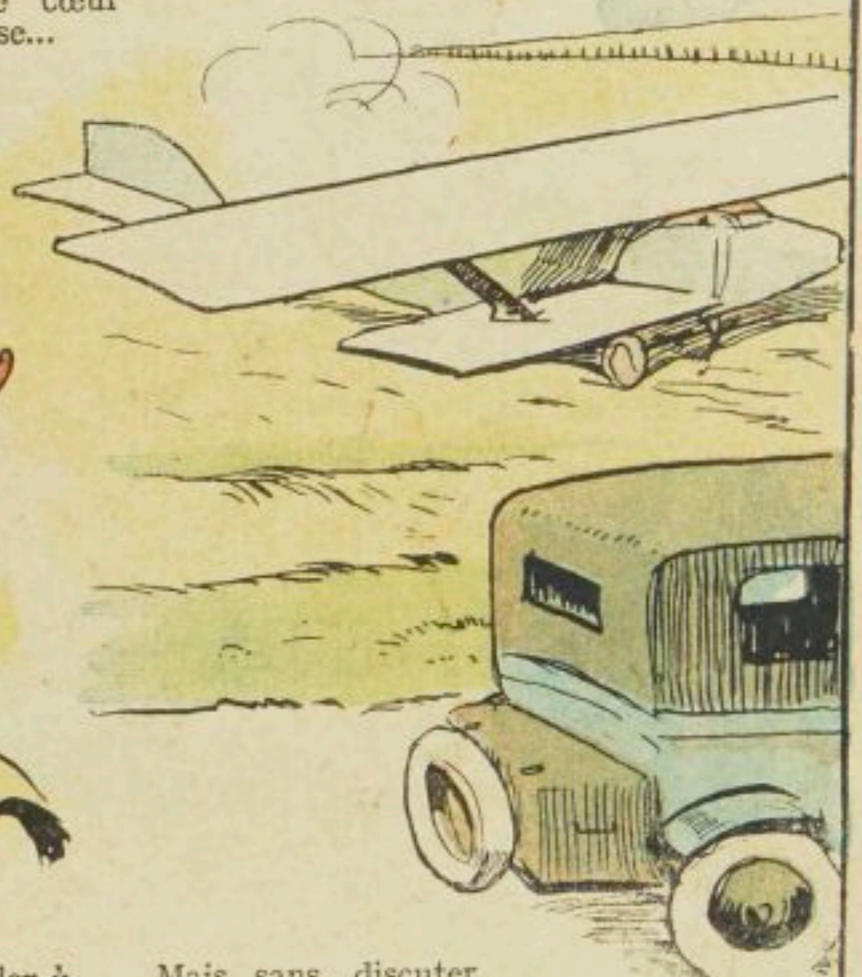
... je l'aime et la vénère comme on ne peut pas faire plus. Mais après j'eus un autre battement de cœur...



... anxieux celui-là, venant de ce que je me demandais comment elle prendrait ma folie d'avoir emmené Loulotte, en aéro, au bout de la France.

Comprimant mes battements, j'écrivis : « — Je veux aller à terre ! » Rapin riposta en griffonnant sur le bloc : « — Vous n'avez pas besoin d'une douche ? » A quoi je répondis, toujours par écrit : « — Merci, je préfère aller à terre. » Plus tard seulement, j'ai compris qu'en m'offrant la douche, notre pilote marquait qu'il me croyait frappée brusquement de folie.

Mais sans discuter davantage, il obéit à ma demande. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, l'avion se posa doucement sur un champ bien uni, à une vingtaine de mètres de Madame la marquise.





« Madame était assise sur sa canne-pliant. Vu que l'âge lui a un peu affaibli les jambes et qu'elle est plutôt puissante quant à l'embonpoint, elle prend toujours cette canne quand elle va à la campagne. Elle pivota sans se lever, regardant de notre côté, certainement surprise... »

« ... de voir des gens tomber du ciel aussi près d'elle. Déjà Loulotte avait sauté à terre, et elle galopait en criant : « — Bonjour, mémé ! » Vous devinez la stupéfaction de Madame. Elle faillit en perdre l'équilibre. Cependant la petite avait entamé un récit... »



« ... où elle m'était e mariage, l'aéro, le porc, Cassoulet, le cirque, etc... » — Je n'y comprends rien du tout, » dit Madame. Elle se leva, et, me regardant avec son air froid et majestueux des grandes circonstances, son air Grand-Air, qui me fait trembler :

« — Bécassine, dit-elle, par quelle folie avez-vous risqué la vie de Loulotte et la vôtre dans une de ces dangereuses machines à voler ? Et qu'est-ce que ce ma-riage, où vous êtes allée, paraît-il... »

« ... parce que vous n'y étiez pas invitée ? » Je nommai les mariés et cela fit bon effet. « — Je connais de nom ces familles, murmura Madame, des familles très honorables. » D'une voix radoucie, elle reprit : « — Laissons cela pour l'instant, mais quelles sont... »



« ... ces personnes ? » Elle désignait nos compagnons, qui, bien alignés, saluaient tous ensemble chaque fois que ma maîtresse regardait de leur côté. « — Celui-ci, dis-je, est le mécanicien de M. Delair, et c'est un grand artiste en peinture. Ceux-ci, nommés Gonzalès, sont... » Je m'arrêtai, embarrassée au moment de dire leur profession. Heureusement, Madame acheva : « ... des artistes aussi, sans doute... »

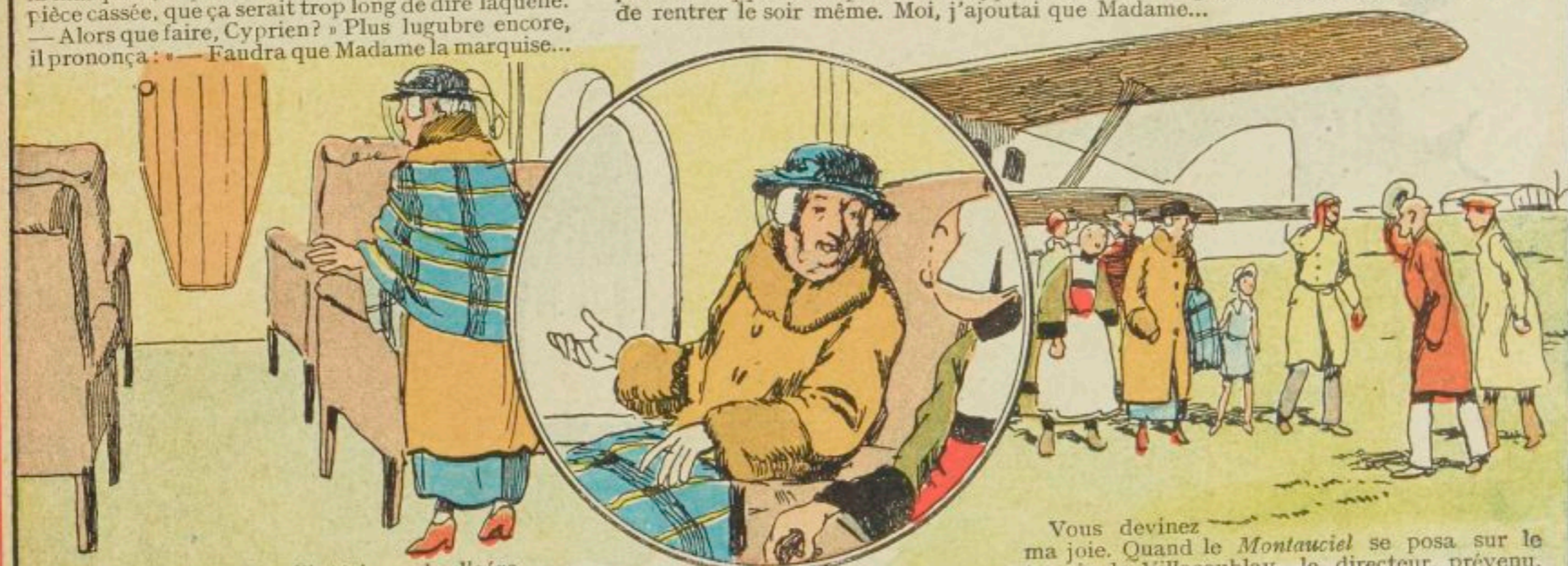
« ... ils en ont l'aspect. — C'est ça, Madame, des artistes... » Mais je m'abstins d'indiquer que leur art consistait principalement à faire des culbutes. Cependant Cyprien s'approcha. Il avait son air bouledogue-prêt-à-mordre... »



... des jours où quelque chose cloche dans sa voiture. D'une voix lugubre, il dit : « — Madame la marquise, la panne n'est pas réparable. Y a une pièce cassée, que ça serait trop long de dire laquelle. — Alors que faire, Cyprien ? » Plus lugubre encore, il prononça : « — Faudra que Madame la marquise...

serra son plaid, en personne qui craint la bronchite et les rhumatismes. Cela m'enthousiasma à lui proposer de rentrer par l'aéro. Et Rapin insista, représentant qu'ainsi il pourrait rapporter la pièce dont Cyprien avait besoin pour l'auto, ce qui lui permettrait de rentrer le soir même. Moi, j'ajoutai que Madame...

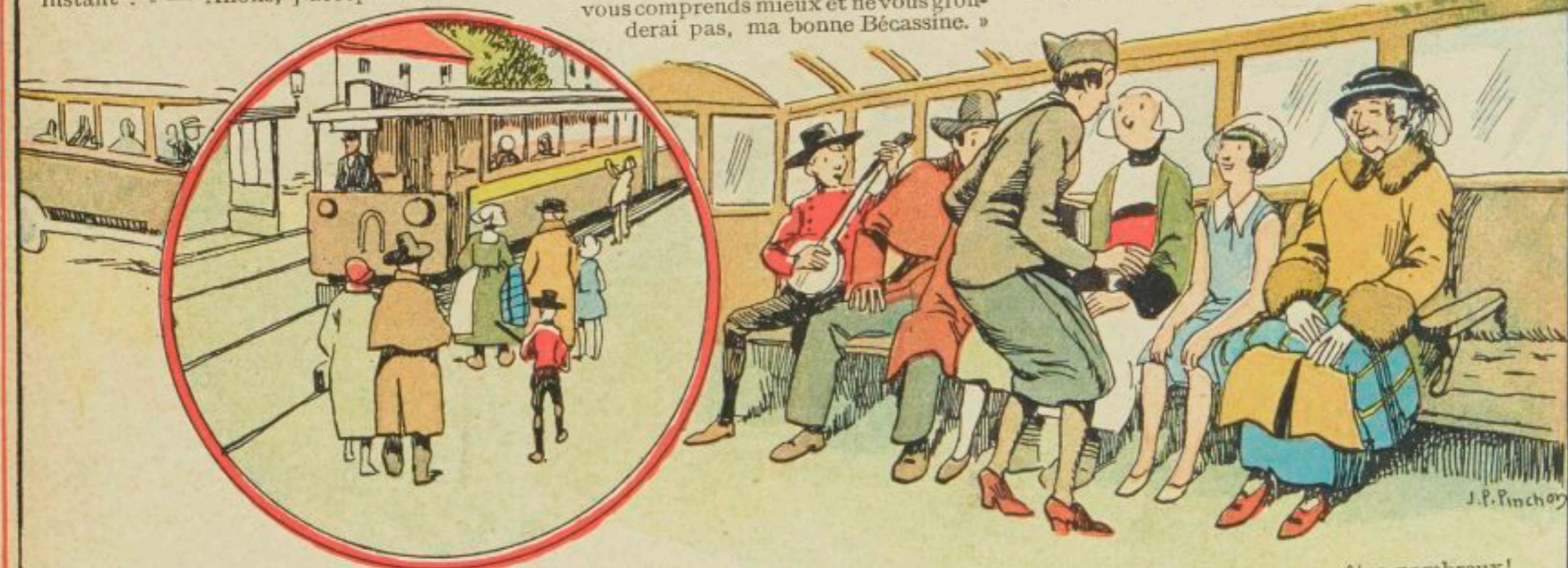
« ... passe la nuit dans l'auto. » Madame



... devrait regarder l'intérieur de l'aéro, et se décider après. Elle consentit. A peine dans le *Montauciel*, elle dit : « — Mais c'est un vrai wagon de luxe. » Puis, après un instant : « — Allons, j'accepte... »

La fin du voyage fut rapide et calme. J'étais près de ma maîtresse. Après un peu de temps elle me dit : « — C'est un mode de locomotion très agréable. Je vous comprends mieux et ne vous gronderai pas, ma bonne Bécassine. »

Vous devinez ma joie. Quand le *Montauciel* se posa sur le terrain de Villacoublay, le directeur, prévenu, nous reçut et mit aimablement à notre disposition un des autobus de l'usine pour nous conduire où nous voudrions. « — Faites-nous conduire à Châtillon, dit Madame, cela suffira... »



« ... nous y prendrons le tramway Fontenay-Saint-Germain-des-Prés. — Mon rêve qui s'accomplit ! » m'écriai-je. En quelques minutes nous fûmes au tramway. La receveuse était une jeune femme que je connaissais bien, presque une amie. Elle s'étonna :

« — Je ne vous ai pas vue à l'aller. Comme vous êtes nombreux ! Et vous avez un musicien. Vous avez l'air d'une noce. — La noce, ripesta Loulotte, nous en venons. Tout près d'ici, à Saint-Jean-sur-Yvette. Mais avant de rentrer par le tramway, nous avons fait une petite promenade jusqu'à la frontière d'Espagne. » De surprise, la receveuse laissa tomber les tickets qu'elle nous tendait.

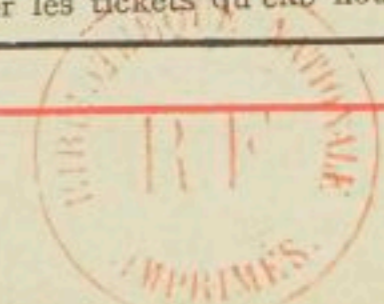
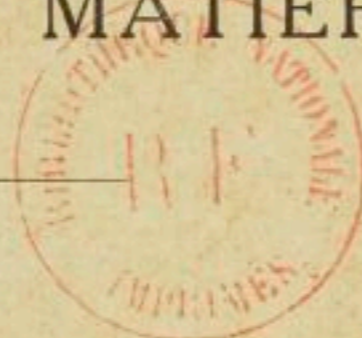
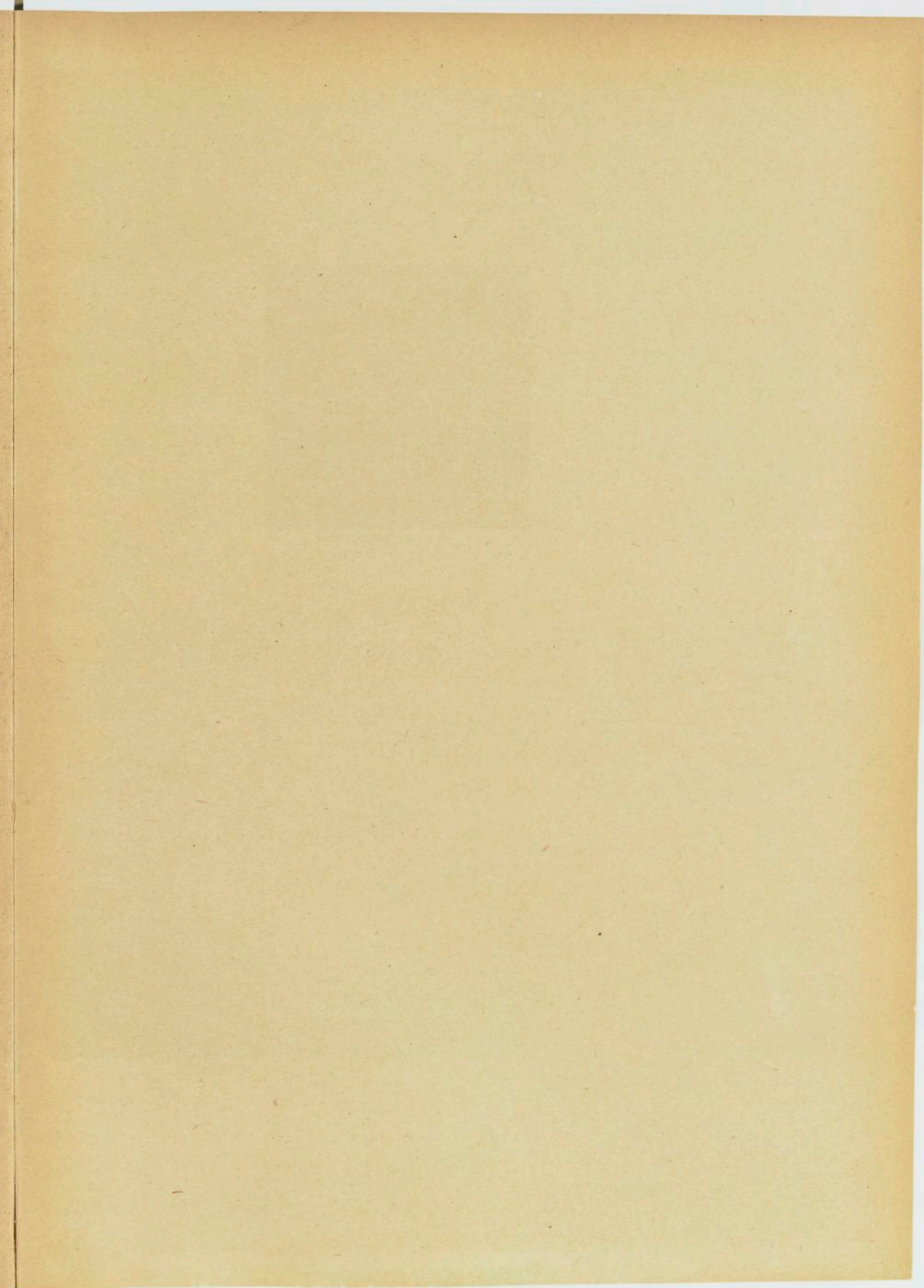


TABLE DES MATIÈRES



	Pages.		Pages.
La colère de Loulotte.	4	Le « Montauciel ».	34
Retour en arrière	5	Les mains noires.	35
Les nouvelles mondaines	6	Le mécano Rapin	36
L'invitation au mariage	7	... et ses distractions.	37
« Fringante »	8	Comme en wagon	38
Cyprien, le chauffeur soigneux.	9	Le passager imprévu.	39
Toilette de noce.	10	« Descendez, monsieur ! ».	40
Le caniveau.	11	Fontenay-aux-Roses-Saint-Germain-des-Prés	41
Carlo, dit Lolo.	12	Au-dessus des dunes.	42
De trop belles chaussures.	13	Comme une feuille....	43
Une paire d'amis.	14	Monsieur Chartron.	44
Un garçon si savant !	15	La nuit dans la forêt.	45
Explications	16	Le portrait de Bécassine	46
Gens de la noce	17	Nez en moins.	47
Choux roses et jolis jages.	18	La demande de Loulotte	48
La prière pour les mariés.	19	Un petit détour.	49
Le chemin fleuri.	20	Le mauvais atterrissage.	50
Pas tout à fait.	21	Respect à l'écrasé !.	51
La vraie invitation	22	Les exigences de Cassoulet	52
La mariée pleure.	23	A l'auberge de la Gousse d'Ail.	53
En attendant le déjeuner.	24	Le dernier mot de Cassoulet.	54
Les chaussures trop étroites.	25	La rencontre à la foire	55
Lolo fait danser.	26	L'idée de Lolo.	56
Les audacieux Delair.	27	Dzim ! Boum ! Boum !.	57
Le vertige des Dusol.	28	Une belle recette.	58
L'impossible résistance.	29	La danse de l'ours.	59
La fin du bal	30	Cassoulet quête.	60
La demande de Lolo.	31	L'étonnante rencontre.	61
Les achats de M ^{me} Renée.	32	L'hésitation de M ^{me} de Grand-Air.	62
« Vivent les mariés ! ».	33	La fin du voyage.	62









IMPRIMERIE
CHARAIRE
A SCEAUX
9109. - 6-30.